

JEAN-MARIE LUSTIGER

Mgr Claude Dagens, évêque d'Angoulême,
a été élu à l'Académie française
le 17 avril dernier.

Dès 1974, il avait préparé le lancement
de l'édition francophone de *Communio*
dont il est toujours membre du Comité de rédaction.

C'est dire le plaisir et la joie de *Communio*
à l'annonce de cette élection.

REVUE CATHOLIQUE INTERNATIONALE
COMMUNIO

JEAN-MARIE LUSTIGER

« Nous n'avons pas affaire à un "retour du religieux" – il n'a jamais disparu! –, mais à un foisonnement de l'idolâtrie païenne, que l'athéisme est bien en peine de convertir, ou plutôt qu'il favorise. Et la vraie question est la nature du "religieux": s'il n'est pas le service du Dieu vivant, il est fatalement le culte des idoles. Tout homme – le païen comme le juif et aussi le chrétien – est ainsi sans cesse soumis à la tentation idolâtrique et sa vie spirituelle est un combat. »

Le choix de Dieu,
éditions du Livre de Poche, p. 60.

« Je le sais, je suis une provocation vivante qui oblige à s'interroger sur la figure historique du Messie. J'en porte une parcelle par mon histoire. Cette provocation demeure salutaire pour l'Église. Indépendamment de mon "cas", indépendamment de ma personne. »

Le choix de Dieu,
édition du Livre de Poche, p. 507.

**Prochain numéro
juillet-août 2008**

Liberté et responsabilité

Sommaire

ÉDITORIAL

Jean DUCHESNE : **Le temps de la moisson**

9

THÈME

Cardinal André VINGT-TROIS : **La mémoire de l'Alliance**

11

Si l'on veut comprendre la personnalité, l'action et les prises de position de Jean-Marie Lustiger, il faut dépasser la contingence immédiate et toutes les explications de type psychologique, et sociologique, au profit d'une interprétation théologique et spirituelle, justifiée par sa fidélité à la mémoire de l'Alliance.

Yves-Marie HILAIRE : **« Le fruit de la prière du pape »**

15

Le nouvel évêque et bientôt archevêque de Paris œuvra avec une conscience aiguë des enjeux de sa mission pour les fidèles qui lui étaient confiés, mais il ne cessa également de s'adresser à ses concitoyens, soucieux des grands débats culturels qui traversent la société, sans oublier qu'il était aussi pasteur de l'Église universelle.

Daniel DIDEBERG : **Le cardinal Lustiger et l'Institut d'Études théologiques de Bruxelles**

25

Pourquoi et comment, Jean-Marie Lustiger, d'abord comme prêtre, puis comme évêque, confia-t-il la formation théologique des laïcs et futurs prêtres dont il était chargé, à l'Institut d'Études théologiques de Bruxelles? Séduit par l'option théologique de cet enseignement fondé sur l'Écriture sainte lue dans la tradition de l'Église, il avait apprécié également l'organisation par *maisons*, de petits effectifs permettant d'expérimenter une vie communautaire et apostolique.

Corinne MARION : **Aumônier au Centre Richelieu**

35

Successeur de Mgr Charles à la tête du Centre Richelieu, le Père Lustiger eut à cœur d'offrir aux milliers d'étudiants qui fréquentèrent cette aumônerie l'occasion de découvrir le sens des célébrations liturgiques et de la prière, d'approfondir l'intelligence de la foi, concourant ainsi à leur formation intellectuelle.

SOMMAIRE

Jacqueline d'USSEL : **Jean-Marie Lustiger : le courage prophétique**

43 Les initiatives audacieuses prises par Jean-Marie Lustiger au long de son parcours sacerdotal et épiscopal relèvent autant du courage prophétique que d'une réflexion longuement mûrie dans le secret du cénacle.

Thierry MASSIS : « **Devenez dignes de la condition humaine** »

45 Parmi les questions sociales, celle des droits de l'homme paraissait centrale au cardinal Lustiger qui, dénonçant une vision purement rationnelle de ces droits, les fondait sur la *primauté de la personne humaine*, fondement transcendant qui doit inspirer la justice et trouve son expression dans les conférences « Droits, liberté et foi ».

Pierre d'ORNELLAS : **L'évêque et l'histoire**

53 Le Christ édifie son Église, en instituant les « douze » apôtres pour être comme Lui témoins du choix miséricordieux de Dieu. Depuis les apôtres, l'histoire folle des hommes devient l'histoire sainte, initiée par Abraham ; leurs successeurs sont pour leur temps témoins de l'histoire sainte d'Israël et du Christ en qui toute l'histoire est assumée.

George WEIGEL : **La foi au cœur de la culture**

63 Comme le pape Jean-Paul II, le cardinal Lustiger était convaincu qu'être catholique, c'est être un homme engagé, sensible et cultivé, et que l'Église a vocation de tenir un rôle dans la société, c'est-à-dire de construire une culture d'authentique liberté et un véritable humanisme.

Matthieu ROUGÉ : « **La joie inouïe du Royaume qui vient** ».

Esquisse de portrait spirituel du cardinal Lustiger

67 Fils d'Israël comme saint Paul, le cardinal Lustiger était pénétré de l'urgence de sa mission : annoncer la joie du Royaume qui vient, cette nouveauté du Christ et le don de sa grâce. Tendue en avant, son bonheur était de faire partager à ceux qui lui étaient confiés, tout ce que Dieu a préparé pour eux, dans l'amour et l'espérance.

Marguerite LÉNA : « **Rien n'est impossible à Dieu** »

75 L'article dégage ce qui est à l'origine de la liberté de jugement et de l'acuité des analyses de Monseigneur Lustiger, habité de la conviction profonde que « rien n'est impossible à Dieu », puisque, par l'incarnation de son Fils, il fait basculer l'histoire humaine dans une histoire divine. C'est donc à l'écoute de ce Dieu qu'il formait son jugement, et dans Son Esprit qu'il prenait ses décisions.

**Karin HELLER : Trois éclairages sur l'itinéraire spirituel d'un fils
d'Israël au sein de l'Église**

81 Les racines de sa vie spirituelle, qui plongent dans le mystère de la passion, ont permis à Jean-Marie Lustiger de méditer sur la permanence du peuple élu dans l'histoire ; et sa relation au Dieu véritable et à son Fils Jésus-Christ l'a transformé en témoin de l'espérance chrétienne.

**Anne-Marie PELLETIER : Méditer *La promesse* pour être
du Christ en vérité**

91 Ce livre jalon ne saurait se réduire à la marque de l'histoire sur son auteur. Il est en premier lieu une adresse aux chrétiens. Contre toute tentation marcionite, l'Église a maintenu les Écritures juives, et distingué les Testaments. Mais comment comprendre alors Israël ? Il convient d'abord que les chrétiens reconnaissent qu'ils sont héritiers d'Israël – et tout ce qui en découle.

Rivka KARPLUS : L'Église de la Circoncision

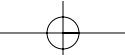
103 À la lumière du livre du cardinal Lustiger *La promesse*, l'auteur étudie le statut réciproque des juifs et des païens dans la première communauté de Jérusalem. Elle montre ensuite comment, malgré la disparition de cette communauté, l'Église des « païens » ne cesse de trouver sa source dans le don fait à Israël et quel rôle jouent les juifs baptisés, comme successeurs des juifs de la communauté de Jérusalem.

Patrick DESBOIS : Coresponsables de la promesse

117 Comment le Don de la Loi fait au Mont Sinaï, reçu différemment dans le peuple juif et l'église catholique, oriente-t-il les uns et les autres pour trouver des réponses aux défis du monde moderne : la sécularisation, la bioéthique, la famille et l'éducation religieuse des jeunes ? Tel est l'objet des rencontres à Brooklyn si inattendues, initiées par le cardinal Lustiger, entre des prêtres, des évêques et archevêques de tous les continents et les grands maîtres de l'orthodoxie juive.

Cardinal Jean-Marie LUSTIGER : L'œuvre du Messie

121 Dernière homélie prononcée par le cardinal émérite à Notre-Dame de Paris, le 17 septembre 2006, jour de ses quatre-vingts ans...



Jean DUCHESNE

Éditorial**Le temps de la moisson**

NOUS commençons seulement à prendre la mesure de ce qu'a laissé le cardinal Lustiger. Cette livraison de *Communio* ne prétend donc pas offrir un bilan ni une synthèse. Elle vise uniquement à rassembler des témoignages et réflexions d'hommes et de femmes auxquels il a été donné de collaborer avec lui, ou qui ont simplement conscience du renouveau qu'il a mis en œuvre dans la manière dont eux-mêmes et des foules d'autres assimilent la foi en Jésus le Messie, crucifié et ressuscité.

Rares sont ceux (et celles) qui font découvrir qu'il y a, dans l'Église du Christ, bien plus que ce que l'on s'imagine savoir déjà ou pouvoir accepter sans surprise. L'adhésion croyante ne demande d'ordinaire qu'à être entretenue et confortée. Elle a pourtant non moins besoin – ne serait-ce que pour interpeller ceux qu'elle ne séduit pas – d'être sans cesse reconstruite de fond en comble. C'est la mission des saints, et il doit aller de soi que Dieu en suscite jusque dans la hiérarchie ecclésiastique – ou plutôt qu'il y élève jusqu'aux sommets les hommes qu'il choisit pour être des hérauts. Ce fut le cas de Karol Wojtyła, devenu le pape Jean-Paul II, et sans doute aussi – et solidairement – d'Aron Lustiger, qui prit à son baptême les prénoms de Jean et Marie et fut l'archevêque de Paris.

Ce qui le distingue est certes, pour une part capitale, qu'il était né juif et qu'il a soutenu ne pas pouvoir ne plus l'être. C'est une dimension qu'il ne convient toutefois ni de privilégier ni de sous-estimer. Au-delà de l'itinéraire d'un homme qui tint constamment à

ÉDITORIAL _____ **Jean Duchesne**

garder sur lui-même une pudique réserve¹, ce qui compte assurément est la révision radicale de la relation entre christianisme et judaïsme, et donc de la compréhension que l'Église a d'elle-même. C'est un chantier désormais ouvert, et qui réclame ouvriers et matériaux.

Mais bien d'autres traits distinguent encore le cardinal Lustiger : sa capacité à inscrire les événements dans l'Histoire du Salut, son ouverture à la pensée et à la culture contemporaines, le rôle décisif qu'il reconnaissait à la liturgie et à l'architecture des églises, ses intuitions sur la spécificité du sacerdoce et donc la formation des prêtres, la manière dont il conjugait l'inesquivable tragique de la Croix avec un formidable amour de la vie, l'attention efficace qu'il sut porter aux « paumés » comme aux malades, ses talents d'organisateur et de gestionnaire non moins réaliste qu'audacieux, l'utilisation qu'il sut faire des médias, l'enseignement proprement spirituel qu'il dispensa inlassablement, en servant des Écritures avec autant de liberté que d'intuitive justesse, tout cela enraciné dans la prière personnelle qui était, plus encore que son origine juive, son secret le plus intime...

Cette liste n'est bien sûr pas exhaustive. Au-delà de la gerbe que l'on trouvera ici de souvenirs épurés par le temps et de méditations nourries par les fruits déjà portés, le travail de moisson se poursuivra. Il y a, dans cette vie et cette œuvre, matière à d'autres cahiers de *Communio*, et avant cela même à quantité de recherches, colloques, thèses et publications. L'Institut Jean-Marie Lustiger², créé par le diocèse de Paris, l'École-Cathédrale et le Collège des Bernardins qui l'hébergera, sera le grenier où sont engrangés et à partir duquel pourront être exploitées toutes ces ressources pour l'Église du XXI^e siècle.

Jean Duchesne, né en 1944. Marié, cinq enfants, sept petits-enfants. Professeur de chaire supérieure (anglais) au lycée Condorcet (Paris) et à Sainte-Marie à Neuilly. Co-fondateur de l'édition francophone de *Communio*. Conseiller éditorial du cardinal Lustiger et chargé de ses relations avec le monde anglo-saxon. Président du Conseil scientifique de l'Institut Jean-Marie-Lustiger. Dernières publications : *Retrouver le mystère*, DDB, 2004 ; *Petite histoire d'Anglo-Saxonomie*, Presses de la Renaissance, 2007.

1. Le titre donné à la première grande interview dans laquelle il s'expliqua à ce sujet est significatif : « Puisqu'il le faut... ».

2. Domicilié 7, rue Saint-Vincent, 75018 Paris jusqu'à l'ouverture du Collège des Bernardins en septembre 2008.

Cardinal André VINGT-TROIS

La mémoire de l'Alliance

LE cardinal Lustiger nous a quittés il y a un peu plus de dix mois. Nos tentatives pour rendre hommage à sa mémoire s'apparentent déjà à une œuvre d'historien. Certes, l'histoire construite par les contemporains jouit rarement de la distance nécessaire pour distinguer les reliefs d'une vie et d'une œuvre. Du moins pouvons-nous espérer qu'elle évoquera la gratitude et l'affection de ceux qui ont cheminé avec Jean-Marie Lustiger pendant une période plus ou moins longue de leur vie. L'objectivité des études savantes sera le privilège des historiens futurs. Dans les textes de ce cahier, le lecteur voudra bien excuser les partialités de l'hommage de l'affection. Il reconnaîtra, je l'espère, que celle-ci peut être une voie d'accès à une interprétation théologique et spirituelle des aventures et des événements vécus ensemble.

Et c'est peut-être le premier enseignement que nous pouvons tirer de ces longues décennies : les situations, les événements, les recherches, les projets, les réalisations, tout, dans la perspective de la foi qui était celle de Jean-Marie Lustiger, prend une dimension qui dépasse la contingence immédiate pour s'inscrire dans le cadre « catholique » de l'accomplissement auquel le Christ nous appelle à prendre part. Là où certains n'ont lu qu'une propension au tragique, attribuée à tout hasard aux drames de l'histoire, ou une tentation psychologique pour la dramatisation, ne faut-il pas chercher plus profondément l'empreinte d'une conscience des fragilités de l'être humain face aux systèmes qui ont traversé le xx^e siècle européen ?

THÈME _____ *Cardinal André Vingt-Trois*

Une approche plus phénoménologique et existentielle que théorique du salut s'est nourrie, certes, des drames de l'histoire contemporaine, mais, dans la trame des événements littéralement impensables dans leur rationalisation démoniaque, l'expérience du croyant au Christ ressuscité apprit à discerner le grand enjeu de la mort et de la vie. Dans une société où la religion de la « précaution » et des sécurités se substitue à l'hypothèque des risques ordinaires, et même extraordinaires, peut-on encore penser au salut et au Sauveur ? Ces mots échappent-ils au glossaire conventionnel du langage pieux ? N'ont-ils pas été exténués au point de se réduire à quelque littérature théologique technique ou à des opuscules de piété ?

Découvrir et reconnaître Jésus de Nazareth comme le seul Sauveur au cœur d'un drame personnel, familial et planétaire en même temps, donne à l'expérience spirituelle du salut une densité et une gravité particulières. Jean-Marie Lustiger ne pouvait pas connaître le Christ autrement que comme Celui dont la rencontre change le sens profond de la vie, de sa vie personnelle comme de la vie du monde entier. Pour lui, rencontrer le Christ changeait tout, non seulement dans les comportements quotidiens ordinaires, mais surtout dans la compréhension de l'univers et de l'histoire.

Cette rencontre, devenue compagnonnage, était approfondie par la méditation intense de la Parole de Dieu et par l'expérience répétée des *Exercices Spirituels* de saint Ignace de Loyola. Le lien entre la communion personnelle au Christ et la dimension universelle du salut est bien, en effet, une des caractéristiques des références du chemin ignacien. Le combat de la liberté personnelle et de l'abandon de soi à la volonté de Dieu est indissociable de la contemplation de la perdition et du salut de l'univers sous le regard de Dieu. La dimension combative de l'aventure chrétienne n'est pas une simple dramatisation de l'existence. Elle est un acte délibéré de réalisme devant les enjeux de l'histoire humaine. Mais il fait aussi partie du combat de supporter que tous ne se rangent pas sous le bon étendard.

Les interventions de Jean-Marie Lustiger ou ses prises de position sur l'actualité suscitaient souvent l'attention, tellement elles semblaient décalées. Ce décalage n'était pas chez lui un simple subterfuge médiatique, visant à déplacer le questionnement. Il relevait davantage d'une approche et d'une compréhension différentes de la réalité qu'il resituait d'instinct dans le cadre de l'histoire du salut universel. Que ce soit dans les questions quotidiennes de la pastorale ou dans l'analyse des phénomènes sociaux, son regard, sa réflexion, sa parole et son action se développaient dans la lumière du Salut apporté par le Christ et confié à la mission de l'Église. Cet

La mémoire de l'Alliance

élargissement aux dimensions universelles du salut accroissait sa liberté de jugement par rapport aux situations et donnait leur ampleur aux projets qu'il suscitait.

Cette approche spécifiquement spirituelle ne signifiait pas, loin de là, une sorte de spiritualisation réductrice de la réalité, ni une ignorance ou un mépris des nécessaires analyses de l'intelligence. D'autres évoqueront mieux que moi l'amplitude des références théologiques de sa réflexion. Pour ma part, je voudrais souligner combien son approche théologique était animée par le souci de nourrir et fortifier la foi, et par la nécessité d'éclairer les chemins de l'agir. Il ne méconnaissait pas l'investissement nécessaire des chercheurs dans le domaine théologique, mais il le situait dans une vision plus large de la mission de l'Église. Les ressources de l'intelligence et de la culture étaient investies dans les chantiers missionnaires et pastoraux, dans l'annonce de la Bonne Nouvelle du Salut.

À une attitude perpétuellement problématique ou spécifiquement critique, très datée, il préférait les apports d'un cheminement qui s'investissait dans l'approfondissement confiant. Peut-être la fréquentation des philosophies critiques lui avait-elle permis d'en saisir les limites et les tendances mortifères. En tout cas, nul ne peut en douter, cette orientation pastorale ne s'inscrivait pas dans l'ignorance ou le mépris des cultures contemporaines ; sa longue fréquentation des universités lui avait donné d'en goûter de bons échantillons. Sans doute faut-il aussi inscrire cette orientation dans le cadre plus large d'une évolution des références ecclésiales. À une période essentiellement « défensive », durant laquelle les sciences sacrées se sentaient acculées à se justifier par un surinvestissement critique et une quête de légitimité profane devant les philosophies du soupçon ou devant le nihilisme culturel, a succédé un climat plus libre dans lequel les requêtes de sens donnent une place plus favorable à une élaboration rationnelle menée à partir de la révélation judéo-chrétienne. Parler d'une phase de l'attestation n'est plus ni malvenu ni honteux. En tout cas, certaines grandes encycliques de Jean-Paul II (comme *Veritatis Splendor* et *Fides et Ratio*) ont apporté un fondement philosophique et théologique d'importance à cette appréciation de l'évolution des références intellectuelles.

Par ailleurs, plus que beaucoup d'autres, Jean-Marie Lustiger a consacré du temps et du travail à la fréquentation des praticiens et des théoriciens du fonctionnement social, et il avait acquis des compétences réelles tant dans le domaine de la communication médiatique que dans les approches sociologiques de la réalité. Il savait reconnaître et estimer un « métier » et il savait prendre le

THÈME _____ *Cardinal André Vingt-Trois*

temps nécessaire pour en acquérir quelques savoir-faire. Son application pouvait aller jusqu'à la minutie par amour de l'œuvre réussie. Ceux qui ont travaillé avec lui, soit sur la mise au point de ses écrits, soit dans l'élaboration d'une liturgie, soit dans la réflexion sur les fonctionnements institutionnels n'oublieront pas son souci de reprendre, toujours et encore la mise au point jusqu'à la dernière minute.

Je ne voudrais pas terminer ce propos liminaire sans évoquer la « popularité » de Jean-Marie Lustiger. Tout au long des années, sa place et son intervention dans le champ ecclésial ont été marquées par une sorte de malentendu qui doit sans doute beaucoup au décalage que j'ai évoqué précédemment. Mais il faut comprendre ici le mot malentendu dans son sens strict et originel. Il était mal-entendu. Quelles que soient les causes, exprimées ou inconscientes, de cette mauvaise audition, elle contribuait à accréditer l'image d'une personnalité atypique et largement incompréhensible, en tout cas peu accessible au commun des fidèles. Or, il me semble que deux éléments s'inscrivent en faux contre cette image.

Tout d'abord, il était un prédicateur et un orateur apprécié. Ses sermons et ses discours étaient une véritable communication bien plus profonde et efficace que la simple intelligence de ses propos. Sans être prisonnière des clivages culturels, sa parole touchait autant les simples que les érudits. D'autre part, l'émotion soulevée par sa mort, après plus de deux ans de retraite, m'a impressionné. Le peuple parisien avait un attachement profond et affectueux envers son archevêque. Cet attachement s'est manifesté lors des différentes célébrations, mais aussi par des messages très simples envoyés en témoignage. Comme lors du décès de Jean-Paul II, nous avons pu mesurer l'écart entre le personnage fabriqué par la machine sociale et ses instruments médiatiques, et la réalité vécue par les hommes de bonne volonté. Mais le comble, et Jean-Marie Lustiger le savait bien, c'est que cette réalité est aussi le produit de la machine sociale qui peut être surprise par ses propres fruits.

Je souhaite que ce numéro de *Communio* ouvre une longue série de travaux qui permettront de mieux connaître la pensée et l'œuvre du cardinal Jean-Marie Lustiger.

Prêtre depuis 1969, le cardinal André Vingt-trois a été archevêque de Tours en 1999, avant de succéder au cardinal Lustiger comme archevêque de Paris en 2005. Il est membre du Comité de Présidence du Conseil Pontifical pour la Famille et de la Congrégation des Évêques ; il est Président de la Conférence épiscopale des Évêques de France. Dernières publications : *Les signes que Dieu nous donne* (Parole et Silence, 2007) et *Croire, Espérer, Aimer* (Presses de la Renaissance, 2007).

Communio, n° XXXIII, 3 – mai-juin 2008

Yves-Marie HILAIRE

« Le fruit de la prière du pape »

LE 2 février 1981, la nomination par Jean-Paul II de Jean-Marie Lustiger, évêque d'Orléans, comme archevêque de Paris, est publiée. Cette désignation d'un fils de juifs polonais suscite l'étonnement. Le pape ne s'est pas arrêté aux origines de cet évêque et n'a pas vu là un obstacle. Lorsqu'il est venu en France, du 30 mai au 10 juin 1980, Jean-Paul II a pris la mesure de la crise de l'Église dans notre pays et ses observations ont alors rejoint celles qu'avait faites l'abbé Lustiger dans un mémorandum rédigé à la demande du cardinal Marty, en 1979 : pour sortir de la querelle biséculaire entre droite et gauche issue de la Révolution française, l'Église devait, selon lui, renoncer à ses prétentions au pouvoir et réévangéliser la France en se centrant sur la diffusion de la Parole de Dieu, en opérant une conversion culturelle susceptible de convaincre une intelligentsia laïque. Quelles que soient les raisons de la décision pontificale, Mgr Lustiger, surpris par ce choix, le comprit mieux plus tard, quand le secrétaire de Jean-Paul II, Mgr Dziwisz, lui révéla : « Votre nomination est le fruit de la prière du pape¹ ».

1. Jean-Marie LUSTIGER, *Le choix de Dieu*, de Fallois, 1987, p. 398.

THÈME _____ Yves-Marie Hilaire

Archevêque de Paris

Jean-Marie Lustiger, jeune archevêque de 55 ans, connaît bien la capitale où il est né et où il a été ordonné prêtre en 1954. Il a acquis une large expérience auprès des jeunes et des intellectuels comme aumônier à la Sorbonne (1954-1969), où il a succédé à l'abbé Charles, le fondateur du Centre Richelieu, et comme aumônier de la Paroisse universitaire. Puis, curé de Sainte-Jeanne-de-Chantal pendant dix ans, de 1969 à 1979, il a vécu la vie d'une paroisse missionnaire qui a été pour lui un véritable laboratoire dans au moins trois domaines : pastoral, liturgique, culturel. En effet, il était le pasteur de personnes de tous âges ; il pouvait expérimenter sur un milieu diversifié la réforme postconciliaire, invitant à mieux prier dans la beauté ; enfin, il pouvait consacrer ses loisirs à lire, à mettre à jour ses connaissances sur la pensée contemporaine et sur la théologie.

Évêque d'Orléans, de novembre 1979 à février 1981, il hérite d'un siège vacant durant quinze mois et d'un diocèse divisé entre chrétiens de gauche et chrétiens de droite. À un moment où, en France, ferment les séminaires, il en ouvre un. Une fois intronisé archevêque de Paris, il prend contact avec les prêtres des divers secteurs du diocèse, prêche la Parole de Dieu et célèbre dans sa cathédrale, tous les dimanches, en fin d'après-midi. Il fonde un moyen de communication sociale, Radio Notre-Dame, qui aura 400 000 auditeurs en 1988, et dont les programmes sont diffusés par l'hebdomadaire *Paris Notre-Dame*. Il nomme l'abbé Michel Coloni, un ami depuis le séminaire, vicaire général, en 1981, puis le fait nommer évêque auxiliaire en 1982. Il prend aussi comme vicaire général, dès 1981, son ancien vicaire à Sainte-Jeanne de Chantal, l'abbé André Vingt-Trois, qui l'aidera efficacement dans sa mission. Enfin, cette même année, il confie l'aumônerie de l'École normale supérieure à l'abbé Jean-Robert Armogathe.

Jean-Marie Lustiger apparaît très vite comme un prélat atypique, qui séduit les médias. Son abord direct, son parler franc, son refus de la langue de bois, ses prises de position nettes, voire surprenantes, sa profondeur spirituelle, sa sensibilité aux problèmes sociaux et aux manifestations de racisme, sa faculté d'accueil des différents groupes religieux, son ouverture au débat avec les incroyants, sa personnalité de battant qui avance sans se soucier des remous éventuels, lui procurent une audience qui déborde largement le monde des pratiquants.

« Le fruit de la prière du pape »

Jean-Paul II le crée cardinal le 2 février 1983, en même temps que l'un de ses maîtres en théologie, le Père jésuite Henri de Lubac. À cette occasion, l'archevêque de Paris offre une réception à l'archevêché, à laquelle il invite le président de la République et tous les corps constitués. François Mitterrand s'y rend, « ce qui est sans précédent depuis la séparation »². Ce respect réciproque entre représentants de l'Église catholique et de l'État sera précieux dans la gestion de la crise scolaire de 1984 à laquelle le cardinal Lustiger participe avec plusieurs prélats et responsables laïcs. L'opinion a évolué dans ce domaine, depuis la Libération, comme l'attestent les sondages. Dès 1976, 70 % des Français sont favorables au maintien des subventions publiques allouées aux écoles privées par la loi Debré en 1959. La grande manifestation parisienne de juin 1984, à laquelle s'est associé le cardinal Lustiger, fils de l'école laïque dans sa jeunesse, a exprimé cette adhésion populaire. Le président de la République en tire la leçon, en abandonnant le projet de nationalisation de l'enseignement, au profit du maintien de la loi Debré. De son côté, le cardinal Lustiger insiste pour qu'au-delà de la crise, l'enseignement d'inspiration chrétienne reste fidèle à sa mission : « École catholique, deviens ce que tu es ».

Les enjeux de la mission

L'archevêque de Paris, qui milite pour que cette école participe effectivement à la transmission de la foi, se montre très sensible à la crise qui affecte dans ce domaine la famille, l'école et la catéchèse : la mémorisation cultivée par les anciens catéchismes a été abandonnée pour une pédagogie inductive, partant de l'expérience du catéchisé, conformément au texte de référence de la commission épiscopale datant de 1979. Conscients d'une dérive qui, en fait, laisse se répandre l'inculture religieuse, Mgr Decourtray, archevêque de Lyon, et le cardinal Lustiger invitent, en 1983, le cardinal Ratzinger, préfet de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi, à s'exprimer sur ce sujet à Lyon et à Paris. Les interventions du cardinal Ratzinger suscitent des remous chez les catéchistes. Finalement le parcours proposé en 1989 à Paris, « Si tu savais le don de Dieu », centre la catéchèse sur Dieu et son don d'amour. Le cardinal Lustiger

2. Jean-Marie LUSTIGER, *Le choix de Dieu*, op. cit., p. 415.

THÈME _____ **Yves-Marie Hilaire**

apparaît ici comme un pionnier dans un domaine où le renouveau sera lent.

Et non moins pionnier dans son souci de la formation des prêtres. À un moment où de nombreux évêques français tâtonnent et s'interrogent sur « le profil du prêtre de demain³ », l'archevêque de Paris demeure persuadé que la sélection des jeunes en recherche ne doit pas se faire en fonction de la nostalgie du passé (qui séduit les traditionalistes d'Écône et d'ailleurs), mais qu'elle n'a pas non plus à s'effectuer « en prévision d'un avenir qui déjoue souvent les pronostics, car la modernité est capricieuse ». Mgr Lustiger propose donc une sélection volontaire des intéressés, en fonction de leur expérience spirituelle, qui leur fait découvrir leur vocation et qui « leur permet de reconnaître en eux cette aptitude fondamentale à recevoir du Christ leur mission ». D'où la nécessité d'une année de fondation spirituelle.

Une telle exigence amène l'archevêque de Paris à suivre une démarche expérimentale inspirée des conseils de deux anciens professeurs au séminaire d'Issy, son vicaire général André Vingt-Trois, et l'abbé Éric Aumônier, délégué diocésain pour les séminaristes, de 1981 à 1984. Ayant lui-même suivi, en 1949, chez les jésuites belges, les trente jours des *Exercices* de saint Ignace, qu'il avait beaucoup appréciés, il envoie plusieurs séminaristes parisiens se former à l'Institut d'Études théologiques de Bruxelles, dirigé par la Compagnie de Jésus⁵.

À Paris, Jean-Marie Lustiger fonde, en 1982, l'École des responsables qui fera partie, en 1984, de l'École-Cathédrale créée la même année que la Maison Saint-Augustin confiée à l'abbé Éric Aumônier. Celle-ci est destinée à accueillir les jeunes pour une année de fondation spirituelle, dont le programme comprend l'apprentissage de la prière, la lecture complète de toute la Bible, Parole de Dieu, et la rencontre avec le pauvre. Pendant la grande retraite en mai, les jeunes en recherche peuvent faire les *Exercices* de saint Ignace. De 1984 à 1993, l'abbé Maurice de Germiny est chargé, en amont, d'accueillir les vocations sacerdotales et religieuses.

3. *Assemblée plénière des évêques de France*, 1993, p. 313.

4. Jean-Marie LUSTIGER, *La Formation spirituelle des prêtres*, École-Cathédrale, Éd. du Cerf, 1995.

5. Voir Daniel DIDEBERG, s. j., « Le cardinal Jean-Marie Lustiger et l'Institut d'Études théologiques de Bruxelles » (*infra*).

« Le fruit de la prière du pape »

Le succès de cette année fondatrice amène à créer, à partir de 1985, dans des paroisses parisiennes, des maisons de premier cycle qui abritent chacune huit séminaristes. La philosophie enseignée dans ce premier cycle ne se limite pas au thomisme, mais fait, entre autres, une place notable aux divers personnalismes du ^{XX}^e siècle. À partir de 1991, un séminaire de second cycle est fondé : il comprend quatre années de théologie, les séminaristes étant répartis en quatre maisons, à proximité du *Studium* de l'École-Cathédrale, établie rue Massillon, et de la cathédrale Notre-Dame. La Bible demeure privilégiée, « l'étude de l'Écriture sainte étant l'âme de la théologie » (Vatican II). Le *Studium* Notre-Dame devient Faculté de Théologie en 1999. Les éditions « Parole et Silence » publient volontiers les travaux des professeurs de l'École-Cathédrale, qui doit s'agrandir en 2008 et s'installer dans les locaux du Collège des Bernardins. (À partir des années 2000, l'École-Cathédrale accueille plus de 3 000 personnes chaque année). L'abbé Éric Aumônier est supérieur du séminaire diocésain de Paris de 1990 à 1996, avant de devenir évêque auxiliaire de Paris, puis en 2001, évêque de Versailles. L'abbé Pierre d'Ornellas qui avait enseigné au *Studium* « Notre-Dame de Vie » de Vénasque en 1985-1986, et dirigé, de 1992 à 1995, la Maison Sainte-Thérèse-de-Lisieux auprès de l'Institut d'Études théologiques de Bruxelles, devient responsable de l'École-Cathédrale de Paris, de 1995 à 2006, date où il est nommé archevêque de Rennes.

En vingt-quatre ans, le cardinal Lustiger a ordonné 229 prêtres, ce qui lui a permis de créer de nouvelles paroisses à Paris et de fonder en 1990 « La Fraternité missionnaire des prêtres pour la ville », destinée à participer à l'évangélisation des diocèses de la banlieue parisienne. Des expériences analogues ont eu lieu dans quelques grandes villes, à Rome, à Madrid, à Baltimore⁶.

En décembre 1984, au moment où il termine sa première visite des paroisses, le cardinal Lustiger annonce à ses prêtres un projet pastoral pour Paris dont la population se diversifie. Il insiste sur le lien entre vie sacramentelle et mission, sur l'importance de la formation religieuse ; il évoque l'ouverture de la Maison Saint-Augustin pour les séminaristes et l'agrandissement de la Maison Marie-Thérèse pour accueillir les prêtres âgés. Enfin il envisage pour les

6. Yves-Marie HILAIRE, *La formation des prêtres du XXI^e siècle*, dans Jean Duchesne, Jacques Ollier, « *Demain l'Église*, Hommage au cardinal Lustiger », Flammarion, 2001, p. 286-294.

THÈME _____ *Yves-Marie Hilaire*

années quatre-vingt-dix un synode diocésain qui aura lieu, sous une forme originale, en 1993-1994, après « la marche de l'Évangile » lancée en 1990.

Souhaitant répondre aux besoins spirituels de l'agglomération parisienne et espérant obtenir le concours de jeunes prêtres plus nombreux, l'archevêque de Paris relance, en 1986, les Chantiers du Cardinal pour la région centrale de l'Île-de-France. Pour lui « l'expérience montre que les édifices qui expriment le sacré n'ont jamais été bâtis en vain » « et aujourd'hui », poursuit-il, « le bâti est un langage important et durable dans notre civilisation de l'éphémère ». Il précise en 1988 : « Il faudrait construire à Paris trente églises, et, en Île-de-France, il manque plusieurs centaines de lieux de culte. » Il avait rappelé dès 1986 « qu'une réelle vie de communauté chrétienne n'existe que si son centre de rencontres est à moins de quatre cents mètres du domicile des pratiquants ». Les quatre églises paroissiales nouvelles et les quatre chapelles édifiées à la fin du xx^e siècle dans le diocèse de Paris sont de beaux édifices modernes : ainsi, dans le XV^e, « Notre-Dame de l'Arche d'Alliance », œuvre de Martin Robain, église en croix grecque surmontée d'un vaste cône, avec un large parvis et un clocher très élancé (1997), ou encore la chapelle « Notre-Dame de la Sagesse », près de la Grande Bibliothèque. Tandis que des paroisses sont supprimées, faute de vocations, dans presque tous les diocèses français, le cardinal Lustiger en a créé huit nouvelles et a prêté une quarantaine de prêtres à ses confrères d'Île-de-France.

Il a également créé ou soutenu les œuvres sociales qui répondaient à des besoins nouveaux : parmi celles-ci, il a fondé en 1994 l'AGAPA, service diocésain de pastorale familiale, qui, avec le concours de psychologues et de psychiatres, cherche, entre autres, à aider les femmes qui souhaitent revivre spirituellement et humainement après une interruption de grossesse. Il s'est préoccupé de l'aide à apporter aux malades du sida et a encouragé tout particulièrement l'abbé Patrick Giros, qui avait fondé, en 1981, l'association « Aux captifs la Libération » pour aller à la rencontre des « gens de la rue » (prostituées, « sans domicile fixe », errants en tous genres, jeunes en rupture avec leur famille...), avec lesquels on tente de nouer des relations au fil des « tournées rue » et de leur proposer une réinsertion sociale.

*« Le fruit de la prière du pape »***En dialogue avec le monde et la culture**

Conscient de la crise de la culture contemporaine qui reste trop distante de la foi chrétienne, Jean-Marie Lustiger dialogue volontiers avec les hommes et les femmes des médias et les intellectuels, hommes et femmes, croyants ou incroyants : Paul Ricoeur, Jacques Derrida, Emmanuel Lévinas, Robert Badinter, Michel Serres, Jean Daniel, Serge Klarsfeld, Luc Ferry, Alain Finkielkraut, André Glucksmann... Il entretient aussi des relations amicales avec les philosophes : Rémi Brague, Jean-Luc Marion, et l'historien René Rémond, qu'il consulte éventuellement. Il sait aussi répondre à des attaques mettant en cause la liberté de parole des évêques qui interviennent dans les débats éthiques. Ainsi, face à la violence des libertaires dans les années 1988-1995, il s'en prend aux « babas-cool de l'anticléricalisme »

En 1989, la célébration du bicentenaire de la Révolution française suscite ses réserves. Pour Jean-Marie Lustiger, la volonté prométhéenne d'oublier la Révélation chrétienne, sensible chez Voltaire, présente dans les « Lumières » françaises, a dérivé, à travers les Terreurs successives, vers la persécution des chrétiens et le massacre des juifs à Auschwitz, où sa mère est morte. Sur ce sujet, il affronte le Grand-Orient de France, qui considère toujours que la France moderne est née avec la Révolution.

Les pèlerinages d'Aron Jean-Marie Lustiger à Auschwitz et dans les autres hauts-lieux du génocide le marquent profondément. Il privilégie le dialogue avec les juifs, participe activement à la cérémonie de repentance des évêques français à Drancy, en 1997 ; il est blessé par le mauvais accueil que lui réservent certains rabbins israéliens, mais, à la fin de sa vie, il emmène plusieurs fois une délégation française aux États-Unis, pour dialoguer sur la Bible avec les rabbins américains de la tendance « orthodoxe ».

Si le cardinal Lustiger n'est pas parvenu à reconstituer une institution dans la ligne du « Centre catholique des Intellectuels français », comme il l'aurait souhaité, il a réussi à redonner du lustre aux Conférences de Carême de Notre-Dame, en invitant des personnalités talentueuses, puis, à la fin, en 2005, en organisant avec le concours de Mgr d'Ornellas, une série de conférences à deux voix, dans lesquelles interviennent ecclésiastiques et laïcs, croyants et incroyants. Cette nouvelle formule autour d'un thème fondamental, expérimentée en 2005 avec succès, a été reprise les trois années suivantes par Mgr Vingt-Trois.

THÈME _____ **Yves-Marie Hilaire**

Jean-Marie Lustiger a observé cette présence de la foi religieuse dans la culture, en Italie lorsqu'il a été invité à parler au meeting de *Communion et Libération* à Rimini en 1986. Il a admiré le rayonnement culturel de ce mouvement qui n'a guère essaimé en France. Trois ans plus tard, en Allemagne, à l'université d'Augsbourg, il prononce un discours dans lequel il évoque successivement l'unité du genre humain proclamée par la Bible qui exclut le racisme, le danger du surarmement qui menace l'humanité, la nécessité de respecter la création et les équilibres naturels, le refus des idoles, et la conversion au Dieu vivant, selon l'invitation de la Bible.

Désireux de voir l'Église se doter de moyens de communication modernes, informé des réalisations étrangères, Jean-Marie Lustiger crée, en 1999, à Paris, une chaîne de télévision catholique, KTO, qui, en cherchant sa formule entre la vulgarisation pieuse et la culture, connaît des débuts difficiles. En 2005, Mgr Vingt-Trois surmonte la crise qui s'aggravait, en la plaçant, avec l'accord de ses confrères, dans un cadre national, sous l'égide de la Conférence épiscopale.

Cette volonté de promouvoir une culture d'inspiration religieuse trouve son couronnement, lorsque le cardinal Lustiger est reçu, en 1996, à l'Académie française, où il succède au cardinal Albert Decourtray. En faisant l'éloge de son prédécesseur, il y parle du prêtre comme « l'une des figures qui portent de façon symbolique le destin spirituel de notre pays ». Dans sa réponse, Hélène Carrère d'Encausse insiste sur la continuité dans l'existence du nouvel académicien, juif converti au christianisme, continuité analogue à celle qui unit l'Ancien et le Nouveau Testament.

Le souci de l'Église universelle

Pendant les vingt dernières années de son épiscopat à Paris, du synode de 1985 à sa démission en 2005, le cardinal Lustiger s'est trouvé fort occupé par ses fonctions romaines. Proche du pape Jean-Paul II, il a été nommé par lui membre du Conseil des Affaires publiques de l'Église et de cinq congrégations romaines. Comme membre de la Congrégation des Évêques, il est consulté sur toutes les nominations épiscopales françaises. Il fait nommer dans divers diocèses français une quinzaine d'évêques issus du clergé séculier parisien et plusieurs religieux qui ont servi le diocèse de Paris. Nombre d'entre eux sont d'ardents apôtres de la nouvelle évangéli-

« Le fruit de la prière du pape »

sation voulue par Jean-Paul II. Comme Jean-Marie Lustiger à Paris, ils font appel dans leurs diocèses à diverses communautés nouvelles qui tentent de relayer une Action catholique vieillissante et déclinante.

À Rome, le cardinal Lustiger est entré en relation avec de nombreux cardinaux et évêques étrangers. Il est invité chez eux, notamment en Allemagne et en Amérique, où l'accompagne l'angliciste Jean Duchesne (qui s'occupe également de la publication de ses livres). À son retour, il fait venir à Paris plusieurs prélats européens ou d'autres continents, et fait prêcher certains d'entre eux à Notre-Dame. Apôtre du rapprochement des peuples, fervent européen, le cardinal affirme : « Nous avons rendez-vous avec l'Europe. »

L'épiscopat du cardinal Lustiger atteint son apogée en 1997, lors des Journées mondiales de la Jeunesse à Paris. Dès 1992, le cardinal avait souhaité que les JMJ aient lieu à Paris. Jean-Paul II les lui promet pour 1997, après celles de Manille en 1995. Les prévisions de beaucoup d'ecclésiastiques et de journalistes étaient pessimistes. Or les jeunes du monde entier, après un passage dans les diocèses français, entraînent avec eux les jeunes Français et tous affluent à Paris en plein mois d'août. Le cardinal innove dans le déroulement des journées : catéchèse des évêques, baptêmes, célébrations liturgiques, veillée avec le pape. Un million de fidèles assiste à la messe pontificale de Longchamp, événement inattendu et déconcertant pour les journalistes qui ont vu une foule de jeunes enthousiastes envahir Paris sans aucun trouble... L'historien-sociologue Émile Poulat observe : « Les Journées mondiales de la Jeunesse de Paris marquent un tournant dans l'histoire récente du catholicisme français. » Les jeunes de notre pays, séduits par le pape, récidiveront trois ans plus tard : ils seront 80 000 à participer aux JMJ de Rome en 2000. Une pastorale des jeunes, qui rencontre un véritable écho, renaît dans beaucoup de diocèses.

À Paris, pour l'année du millénaire, plusieurs dizaines de milliers de personnes se rassemblent à Bercy pour la messe chrismale 2000. Enfin, à la Toussaint 2004, a lieu l'étape parisienne de l'évangélisation des cinq capitales européennes, Vienne, Paris, Lisbonne, Bruxelles et Budapest. La prédication, inspirée par la prière et le témoignage direct des clercs et des laïcs dans la ville, impressionne et remue les consciences.

Tout le monde a en mémoire les obsèques du cardinal Aron Jean-Marie Lustiger, le 10 août 2007. Un immense hommage lui a été rendu à Notre-Dame où sont venus se recueillir le président de la

THÈME _____ **Yves-Marie Hilaire**

République et des ministres, à côté de gens humbles, de nombreux cardinaux et évêques, des juifs et des chrétiens de diverses confessions, des musulmans, des croyants et des incroyants

Le cardinal Lustiger, homme de Dieu, forte personnalité qui a tant innové et parfois dérangé, a effectué les réformes nécessaires pour faciliter l'éclosion des vocations sacerdotales, il a enseigné inlassablement la Parole de Dieu et a fait de Paris la grande ville de France où la pratique religieuse est la plus élevée. Il a contribué avec d'autres, à faire sortir l'Église de France de l'enfouissement, du culpabilisme et de la tentation relativiste. Homme d'avenir, témoin d'un siècle terrible, il a ouvert avec Jean-Paul II les portes du XXI^e siècle.

Yves-Marie Hilaire, né en 1927, marié, 3 enfants, 12 petits-enfants, 3 arrière-petits-enfants, professeur émérite d'histoire contemporaine à l'Université Charles de Gaulle, Lille III. Dernières publications : *Histoire de la Papauté, 2000 ans de mission et de tribulations* (sous sa direction, réédition, Points, Seuil, 2003); *Le Fait religieux aujourd'hui en France. Les trente dernières années* (1974-2004), Éd. du Cerf, 2004, en collaboration avec G. Cholvy, D. Delmaire, S. Fath.

Daniel DIDEBERG

Le cardinal Jean-Marie Lustiger et l'Institut d'Études théologiques de Bruxelles

LE cardinal Lustiger connaissait bien la Belgique et y a noué, comme prêtre et comme évêque, de nombreuses amitiés, en particulier avec les jésuites francophones. Cet article se limitera à fixer quelques repères chronologiques et à présenter certains traits qui ont qualifié les relations que le Cardinal a entretenues, au fil des années, avec l'Institut d'Études Théologiques (IÉT) et ses formateurs.

Fondé en 1968, cet institut était établi autrefois à Eegenhoven-Louvain et est implanté, depuis 1972, dans la capitale de l'Europe¹. Après le concile Vatican II, professeurs et formateurs se sont efforcés de renouveler leur enseignement, leur programme et leurs méthodes, en gardant clairement établies la nature de la théologie chrétienne et sa structure propre. Héritier de la *Societatis Iesu facultas theologica lovaniensis*², l'IÉT est devenu, depuis 1997, la Faculté de théologie de la Compagnie de Jésus à Bruxelles.

1. D. DIDEBERG, «Les enjeux de la formation sacerdotale après Vatican II» (L'expérience de l'IÉT de Bruxelles), J. ROCHETTE (éd.), *La formation au Sacerdoce aujourd'hui* (actes du colloque de Namur-19 avril 2007), Paris, Téqui, 2008, p. 23-43.

2. Voir C. DUMONT, «L'enseignement théologique au Collège jésuite de Louvain. Louvain 1838-Bruxelles 1988», *NRTh* 111/4 (1989) 556-576. Voir aussi A. CHAPPELLE, note inédite «Le programme de l'Institut d'Études Théologiques» (1999).

THÈME _____ Daniel Dideberg

I

Curé de la paroisse Sainte-Jeanne-de-Chantal depuis 1969, le Père Lustiger était préoccupé par la formation théologique des laïcs, par la crise du clergé et plus largement par celle de l'Église post-conciliaire³. À ses yeux, cette situation critique ne résultait pas, comme beaucoup l'ont pensé, d'une polarisation entre conservateurs et progressistes, mais d'un désarroi de la foi chrétienne elle-même. Séparée de l'acte de foi et de la vie spirituelle, la théologie était devenue une science parmi d'autres dans le domaine du savoir ; elle présentait une série de traités et de thèses sans parvenir à mettre clairement en évidence son principe d'unité, ni offrir ainsi une vision d'ensemble du Mystère chrétien. Elle n'était plus perçue comme l'interpellation de l'homme par Dieu et la réponse de Dieu à toute interrogation humaine.

En 1972, un jésuite, Philippe Bossuyt, futur professeur de l'IÉT, étudiait à l'Institut Catholique de Paris et séjournait dans la paroisse Sainte-Jeanne. C'est par lui que le Père Lustiger a pris connaissance de l'existence de l'institut bruxellois et est entré en contact avec le Père Albert Chapelle s.j.⁴ qui, avec une équipe de professeurs, l'avait fondé et en fut « l'âme »⁵. Ce théologien jésuite avait passé dix années en Allemagne à identifier les sources de l'athéisme contemporain et à édifier une philosophie qui part de la liberté de l'homme pour attester l'être, compris comme acte d'exister. En 1974, sous sa direction, le Père Lustiger fait, pour la deuxième fois, à Fayt-lez-Manage (Belgique) les *Exercices spirituels* de saint Ignace durant trente jours⁶. Jusqu'à sa mort en 2003, le Père Albert Chapelle restera un conseiller et un collaborateur fidèle et dévoué du cardinal.

3. Voir les nombreuses réflexions dans Jean-Marie LUSTIGER, *Le choix de Dieu*, Paris, de Fallois, 1987.

4. Voir A. CHAPELLE, *Au creux du rocher. Itinéraire spirituel et intellectuel d'un jésuite*, Bruxelles, Lessius, 2004. Ce volume posthume comprend, outre le Mémorial intitulé *Au creux du Rocher*, une présentation des étapes de la vie du Père Chapelle par D. DIDEBERG et J.-M. HENNAUX et, en annexe, des textes du Père A. Chapelle – la plupart inédits – qui concernent l'IÉT.

5. J. RADERMAKERS, *Ta Parole, ma demeure. Entretiens avec Fernand Colleye*, Namur, Fidélité, 2005, p. 89.

6. C'est à cette occasion que l'auteur de cet article fit la connaissance du Père Jean-Marie Lustiger.

————— *Le cardinal Jean-Marie Lustiger et l'ÎÉT de Bruxelles* —————

À cette époque, le curé de Sainte-Jeanne rencontre l'ÎÉT de manière active : il vient régulièrement y suivre, avec des paroissiens, des sessions organisées l'été en Belgique. Il invite aussi des professeurs de l'ÎÉT à donner des sessions bibliques dans sa paroisse. Sessions originales et dynamiques suivies par de nombreux chrétiens. Voici le témoignage de l'un des professeurs : « Je me rappelle ce médecin qui visitait ses malades à l'hôpital dès six heures du matin, pour pouvoir rejoindre la session à neuf heures. Au moment des repas, tout le monde discutait et échangeait à propos des textes que nous venions de voir. Les cinq discours de Matthieu mettaient (les auditeurs) au contact d'une parole qui provoque. Avec Luc, ils ralliaient soit la filière juive de la découverte de Jésus, soit la manière païenne, s'ils étaient plus ouverts à la nouveauté »⁷.

Nommé à Orléans en 1979, le nouvel évêque ouvre sans tarder un séminaire pour la formation de son clergé. À cette occasion, il réunit quelques professeurs dont certains de l'ÎÉT, pour réfléchir aux exigences nouvelles de la formation sacerdotale. Ce n'était qu'un début car c'est surtout lors de sa nomination à Paris en 1981 que l'archevêque s'engage résolument dans la formation théologique du peuple de Dieu, laïcs et prêtres, de son archidiocèse.

Voici les principales étapes de son action dans ce domaine⁸. En 1982, est fondée l'École des responsables, premier département de l'École-Cathédrale créée en 1984. Dans la même année, il fonde la Maison Saint-Augustin qui organise « l'année spirituelle »⁹ pour les futurs candidats au sacerdoce ministériel et achète une maison à Bruxelles où certains séminaristes de Paris vivent fraternellement sous la responsabilité d'un supérieur jésuite. Le séminaire de Paris ouvre son premier cycle propre en 1985 et le second en 1991. En 1999, le Studium du séminaire devient Faculté de théologie.

Durant ces années décisives, la collaboration avec l'ÎÉT s'intensifie. L'institut bruxellois jouera ainsi un rôle notable, sinon notoire, dans la constitution du séminaire de Paris et dans la formation de nombreux de ses enseignants¹⁰.

7. J. RADERMAKERS, *op. cit.*, p. 98.

8. Pour plus de détails, Y.-M. HILAIRE, *La formation des prêtres du XXI^e siècle*, J. DUCHESNE-J. OLLIER, *Demain l'Église*, Paris, Flammarion, 2005, p. 286-294.

9. Cardinal J.-M. LUSTIGER et alii, *La formation spirituelle des prêtres* (actes du colloque tenu à l'occasion du 10^e anniversaire de la Maison Saint-Augustin), Paris, Éd. du Cerf, 1995, p. 105-135, 165-209.

10. Voir A. CHAPPELLE, note inédite « L'ÎÉT dans son histoire et son environnement » (1998).

THÈME Daniel Dideberg

Avant de choisir l'IÉT pour la formation théologique de ses futurs prêtres, l'archevêque de Paris a mûrement réfléchi à l'option théologique de cet institut pour une théologie théologale fondée sur l'Écriture sainte et appuyée sur une philosophie capable de leur donner les outils strictement rationnels pour expliquer et répondre à la crise actuelle.

Le type d'enseignement donné à l'IÉT répond à l'idée qu'il se fait de la mission du prêtre et du laïc, et de leur formation aujourd'hui : « Quelle méthode adopter, si ce n'est celle que requiert la nature même de la théologie et de l'Écriture Sainte ? L'approche ne peut se réduire à la seule accumulation de connaissances. Elle demande une intégration permanente à l'intérieur de la foi pour mieux entendre et comprendre ce que Dieu révèle dans le Christ à l'Église, de telle sorte que progression intellectuelle et maturité spirituelle aillent de pair. La théologie place l'étudiant en face du mystère de Dieu qui s'est révélé dans l'histoire, a inspiré l'Écriture et conduit chacun dans sa vie personnelle »¹¹.

Lorsqu'après « quinze ans d'expérience », le Cardinal évalue « le modèle parisien de la formation de prêtres », il relève cinq points qui se sont montrés particulièrement féconds dans la formation des nouvelles générations : « la foi de l'Église » ; « l'Écriture lue ensemble, centre de la théologie » ; « la méthode des séminaires de travail » ; « les professeurs et les tuteurs » ; « la confrontation des vocations diverses »¹².

Ces enjeux correspondent aux orientations fondamentales de l'IÉT, mises en œuvre dès sa fondation. Sans renier les exigences rationnelles, mais en les affirmant dans un nouvel horizon ecclésial et universitaire, l'enseignement offert à l'IÉT est fondé sur l'Écriture sainte, « âme de la théologie entière »¹³, lue dans la Tradition de l'Église qui est communion de foi et d'amour, sans ignorer les interrogations et les débats contemporains.

Sur ce fondement repose l'organisation des différentes disciplines théologiques (exégèse, dogmatique, morale, théologie fondamentale) dans une vision unifiée du Mystère chrétien. Elles sont élaborées

11. Conférence du cardinal à Denver (États-Unis) publiée d'abord dans la *NRTh* 122/1 (2000) p. 3-18, puis reprise dans son livre *Les prêtres que Dieu donne*, Paris, DDB, 2000, p. 151-174. Nous citons la page 162.

12. *Idem*, *op. cit.*, p. 151, 160-167.

13. VATICAN II, *Dei Verbum* 24 : *Optatam totius* 16.

————— *Le cardinal Jean-Marie Lustiger et l'ÎÉT de Bruxelles*

selon l'herméneutique des quatre sens scripturaires, remise en lumière par le Cardinal de Lubac¹⁴. L'adage traditionnel est connu : « *Littera gesta docet, quid credas allegoria, quid agas tropologia, quid speres anagogia* » (« La lettre enseigne les faits ; l'allégorie, ce qu'il faut croire ; la tropologie, ce qu'il faut faire ; l'anagogie, ce qu'il faut espérer. »).

Comme l'affirment les statuts de l'ÎÉT de 1969, « L'Écriture nous livre l'expression originaire de la révélation du Père accomplie en Jésus de Nazareth et dont l'Esprit nous donne de discerner le sens. Pour l'interpréter, "il faut rechercher avec attention ce que les auteurs sacrés ont voulu signifier réellement et ce qu'il a plu à Dieu de manifester par leurs paroles" (*Dei Verbum* 12). *Lue dans la tradition*, l'Écriture est normative de la foi de l'Église dans sa formulation au cours de l'histoire ; elle manifeste le principe de l'agir chrétien dans le monde et propose à l'homme, en le révélant à lui-même, la loi d'un comportement animé par la charité ; elle suscite la prière contemplative et la mission comme signes de l'espérance du monde à venir dont le chrétien rend raison aux croyants et à tous les hommes ».

La démarche théologique proposée requiert de tous un engagement personnel, notamment dans les séminaires qui ont pris le pas sur les cours magistraux. Un séminaire comporte des séances communes, avec exposés et débats, et des travaux de groupe. Cette méthodologie instaure une écoute commune de la Parole de Dieu, un dialogue exigeant, parfois difficile, entre professeurs et étudiants, et entre étudiants entre eux. La dynamique du séminaire *de facto* met en œuvre à la fois l'apprentissage de la théologie et celui du ministère de la Parole de Dieu.

Le programme de chaque étudiant est fixé au rythme de sa croissance intellectuelle et spirituelle par la direction des études qui est assurée personnellement et collégialement par des professeurs. Les études sont sanctionnées régulièrement par divers travaux et par

14. H. DE LUBAC, *Exégèse médiévale. Les quatre sens de l'Écriture*, Paris, Aubier, 1959-1964. Voir A. CHAPPELLE, *Au creux du rocher*, p. 32, 125-126, 139-140. Sur cette question, P. PIRET, *L'Écriture et l'Esprit. Une étude théologique sur l'exégèse et les philosophies*, Bruxelles, ÎÉT, 1987, p. 252-290 ; R. LAFONTAINE, *et alii*, *L'Écriture, âme de la théologie*. Actes du Colloque à l'ÎÉT, septembre 1989, Bruxelles, ÎÉT, 1990 ; J. RADERMAKERS, « Écriture et Tradition. Les quatre sens de l'Écriture », *Tychique* n° 148 (2000) 18-23.

THÈME _____ **Daniel Dideberg**

plusieurs examens d'ensemble devant un jury : elles visent une assimilation personnelle de l'ensemble de la théologie pour des étudiants à la fois religieux, diocésains et laïcs.

La responsabilité des professeurs est également déterminante. En vertu de la mission qu'ils ont reçue, ils s'engagent à donner de manière réfléchie un enseignement en pleine communion avec le Magistère de l'Église. Avec le Président académique de l'IÉT, ils assument notamment la conduite de l'institut, la direction collégiale des études, l'élaboration des programmes et le travail interdisciplinaire.

De plus, cette ouverture de l'IÉT à des étudiants et des professeurs d'origine, de vocation et de formation si différentes, contribue à « la formation sacerdotale du Peuple de Dieu »¹⁵, car elle permet de préparer et de former ensemble futurs prêtres et laïcs (et bien sûr religieuses et religieux non clercs) à l'exercice de leur sacerdoce commun et ministériel dans l'Église. N'enseigner la théologie qu'à des candidats au sacerdoce ministériel ne risque-t-il pas d'entraîner, à chaque époque de l'histoire de l'Église, la cléricisation de la théologie ? Par ailleurs, si elle est bien formation au service du sacerdoce de tous, la formation théologique des laïcs n'oblitére pas celle des candidats au sacerdoce ministériel.

II

La formation des jésuites, centrée sur l'IÉT, se déroulait dans un contexte fraternel et ecclésial précis puisque, par exemple, le théologat jésuite de Bruxelles était composé de scolastiques (étudiants) partageant la vie commune avec leurs professeurs : un modèle de vie communautaire et apostolique existait de fait. Ce type de vie dans un milieu urbanisé et international comme celui de Bruxelles a également retenu l'attention de l'archevêque de Paris. Il le souligne quand il fait le bilan du « modèle parisien de formation des prêtres », après « quinze ans d'expérience »¹⁶.

15. A. CHAPELLE, « Pour la formation sacerdotale du Peuple de Dieu », *Au creux du rocher*, p. 143-153. Article important d'abord publié en 1985 puis retravaillé en 1992.

16. Cardinal J.-M. LUSTIGER, *Les prêtres que Dieu donne*, p. 159 et 167-172. Pour la présentation des communautés bruxelloises, j'ai utilisé la précieuse note inédite d'A. MATTHEEUWS, « Un service pour la formation des prêtres » (1999).

Le cardinal Jean-Marie Lustiger et l'ÎÉT de Bruxelles

Reprenons l'histoire. Dès 1981, des séminaristes parisiens viennent étudier à l'ÎÉT. Peu nombreux à l'origine, ils partagent la vie des petites communautés jésuites, puis logent dans des maisons louées par le diocèse de Paris. Devenus plus nombreux, ils sont envoyés dans divers lieux : à Paris, à Louvain-la-Neuve, à Rome. Plus nombreux qu'avant à Bruxelles, ils s'installent alors en 1984 dans une rue voisine de l'ÎÉT (rue Debuck), dans un bâtiment acheté par leur diocèse, auquel s'ajoutera en 1998 une autre maison dans la rue Plissart¹⁷. À partir de cette époque, la communauté commence à grandir et se compose en moyenne, chaque année, d'une vingtaine de séminaristes et de prêtres parisiens. Elle s'appelle « Notre-Dame della Strada »¹⁸. Cette Madone était honorée avec ferveur à Rome dans une petite église que reçut la jeune Compagnie de Jésus ; puis, elle trouva sa place dans une chapelle latérale de la somptueuse église du Gesù où elle est encore vénérée aujourd'hui comme par le passé¹⁹.

Les demandes de formation ne viennent pas uniquement de Paris. Dès lors, pour accueillir des séminaristes et des prêtres venus d'autres pays et diocèses, le cardinal Lustiger confia au Père d'Ornellas, aujourd'hui archevêque de Rennes, le soin de fonder la maison Sainte-Thérèse qui fut construite en 1992 dans le jardin de Notre-Dame della Strada. Elle peut abriter une quinzaine de séminaristes et de prêtres. Des jeunes, désireux de réfléchir à une vocation sacerdotale à travers une vie d'étude et une communauté fraternelle, y sont parfois également accueillis. Son nom s'explique par la vocation missionnaire de la carmélite de Lisieux (co-patronne de la mission universelle avec saint François-Xavier) et par son amour des prêtres et de leur ministère. Devenue « docteur de l'Église » (1997), elle ne peut qu'encourager des étudiants en théologie à tirer profit de leur formation !

17. Cette installation s'est faite sous le regard bienveillant et encourageant du Cardinal G. Danneels. La communauté « Notre-Dame della Strada » n'était pas un « séminaire » : elle devint une des maisons du séminaire de Paris, avec son statut propre et reconnu par le droit canon (n° 235, § 2) dès l'origine.

18. Voir A. CHAPPELLE, Note inédite « La maison Notre-Dame della Strada. Dix années d'existence » (1996).

19. Au moment où des séminaristes étaient confiés à la Compagnie de Jésus en Belgique, le premier supérieur jésuite, Paul Chapelle, mit la maison sous le patronage de la Vierge Marie en faisant référence à l'expérience originelle des premiers compagnons à Rome.

THÈME _____ **Daniel Dideberg**

Les deux communautés accueillent ainsi des étudiants de l'IÉT, quels que soient leur stade de formation et leur niveau d'études. Certains étudient la philosophie avant d'entamer le premier cycle de théologie, d'autres s'engagent dans le baccalauréat ou la maîtrise en théologie, d'autres enfin entreprennent des doctorats et participent comme prêtres à la formation. Ce mélange des diverses étapes classiques de la formation est une option décisive et originale dans le cadre européen. Il permet une réflexion neuve sur les seuils de formation et révèle à la fois la complexité et la richesse de ces communautés.

Aujourd'hui, chaque communauté est dirigée par un supérieur aidé par des formateurs qui participent à la vie communautaire. Ayant reçu mission de leur Provincial et sur la demande explicite du cardinal et de son successeur, des jésuites belges ont porté activement cette charge. Ce fut et cela demeure pour eux une responsabilité, mais aussi une grâce, une marque de confiance de la part du cardinal Lustiger et d'autres évêques. N'est-ce pas des retrouvailles avec un charisme propre de la Compagnie de Jésus²⁰ ?

Dans ces maisons, la formation se déploie dans quatre directions : soin de la vie spirituelle, apprentissage de l'étude, attention à la vie fraternelle et communautaire, engagement dans un service pastoral à Bruxelles. Le cardinal Lustiger attachait beaucoup d'importance, dans la formation, à la cohérence entre théologie et vie spirituelle, structurée par l'expérience des *Exercices spirituels* de saint Ignace. L'axe commun reste la vie apostolique : elle permet de comprendre l'affinité de la formation commune de jésuites et de diocésains dans le respect de leurs différences.

Pour un prêtre diocésain, être formé à l'étranger, même s'il garde un lien régulier avec son diocèse, est souvent perçu comme un exode et, puisque Bruxelles n'est pas Rome, ce séjour à l'étranger exige, sous l'apparence d'une même langue et d'une même culture, un réel effort d'adaptation. Destiné à une Église particulière, le séminariste peut expérimenter, de cette manière, que sa vie de prêtre diocésain a une dimension universelle qu'elle est appelée à toujours

20. Ainsi s'exprime A. MATTHEUWS dans sa note : « Prendre soin de la formation des séminaristes et être au service de l'Église locale, diocésaine, est une tradition dès l'origine de la Compagnie. Elle est fort vivace dans des pays comme l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre et l'Espagne. En Belgique, il est vrai qu'elle n'a pas été fort développée. (...) Depuis une quinzaine d'années, il s'agit donc en quelque sorte d'une nouveauté pour les jésuites belges. »

————— *Le cardinal Jean-Marie Lustiger et l'ÎÉT de Bruxelles*

garder. Cet aspect missionnaire (particulièrement dans les grandes villes d'Europe comme l'ont montré les Congrès d'évangélisation) est essentiel à la formation des futurs prêtres d'un diocèse.

Comme nous avons tenté de le montrer, le cardinal Lustiger a envoyé des séminaristes et des prêtres se former à Bruxelles pour deux raisons : étudier la théologie à l'ÎÉT et expérimenter une forme de vie communautaire et apostolique. Ces liens personnels et institutionnels que nous avons décrits, appartiennent à l'histoire. Lorsqu'on fait mémoire de la figure de cet archevêque de Paris, on ne s'étonne pas de ses recherches originales, de ses liens « réfléchis » et « voulus » avec la réalité ecclésiale en Belgique. Considérant d'ailleurs le service rendu à son diocèse et à l'Église francophone, le Cardinal a toujours apporté à l'ÎÉT et à ses formateurs un soutien fort. Sa gratitude n'était pas un vain mot.

Le 18 mars 2004, quelques mois avant de quitter sa charge, l'archevêque de Paris avait voulu rendre une dernière visite fraternelle au corps professoral de l'ÎÉT pour lui exprimer sa reconnaissance et l'encourager à poursuivre sa tâche. Dans le contexte ecclésial européen, difficile et rude pour les vocations et les formateurs, ses paroles retentissent comme un acte de foi, un encouragement, une action de grâce pour plusieurs générations. « Les difficultés sont devant vous. Courage ! » disait-il. « Tenez bon les objectifs. Ne changez pas de cap. Jusqu'à preuve du contraire, c'est sagesse. Remplissez jusqu'au bout votre tâche, sans désertier, sauf si un signe est donné d'en haut. Ces recommandations, je vous les fais comme un ami, comme un évêque, même s'il est de Paris²¹ ! »

Né en 1935, Daniel Dideberg entre dans la Compagnie de Jésus en 1953 et est ordonné prêtre en 1967. Depuis 1968, il enseigne à l'Institut d'Études Théologiques dont il a été le président (1976-1982). Il a également dirigé la *Nouvelle Revue Théologique* (1983-1993) et les Éditions Lessius (1999-2005). De 1993 à 1999, il a été le Supérieur de la Province belge méridionale de la Compagnie de Jésus. Il n'a cessé de donner les *Exercices spirituels* de saint Ignace, en particulier aux membres du Renouveau charismatique.

21. N. HAUSMAN, note inédite « Entretien du cardinal J.-M. Lustiger avec les professeurs » (18 mars 2004).



Corinne MARION

Le Père Lustiger au Centre Richelieu

ÉVOQUER l'action du Père Lustiger, aumônier des étudiants de Sorbonne au Centre Richelieu, n'est pas chose aisée. Il faudrait avoir été étudiant pendant quinze ans (!), de 1954, date de sa première nomination comme aumônier après son ordination sacerdotale, à 1969, date de sa nomination comme curé de la paroisse Sainte-Jeanne-de-Chantal à Paris, pour en avoir une vue plus complète et encore... Chaque étudiant qui a fréquenté le Centre n'y est resté que quelques années et n'a donc qu'une vue partielle de l'action de son responsable à cette époque. C'est pourquoi cette présente évocation aurait besoin d'être amplement complétée par beaucoup d'autres témoignages.

Néanmoins, avec le recul, on peut tenter de dégager quelques grandes lignes de son action ; et tous ceux qui ont eu la très grande chance de le connaître, de l'écouter, de travailler avec lui, n'ont pu qu'être marqués par les moments forts qui punctuaient l'année universitaire, et conserver précieusement le témoignage reçu de cet apôtre si pénétré de la gravité des enjeux. Quels étaient-ils ?

Succédant à Monseigneur Charles qui fonda le Centre à la sortie de la guerre, le Père Lustiger, devenant directeur à partir de 1959, poursuivit le projet initial : rassembler, aider à grandir dans la foi, former les jeunes gens qui se préparaient à exercer par leur futur métier des responsabilités dans la société civile. À cette tranche d'âge décisive, où l'on est à la recherche du sens de sa vie, où l'on décide d'une orientation, où l'on se forme l'esprit à la rigueur de disciplines littéraires ou scientifiques, il était proposé, ni plus ni

THÈME _____ **Corinne Marion**

moins, d'être l'Église en Sorbonne. Cela exigeait de déployer des efforts particuliers dans plusieurs directions : célébrations liturgiques, intelligence de la foi, expérience de la prière – « Si l'on n'écoute pas Dieu, l'on n'a rien à dire au monde » répétait-il – et souci de la formation intellectuelle.

Avec le rythme des messes quotidiennes célébrées et chantées avec beaucoup de dignité dans la chapelle du Centre, quasiment place de la Sorbonne, et davantage encore au cours des retraites, des « conciles »¹ de fin d'année, il nous était donné de découvrir – c'était nouveau pour le plus grand nombre – que la liturgie est la meilleure pédagogie pratiquée par l'Église : écoute, voire rumination de la Parole devenant au fil du temps vraie nourriture spirituelle, participation au mystère eucharistique, mais aussi découverte de la liturgie des heures : prière des laudes, des complies (tiens ! cela n'était donc pas réservé aux seuls moines !) qui nous familiarise avec les *Psaumes*, ce trésor poétique et spirituel que la Bible offre à tous : dans sa grande bonté, Dieu a insufflé au poète les mots qui permettent à l'homme de louer son Créateur pour sa magnificence, mais aussi de formuler des questions abruptes, de crier sa détresse, de hurler sa douleur et de renouveler sa confiance en un Dieu sauveur, attentionné, délicat, dans le murmure d'une confiance ou dans le chant de victoire de celui qui se sait aimé fidèlement contre vents et marées. Ainsi nous avons eu accès à un très grand nombre de textes, si bien que l'Écriture, nous devenant familière, finissait par constituer comme une seconde « langue maternelle », dans laquelle on pensait et on s'exprimait parfois spontanément. Cette expérience liturgique qui structure le temps, les jours, les semaines et toute l'année, se révéla décisive pour beaucoup.

L'année universitaire était ponctuée de grands rassemblements : messe de rentrée à l'automne, avec célébration imposante par le nombre des participants. Beaucoup, plus ou moins proches de l'Église, étaient prêts néanmoins à marquer le début de l'année universitaire et bien sûr le temps de l'Avent et du carême menant à Noël et Pâques, par cette démarche qui pouvait être de foi ou

1. Rassemblement en fin d'année universitaire, à la campagne, de l'ensemble des étudiants ayant fréquenté le Centre pour faire le bilan de l'année écoulée et préparer l'année suivante : choix de thèmes de réflexion, renouvellement des responsables, etc.

Le Père Lustiger au Centre Richelieu

simplement la marque d'une appartenance à un groupe. Conscient de s'adresser à un public aux motivations les plus diverses, le Père Lustiger tentait, à chaque fois que l'occasion lui en était fournie, d'aller à l'essentiel, de dire le cœur de la foi, de provoquer une interrogation salutaire chez l'auditeur. Ses homélies étaient attendues, guettées, goûtées ; elles auraient pu durer des heures ; on ne se lassait pas de l'écouter, tant sa parole était percutante, éclairant tout d'un jour nouveau.

Qui ne se souvient de la première rencontre avec cette personnalité chaleureuse et exigeante, dont la séduction certaine et les « coups de gueule » ne laissaient guère indifférent ? À ce public étudiant très divers, scientifique, sociologue, historien, linguiste, « incroyant baptisé » ou héritier d'une tradition familiale qui ne s'était pas forcément approprié le don reçu, le Père Lustiger savait rendre intelligibles, passionnantes, les grandes questions de la foi ; avec une intelligence vive enracinée profondément dans l'Écriture, il engageait le débat : tout était vu du point de vue de la foi ; dégageant une logique spirituelle qui bousculait les catégories habituelles, les questions étaient reformulées autrement, les perspectives élargies, une cohérence se dégagait, les choses prenaient sens ; la foi, c'est-à-dire la confiance en Dieu, apparaissait crédible, permettant d'articuler l'expérience et l'Écriture ; bref, à l'écouter, on se sentait tout de suite plus intelligent ! Mais se défiant du risque classique d'attirer des jeunes gens sur sa personne, il avait à cœur de les mener au-delà de lui, vers la rencontre du Christ.

L'occasion était fournie par les retraites qui étaient proposées chaque année : trois jours pleins, loin de Paris, dans le silence et la méditation ; ces conditions permettaient de s'immerger dans de longs temps de prière ; il ne s'agissait plus d'en débattre mais de se jeter dans cette expérience existentielle. Instructions collectives et entretiens individuels pour ceux qui le souhaitaient encadraient cette démarche spirituelle, véritable épreuve de vérité et expérience de liberté. Insistance sur la nécessité vitale de la prière, souci d'une liturgie soignée, parlante et priante, quelle nouveauté pour des jeunes gens et jeunes filles issus de leur lycée et de leur paroisse, qui n'avaient très souvent qu'une idée vague et très approximative de ce qu'était la foi au Christ vécue en Église ! Et l'on s'aperçoit maintenant que cette « nouveauté » s'inscrivait dans la meilleure tradition de l'Église.

De retour au quartier latin, on retrouvait le rythme des cours et des réunions hebdomadaires. Dans le sillage du concile Vatican II,

THÈME _____ *Corinne Marion*

et même par anticipation, le rôle des laïcs était pris très au sérieux : les étudiants étaient répartis en équipes, selon les disciplines enseignées à la faculté ; il y avait un RA responsable d'amphi², flanqué d'une coéquipière, dite RAte ; ces derniers constituaient le praesidium que dirigeaient un président et une présidente du Centre, pour les Lettres et autant pour les Sciences. Ainsi, les étudiants réunis par petites unités méditaient la parole de Dieu, réfléchissaient à la qualité de leur présence en amphithéâtre et aux actions à proposer pour manifester l'Église. Il s'agissait d'évangéliser le milieu étudiant ; non pas à la manière d'un militantisme politique – bien qu'on ait pu faire des rapprochements, au moins formels, entre les militants du Centre Richelieu et les étudiants communistes – mais en fondant toute action sur la prière, la méditation évangélique et la prise au sérieux de l'appel à la sainteté, vocation de tous les chrétiens. Le Père Lustiger insistait : « C'est de la contemplation du mystère que découle l'action concrète. » Bien sûr, la préparation du pèlerinage de Chartres occupait une place importante. Un thème était proposé, chaque année, sur lequel chacun était invité à travailler, seul et en équipe, plusieurs semaines à l'avance. Il fallait être prêt à animer des discussions durant la marche, par équipes, et durant les pauses, lorsque les équipes se réunissaient en « chapitres » (chaque « chapitre » correspondait à peu près à un amphi.) pour mettre en commun le fruit de leur réflexion. L'ensemble des « chapitres » formait une « route ». Les routes convergeaient toutes vers Chartres par des itinéraires différents. Le samedi soir, tout le monde se retrouvait pour une grande veillée avec messe, dans une vaste prairie au centre de laquelle avait été dressé un podium pour l'autel. Chants, dont les paroles puissantes étaient directement tirées de l'Écriture (parfois composés spécialement pour cette occasion par le Père Lucien Deiss), alternés entre une chorale polyphonique et l'assemblée, méditations, prières se succédaient à la lumière de mille cierges qui trouaient l'obscurité de la nuit comme autant d'étoiles.

Durant le temps précédant le pèlerinage, chacun était invité à annoncer cet événement publiquement dans les amphis, – occasion de prises de parole qui forçait à surmonter toutes sortes de réticence à s'afficher clairement comme chrétien – et à inviter le plus grand

2. Un amphi (théâtre) correspondait aux cours dispensés en vue de l'obtention d'un certificat (littérature allemande ou histoire ancienne, par exemple). Il fallait obtenir quatre certificats pour avoir une licence.

Le Père Lustiger au Centre Richelieu

nombre de camarades à participer à cette démarche devenue célèbre bien au-delà des frontières. De nombreux étudiants étrangers venaient d'Allemagne³, d'Italie, et de toute l'Europe marcher sur les traces de Péguy vers Notre-Dame de Chartres dont les flèches se voyaient de loin, encourageant le marcheur fatigué qui s'imaginait, un peu vite cependant, qu'il touchait au terme de son effort. Car, pour beaucoup, peu habitués à marcher une trentaine de kilomètres, c'était une rude épreuve physique qui permettait une saine décantation. Au fur et à mesure des kilomètres, on se délestait d'un certain trop plein ; les discussions se réduisaient ; ne restaient plus que le partage de la gourde, l'entraide mutuelle et les dizaines de chapelet. L'arrivée à la cathédrale où l'on déposait le sac, nous laissait soudain tout légers, étonnés de nous retrouver sous ces voûtes séculaires, rassemblés en Église, dans une liturgie magnifique, anticipation de l'allégresse du paradis !

Il y aurait encore beaucoup à dire sur la formation proposée sous forme de cours, assurés par le Père Lustiger lui-même – « le chrétien et le politique », par exemple – ou en faisant appel à des théologiens de renom comme le Père Daniélou. Les conférences de ce dernier ont marqué plus d'un auditeur : pour certains, ses conférences sur la Création furent l'occasion d'un tournant décisif dans l'intelligence de la foi, d'une vraie conversion ; et aussi, d'un ébahissement ébloui en découvrant que la théologie pouvait être passionnante, plus que beaucoup d'autres matières, et qu'elle n'était pas réservée à des spécialistes ! D'autres lui doivent la découverte – capitale là aussi – d'écrivains, comme Rilke et ses *Lettres à un jeune poète*, qui retiennent profondément dans leur vie. De même, des week-ends de réflexion étaient organisés sur des sujets recoupant les matières enseignées en faculté (Nietzsche, le monde shakespearien, etc.) pour tenter d'unifier, à la lumière de la foi, la culture reçue en Sorbonne.

Il s'agissait aussi par là, de faire se rencontrer professeurs et étudiants de façon plus libre, en dehors des cours : je repense à la conférence d'un professeur, monsieur Lenz-Médoc qui, Allemand, avait fui l'Allemagne nazie et s'était engagé dans la résistance française, Médoc étant le nom de son réseau qu'il rajouta ensuite à son

3. « Fahre nach Chartres und du bist ein Mensch. » Un étudiant allemand disait être venu après avoir lu cette inscription sur les murs de son université (va à Chartres et tu seras un homme).

THÈME _____ **Corinne Marion**

nom. Ces week-ends permettaient également à des étudiants de toutes opinions de se réunir, pour réfléchir à des sujets d'intérêt commun et sortir ainsi de l'anonymat des amphes où beaucoup pouvaient passer une année sans adresser la parole à quiconque...

Mais la meilleure formation venait d'une responsabilité confiée et acceptée. Les responsables d'équipe, d'amphi, d'année⁴, avaient droit à un « traitement de faveur » auquel le Père Lustiger attachait beaucoup d'importance : réunis avec tous les aumôniers autour du « patron », ils bénéficiaient d'une formation approfondie : réflexion sur des sujets de fond : qu'est-ce que Noël ? Qu'est-ce qu'un prêtre ? Quel est son rôle ? Sa fonction ? On était amené à s'exprimer, à poser ses questions ; par une qualité d'écoute et de respect de chacun assez exceptionnels, le Père Lustiger reprenait dans une synthèse éblouissante l'ensemble des formulations et permettait d'avancer dans la réflexion. Il nous a fait découvrir que la réflexion rigoureuse demandée pour les matières universitaires s'appliquait aussi aux choses de la foi et qu'ainsi celle-ci rendait plus intelligent ! On croyait naïvement « rendre service » en acceptant telle responsabilité et bien vite on s'apercevait que c'était à nous qu'il était rendu service. Confier une responsabilité à quelqu'un, c'est le faire mûrir, et ici, c'était l'occasion de grandir dans la foi, tant la responsabilité confiée semblait démesurée par rapport à ses propres capacités.

Le Père Lustiger avait également à gérer la vie matérielle⁵ et l'organisation du Centre qui a dû s'adapter aux évolutions de l'Université. Installation de l'année de propédeutique dans les nouveaux bâtiments qui ont ouvert leurs portes à Censier ; les Sciences ont dû déménager à Jussieu : il y avait eu l'ouverture d'une université à Nanterre : à chaque fois, il a fallu trouver de nouveaux locaux pour offrir une aumônerie non loin des facultés et y détacher des aumôniers. Avec l'arrivée massive des étudiants du *baby boom*, les cycles d'études furent réorganisés : suppression de l'année de propédeutique et instauration d'un premier cycle universitaire, d'une durée de

4. Des étudiants plus âgés, déjà en maîtrise, encadraient les plus jeunes, ceux de l'année de propédeutique.

5. Les étudiants étaient invités à prendre leur part de responsabilité, à l'occasion des journées d'entraide : les stands étaient garnis par toutes les marchandises que nous avons collectées en faisant la quête chez tous les commerçants parisiens, quartiers par quartiers.

Le Père Lustiger au Centre Richelieu

deux ans, couronné par le DEUG⁶. Puis vint la tourmente de mai 68 et l'éclatement des Universités géré par Edgar Faure à partir de 1969. Durant cette période troublée, le Centre – devenu CEP entre temps – sut offrir un lieu de sérénité où des étudiants aux opinions différentes purent continuer de se retrouver, de prier, de réfléchir à la façon de maintenir une présence d'Église au sein de la tempête.

On ne peut chiffrer le nombre de toutes celles et ceux qui sont passés par le Centre, ni en estimer les conséquences dans leur vie et donc apprécier la fécondité apostolique des aumôniers et en particulier celle du Père Lustiger : c'est le secret de Dieu. Mais en mesurant la richesse de ces années, – il nous a donné envie de croire, de comprendre et de savourer – on ne peut que rendre grâce pour le don reçu.

Corinne Marion, née en 1945, mariée, deux enfants. Est arrivée au Centre Richelieu en 1964. Professeur certifié de Lettres Modernes dans un lycée à Paris jusqu'en 2006. Membre du Comité de rédaction de *Communio*. Publication : *Qui a peur de Soljenitsyne ?* Fayard, Paris, 1980.

6. DEUG : diplôme d'études universitaires générales, avant l'année de Licence.



Jacqueline d'USSEL

Jean-Marie Lustiger : le courage prophétique

A l'heure où l'assoupissement spirituel ou la contestation stérile menaçaient l'Église de France, alors que des chrétiens étaient tentés d'adopter un profil bas, Dieu nous a donné un homme au courage prophétique, Jean-Marie Lustiger.

Le propre de l'apôtre inspiré est de dire la Vérité, de faire la Vérité, un peu avant tout le monde ; pas trop tôt car il ne serait compris et suivi par personne ; pas trop tard car sa parole se perdrait dans les rumeurs répétitives. Ceux qui ont approché le cardinal Lustiger savaient reconnaître à la fois ses intuitions prophétiques, mûries dans la prière, et des projets qui relevaient de sa créativité inlassable ou de son tempérament fonceur et impatient.

Je ne veux évoquer ici que trois conversations personnelles qui me semblent éclairer son style de vie apostolique.

Quelques mois avant sa nomination à l'évêché d'Orléans, dans un bureau paroissial encombré de piles de livres posés à même le sol, il avait parlé de ses longues heures de travail solitaire. Cette « traversée du désert », après le bouillonnement du Quartier Latin, s'avérait déjà fructueuse, car elle lui avait permis de réfléchir à la transmission de la foi et d'esquisser pour les laïcs un programme de formation biblique et théologique qu'il allait amplement déployer plus tard. L'École-Cathédrale était déjà en genèse à la paroisse Sainte-Jeanne-de-Chantal.

Quelques semaines après son arrivée à l'archevêché, se dévoilait déjà le bâtisseur de l'Église de Paris, porteur d'une vision d'ensemble

THÈME _____ **Jacqueline d'Ussel**

de sa mission épiscopale, ancrée en Jésus-Christ et ouverte au monde. Je l'ai écouté, ouvrant des perspectives nouvelles sur la formation sacerdotale, la présence chrétienne dans le monde de la culture, des médias, de la famille, de la santé, des « blessés de la vie », dans la construction de l'Europe. Il était prêt à tailler dans du neuf, ou à trancher dans le vif... Ces horizons ouverts sont devenus réalité au fur et à mesure des années.

Enfin, un après-midi de juin 2004, alors qu'une trentaine d'organismes de la Mission d'Évangélisation travaillaient d'arrache-pied rue Barbet-de-Jouy, lui, dans son bureau, se projetait déjà dans l'au-delà de la Toussaint 2004. Et comme se parlant à lui-même, pressé par l'urgence de la mission, il évoquait des chemins nouveaux pour fortifier la foi et réveiller les énergies du Peuple de Dieu, sans oublier les diocèses qui ne bénéficiaient pas des mêmes ressources pastorales que celui de Paris. Il savait que ses intentions ne seraient pas toujours comprises et accueillies, mais il allait de l'avant dans l'obéissance de la foi, bousculant au passage l'un ou l'autre sans le ménager, mû seulement par la passion d'œuvrer au service de l'Église, à l'écoute des attentes de la société civile et de l'évolution du monde qu'il percevait avec acuité.

Oui, comme le laisse entendre la finale de l'évangile de Marc, le Seigneur « travaillait avec » son apôtre et bénissait ses décisions courageuses, prises dans le secret du Cénacle.

Thierry MASSIS

« Devenez dignes de la condition humaine »

Les droits de l'homme et le cardinal Jean-Marie Lustiger

LES questions de société étaient au cœur de la réflexion du cardinal Jean-Marie Lustiger. En vertu de sa mission d'Archevêque de Paris, il estimait qu'il avait le devoir de parler en témoin du message dont il était l'apôtre. Il lui appartenait, selon sa propre formule : « d'énoncer les choix fondamentaux où nos contemporains engagent l'honneur d'être homme ».

Aucun débat de société ne lui était étranger, dans la mesure où il intéresse le sens de l'homme, les enjeux moraux et spirituels de notre temps, qu'il s'agisse de l'histoire de notre pays, de ses blessures, des épreuves de la vie humaine, du rôle de l'Église dans la société. Parmi les grandes questions de société, celle des droits de l'homme paraissait centrale au cardinal Lustiger ; il y a consacré de nombreux ouvrages, des conférences¹, où il a montré l'ambivalence de nos sociétés modernes :

« Le drame de l'époque moderne est que la revendication des droits de l'homme ne s'est jamais faite aussi urgente, aussi insistante, aussi universelle qu'au moment où les contradictions au sujet de leur définition et de leur négation dans les faits ont été aussi fortes. Comme si l'homme était pris dans une contradiction infernale, la négation étant à la mesure de la revendication et l'incertitude

1. *Le choix de Dieu*, Éd. de Fallois, *Dieu merci, les droits de l'homme*, Éd. Critérior.

THÈME Thierry Massis

à la mesure de l'affirmation. L'eugénisme, l'euthanasie, les drames économiques, les victimes de la faim ou les guerres d'extermination, attestent à chaque instant cette même ambivalence². »

Une telle contradiction exige de trouver un fondement acceptable et reconnu afin que les droits de l'homme soient effectivement respectés par les pouvoirs publics. Quelle rationalité peut fonder les droits universels de l'homme ? Dans un premier temps, sous l'inspiration du siècle des Lumières, les droits de l'homme étaient fondés sur la raison, sur l'autonomie du sujet. L'homme est à la source, à la mesure de ses droits et des principes qu'il proclame. Avec pertinence, Jean-Marie Lustiger a montré les limites d'une vision purement rationnelle des droits de l'homme. L'histoire nous enseigne en effet qu'*une vision purement rationnelle des droits de l'homme* est susceptible d'entraîner des dénis de droit et de violence qui se justifient eux-mêmes par un discours idéologique inspiré de la doctrine des droits de l'homme, droits qu'il ne suffit pas de proclamer pour qu'ils soient effectifs.

La raison n'a pas été capable de se défendre elle-même ni de s'imposer avec assez de force contre les intérêts et les violences de la volonté de puissance. Les droits de l'homme ne peuvent se fonder uniquement sur le droit positif trop souvent méprisé. La cruelle histoire de l'Europe nous rappelle que les discours sur les droits de l'homme peuvent n'être que mensonges et signifier le contraire de ce qui est affirmé. Ils ont besoin d'un fondement, universellement acceptable et reconnu, afin que ces droits soient effectivement respectés par les États.

Comment fonder les droits de l'homme si ce n'est sur la reconnaissance de la dignité de la personne humaine ? Un seul droit échappe à l'arbitraire ou à la décision positive du juge : *le fait et le droit pour un individu d'appartenir à l'espèce humaine, le droit d'être homme.*

Le fondement universel des droits de l'homme, selon le cardinal Jean-Marie Lustiger, n'est pas un mythe. Il a pour origine les termes mêmes de la déclaration des droits de l'homme : *Considérant que la reconnaissance de la dignité inhérente à tous les membres de la*

2. Entretien avec François Furet dans le débat n° 55 et interview du *Choix de Dieu*, p. 274 et s.

« Devenez dignes de la condition humaine »

famille humaine et de leurs droits égaux constitue le fondement de la liberté, de la justice et de la paix dans le monde.

Ce postulat érige l'Homme comme absolu et fonde la loi positive au-delà d'elle-même. Pour les juristes, ce fondement est le droit naturel, la loi non-écrite de la conscience ; pour les croyants, le fondement des droits de l'homme est formulé dans les *Dix paroles* données sur la montagne, elles sont écrites de la main de Dieu (*Exode* 31-18) : « La loi fondatrice n'est plus ici marquée seulement du sceau des hiérarchies humaines mais de l'autorité de la vérité. Elle enseigne le bien authentique de la conduite humaine³. »

Jacques Maritain, dans son ouvrage « Les droits de l'homme » publié à New York pendant la deuxième guerre mondiale, avait exprimé le fondement des droits de l'homme en des termes identiques : « L'humaine personnalité est un grand mystère qui réside dans chacun de nous. Nous savons qu'un trait essentiel d'une civilisation qui mérite ce nom, est le sens et le respect de la dignité de la personne humaine. Nous savons que pour défendre les droits de la personne humaine comme pour défendre la liberté, il convient d'être prêt à donner sa vie (...). Dire que l'homme est une personne, c'est dire que dans le fond de son être il est un tout plus qu'une partie et plus indépendant que serf. C'est ce mystère de notre nature que la pensée religieuse désigne en disant que la personne humaine est l'image de Dieu. (...) La personne a une dignité absolue parce qu'elle est dans une relation directe avec l'absolu. »

Cette conception des droits de l'homme renvoie à la doctrine du Concile Vatican II qui a solennellement affirmé la dignité fondamentale et absolue de la personne humaine, doctrine qui, au-delà de la théorie, entraîne des conséquences très concrètes sur le contenu même des droits : « Reconnaître les droits de l'homme, c'est, pour l'Église, inclure une certaine vision de l'homme dans sa relation à lui-même, à sa propre résistance et à son corps, au monde, à ses proches, aux autres hommes, à ses semblables⁴. »

Le cardinal Jean-Marie Lustiger a indiqué nettement les droits et les devoirs qu'implique la reconnaissance du caractère transcendant des droits de l'homme. Tous les droits fondamentaux de la personne humaine sont touchés par cette révolution conceptuelle : la liberté, la

3. « Devenez dignes de la condition humaine », Flammarion, *Saint Augustin* 1995 p. 37.

4. *Le choix de Dieu*, précité, p. 290.

THÈME Thierry Massis

conscience, l'autonomie de jugement, l'intégrité corporelle, les droits fondamentaux de la personne humaine. Nous en retiendrons trois sur lesquels Jean-Marie Lustiger a insisté avec force et conviction tout au long de sa charge d'archevêque, notamment auprès des responsables politiques.

La première exigence est la reconnaissance par les pouvoirs publics d'un *droit au respect des croyances*, respect qui doit être un droit fondamental reconnu par les constitutions car il touche l'homme dans ce qu'il a de plus sacré, le sens qu'il donne à sa vie. Devant les autorités politiques, le cardinal Lustiger a fait part de son inquiétude concernant l'irrespect de notre société par rapport à ce qui est sacré. À la messe de rentrée des Parlementaires, le 20 octobre 1988, il s'exprimait ainsi, dans son homélie :

« [...] Nos sociétés riches ne peuvent se développer dans la vérité, au mieux des dons reçus dont elles auront à rendre compte devant Dieu, que dans un respect accru de ce qui est sacré pour l'Homme. Je vous le dis en m'efforçant d'être, pour chacun de vous, fidèle à ma mission de successeur des Apôtres. Et en pesant mes mots, il me semble que, pendant des dizaines d'années, nous avons trop légèrement accepté que ce qui est sacré puisse être bafoué. Mais une logique implacable s'exerce dans la vie des sociétés comme dans la vie des hommes. Dès le moment où une société considère que *les transgressions sont légitimes au nom, prétend-on, du respect de la liberté des transgresseurs*, cette société laisse le champ libre aux agresseurs, provoque une violence aux effets inéluctables dans les générations qui viennent. »

Le droit au respect des croyances est garanti par notre Constitution et les grands textes internationaux. Les juridictions civiles, notamment sous l'impulsion de Pierre Drai, premier président Émérite de la Cour de cassation, ont rendu effectif ce droit. Le droit au respect des croyances et la liberté de conscience doivent être, dans une société protectrice des droits de l'homme, consacrés par les mesures que le juge tire de la loi. La mise en œuvre de ce droit nécessitait une association représentative des composantes de l'Église. En concertation avec les cardinaux Billet et Ricard, le cardinal Jean-Marie Lustiger a participé à la création de l'*Association Croyances et Libertés*. Cette association est intervenue à plusieurs reprises pour mettre fin à des campagnes publicitaires qui s'emparent des images et des symboles religieux à des fins commerciales, en les détournant, d'une manière provocante, de leur sens et de leur finalité.

« *Devenez dignes de la condition humaine* »

En deuxième point, le fondement transcendant des droits de l'homme, au-delà de la loi positive, crée des exigences radicales par rapport à l'égalité entre les hommes et au respect de la vie et de la mort.

Le cardinal Jean-Marie Lustiger n'a cessé de développer et d'affirmer le principe d'égalité entre les hommes qui prend, en raison du caractère sacré de la personne, une dimension particulière. Notre société revendique, de toute part, l'égalité ; celle-ci n'est-elle pas une égalité de papier glacé, celle d'un monde composé d'êtres humains ayant toute la belle apparence des images publicitaires auxquelles les civilisés veulent s'identifier ? Ceux qui ne ressemblent pas à cette image se sentent exclus. La vraie égalité reconnaît à tout sujet humain, jusqu'au plus pauvre et au plus petit, cette dignité transcendante et imprescriptible de la personne : « Tout homme, même compté parmi les plus avilis et les plus méprisés, même en contradiction avec les règles du droit ou de la société, doit être reconnu comme une personne. » Mais le cardinal Jean-Marie Lustiger dénonçait : « Le fou est aussi digne de respect que celui qui se croit sensé, la femme que l'homme, le faible que le fort, le pauvre que le riche, l'enfant que le vieillard, le mourant que celui qui est porté dans le sein de la femme. »

Enfin, par rapport à la vie et à la mort, Jean-Marie Lustiger a rappelé les exigences du droit absolu à la vie, exprimant le caractère transcendant de la personne. Ainsi, fidèle au caractère sacré de la vie, il s'est toujours opposé à l'euthanasie. Dans l'une de ses contributions à un avis de la Commission nationale consultative des droits de l'homme sur l'euthanasie, Jean-Marie Lustiger critiquait le lien clairement établi entre la demande d'euthanasie et la thématique des droits de l'homme, lien exprimant une dérive qui traduit une perversion de la notion même de *droits de l'Homme*. La demande individuelle exprimant un souhait de l'individu est jugée l'emporter sur un interdit fondamental qui, parmi ses fonctions, doit protéger l'ensemble des personnes vulnérables et leur garantir un droit à la vie, solennellement affirmé par les grandes déclarations des droits de l'homme, et les libertés fondamentales. Le cardinal Lustiger croyait tant au caractère sacré de la vie qu'il a donné un texte, quelques moments avant sa mort, où il s'opposait radicalement à l'euthanasie :

« Je suis contre parce que c'est une horreur de plus et si l'on n'applique pas la règle absolue que tout être humain, sans exception, doit

THÈME _____ **Thierry Massis**

être respecté, et que chaque instant de vie est essentiel, on ne sait plus où est la limite⁵. »

Le fondement transcendant des droits de l'homme a pour corollaire le respect que le cardinal Jean-Marie Lustiger témoignait à l'égard de l'institution de la justice. Il avait compris la place que le droit et la justice devaient avoir dans notre société, et c'est ainsi qu'il a noué des liens étroits avec le monde judiciaire. Au cours de ses nombreuses interventions, il avait défini le rôle du juriste, *technicien qui manie les règles de la justice, chaque tâche se situant nécessairement par rapport à la morale et à l'organisation de notre société*. Au cours de l'une de ses homélies, prononcée pour la messe de Saint-Yves à la Sainte Chapelle, il disait notamment : « Contrairement à un service mécanique, médical, social, de réparation, l'exercice de la justice repose en effet sur un sentiment profond qui appartient à tout homme et qui est essentiel à la dignité humaine, à l'existence même de la société : le sens de ce qui est juste ». Le juriste doit non seulement appliquer la règle de droit, mais il doit aussi réfléchir sur la loi et dire ce qui est juste et injuste.

Dans ce rapport à la justice, la contribution la plus originale du cardinal Jean-Marie Lustiger est la création du cycle de conférences « Droit, Liberté et Foi ». Dans un climat de respect mutuel, il avait en effet ressenti l'urgence que l'Archevêché et le Barreau de Paris partagent leurs expériences pour réfléchir sur les délicats rapports du droit, de la liberté et de la foi. Il a engagé toute son autorité pour la mise en place de ces conférences, attirant les plus hautes personnalités juridiques, philosophiques ou politiques. Chaque année, les personnalités venues d'horizons et de convictions différents ont débattu sur des thèmes juridiques qui interrogeaient notre société, thèmes qui rejoignaient ses principales préoccupations : « La conscience dans la société contemporaine, Homme qu'as-tu fait de ta conscience ? », « Le droit au respect », « Liberté et respect de l'Homme », « Droit à la transparence, droit au secret ? ». Le cardinal Jean-Marie Lustiger concluait chacun de ces cycles, confrontait alors les questions concrètes posées par le thème général du cycle aux exigences de la conscience et de ce qui est juste.

5. Caroline PIGOZZI, *Ambassadeurs de Dieu, le cardinal Jean-Marie Lustiger...*, p. 77 et s., Éd. DDB 2007.

« *Devenez dignes de la condition humaine* »

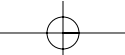
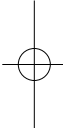
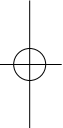
Les conférences *Droit, Liberté et Foi* sont devenues une véritable institution, elles ont été reprises par son successeur, le Cardinal André Vingt-Trois Archevêque de Paris.

Lors d'une dernière cérémonie à laquelle le cardinal Jean-Marie Lustiger a voulu assister au Palais de Justice, il revenait sur l'institution des conférences *Droit, Liberté et Foi*, en ces termes : « En réalité, il ressort que l'institution judiciaire est beaucoup plus riche de sens humain que la définition stricte et le folklore pourraient le faire penser. C'est l'immense mérite de ces rencontres où les hommes et les femmes de tant de fonctions et tant d'opinions diverses se sont rencontrés, en raison de leur office, de leur charge, publiquement, dans un libre débat, accueillis par deux partenaires dont la diversité est soulignée par la symbolique des lieux, la Maison du Barreau et l'École-Cathédrale que de mettre en valeur cette dimension humaine sans laquelle tout l'exercice du droit perdrait de son propre sens ».

Sur les droits de l'homme, le cardinal Jean-Marie Lustiger nous révèle la part de mystère de l'homme liée à la condition humaine : les droits de l'homme affirment *la primauté de la personne humaine*. Le message que nous a légué Jean-Marie Lustiger, nous devons en être aujourd'hui les témoins et répondre à son injonction :

« Devenez dignes de la condition humaine ».

Thierry Massis, avocat au Barreau de Paris, ancien membre du Conseil de l'Ordre.



Pierre d'ORNELLAS

L'évêque et l'histoire

« JE propose au lecteur ma conviction : je me réjouis que Notre-Dame de Paris puisse être ainsi un de ces lieux, si rares de nos jours, où peuvent être accueillies avec bienveillance et respect les questions des hommes de notre temps. » Telle est la « conviction » du cardinal Lustiger, écrite le 7 février 2005, quatre jours avant la nomination de son successeur à la tête du diocèse de Paris. Il l'exprime dans sa présentation des « dialogues » qu'il a voulu mettre en place pour les Conférences de Carême à Notre-Dame de Paris. Ces « dialogues » sont ceux qui se nouent « entre la foi chrétienne et la pensée contemporaine »¹.

Il vaut la peine de s'attarder un instant sur cette « conviction » exprimée sobrement au soir d'un épiscopat de vingt-quatre années à Paris, sans oublier l'année et demie passée à Orléans. Elle exprime la certitude que le Christ sauveur rencontre chaque homme en son histoire. Elle traduit la compréhension que Jean-Marie Lustiger eut de l'énigme de l'histoire, et, partant, de sa mission d'évêque, successeur des Apôtres.

Notre-Dame de Paris est un puissant symbole. Lieu des événements majeurs de la nation française, elle est aussi un espace visible de majesté et de beauté, qui dilate l'espace invisible de l'intériorité

1. Voir *Dialogue entre la foi chrétienne et la pensée contemporaine, Conférences Notre-Dame de Paris. Carême 2005*, Parole et Silence, 2005, p. 6-8.

THÈME Pierre d'Ornellas

et de la liberté des visiteurs. Alors, ceux-ci se découvrent pèlerins en quête de l'Infini dont le nom leur est secrètement murmuré sous les voûtes de Notre-Dame. Ces bienheureux pèlerins l'énoncent parfois avec reconnaissance : Dieu, Créateur et Père, « saint est son Nom ! ». Ce cri de l'esprit atteste que la rencontre – à nulle autre pareille – s'est produite au plus intime de la liberté. Notre-Dame en fut la majestueuse protectrice et l'initiatrice muette.

Une parole qui retentit

Pourtant, Notre-Dame parle ! Au cœur de Paris, elle est avant tout la cathédrale du diocèse de Paris. Elle est donc le lieu où retentit la parole de l'archevêque qui « enseigne »². Depuis que Jésus a ouvert le livre des Écritures (*Luc* 4, 17 ; *Apocalypse* 5, 5), les Apôtres dévoilent le mystère du Christ en les expliquant (*Actes* 17, 2.11 ; 18, 28). Leurs successeurs que sont les évêques, enseignent le même et unique « Mystère » (*Éphésiens* 3, 4-9) en commentant la lettre des Écritures proférées comme Parole de Dieu dans l'acte de la liturgie. Car l'Évêque la préside pour que l'assemblée soit « enseignée » (*Matthieu* 4, 28 ; 7, 28-29 ; 9, 35). On s'en souvient, chaque dimanche soir, le cardinal Lustiger est là, sauf impossibilité, pour la messe de 18 h 30 retransmise à la radio. Et qui est cette assemblée de Notre-Dame et de Radio Notre-Dame ? Apparemment, un conglomérat d'hommes et de femmes de notre temps. En vérité, ces hommes et ces femmes, jeunes et vieux ensemble, sont tous rassemblés par un appel – explicite pour certains, secret pour d'autres –, qui est toujours celui du Christ, lui qui ne cesse d'édifier son Église. Que portent-ils en eux sinon leurs « questions » comme hommes et femmes « de notre temps » ? Là, dans la cathédrale, elles sont toutes accueillies « avec bienveillance et respect ». Ces questions sont connues du Christ, lui qui sait ce qu'il y a dans l'homme (*Jean* 2, 25), lui qui est leur « sauveur » (*Jean* 4, 42 ; *Jean* 3, 17). C'est pourquoi, les Apôtres et leurs successeurs les accueillent avec la bienveillance et le respect qui caractérisent l'écoute de ceux qui aiment les hommes avançant sur le chemin de leur histoire, et qui savent que le Christ vient à leur rencontre pour les sauver.

Les « dialogues » de Carême à Notre-Dame de Paris prolongent ou anticipent ce « dialogue » singulier entre le Christ et l'homme porteur des questions de son temps. Le cardinal Lustiger a voulu ces

2. Voir le Décret *Christus Dominus*, n° 11.

L'évêque et l'histoire

dialogues parce qu'il connaît le dialogue salvifique que le Christ noue avec chaque homme, parce qu'il sait que ce dialogue toujours singulier est plus réel que toutes les rencontres humaines. Pour l'Archevêque de Paris, nul doute que c'est en ce dialogue unique que l'histoire trouve sens et consistance, et sort de son absurde contingence. C'est en cet inimitable dialogue que les dialogues qui cherchent le vrai – et ceux de Notre-Dame sont de cette trempe – fondent leur secrète légitimité et permettent à l'histoire humaine de tracer son chemin qui ne va pas nulle part.

L'oubli mortifère de l'histoire

La « conviction » de l'Archevêque de Paris vient de loin. Elle procède d'une illumination sur le sens de l'histoire. « C'était la question de mes vingt ans sur laquelle j'ai interrogé Marrou, Aron et quelques autres. » À cette époque des lendemains de la guerre 39-45, irréparable et sinistre théâtre de la Shoah, une visée simple de l'histoire s'impose à tous : « Nous avons alors en tête l'horizon des "lendemains qui chantent" dès ici-bas, c'est-à-dire l'horizon marxiste. Ceux que nous avons interrogés nous ont ramenés à plus de modestie, à la docte ignorance de ceux qui observent l'histoire humaine et savent qu'on ne peut guère en dire davantage³. » Très vite, la réflexion invite le jeune étudiant en Sorbonne à l'humilité face à l'énigme de l'histoire humaine qui lui livre son paradoxe : « L'histoire événementielle que les hommes se racontent est celle que nous accumulons, sans être d'ailleurs capables de la maîtriser, des souvenirs qui se détruisent au fur et à mesure qu'ils s'accumulent. Nous ne pouvons pas avoir la mémoire de toute l'histoire et c'est une poignante douleur de penser que nous perdons la mémoire de ceux qui nous précèdent. » Archevêque de Paris, le cardinal Lustiger, on s'en souvient aussi, ira lire les noms des juifs français déportés et victimes de l'extermination juive, comme s'il y avait un événement – indicible – qu'il ne fallait pas oublier, à aucun prix⁴ !

3. *Le choix de Dieu. Entretiens avec Jean-Louis Missika et Dominique Wolton*, Éditions de Fallois, 1987, p. 465.

4. « Le livre de Serge Klarsfeld, *Le Mémorial des Juifs de France*, comprend soixante-dix mille noms : j'ai lu tous les noms peut-être cinq ou six fois. Tous les noms, je les ai lus, parce que je ne pouvais littéralement pas m'en détacher. » Lecture qui interdit à l'oubli de faire son œuvre de mort, qui est mémorial dans la foi en Dieu, qui « permet peut-être de sortir de l'horreur en aimant les hommes », qui « assume » chaque vie tuée par l'absurde en l'inscrivant dans l'Élection du Messie et la compassion de Dieu. Voir *Le choix de Dieu*, p. 114.

THÈME _____ **Pierre d'Ornellas**

L'archevêque continue : « Les civilisations anciennes pensaient se souvenir des ancêtres, mais ce n'est pas vrai ! On oublie. On oublie parce qu'il est impossible de garder l'écoulement de la vie en souvenir. Et quand bien même nous aurions mis en mémoire sur ordinateur la totalité des noms recueillis dans tous les états civils du monde, cela ne constitue pas une mémoire vivante. Il y a vraiment une espèce de fuite, de retombée dans l'abîme du néant. La mémoire humaine n'est pas capable de se souvenir de l'humanité, de toute l'humanité. » Alors vient la confiance : « C'est une chose qui me fascine, la pensée qu'étant homme, appartenant à l'espèce humaine, je suis incapable de connaître, de reconnaître la totalité des hommes qui existent de par ce monde. Comment accepter d'être limité au point de ne connaître que quelques êtres humains et de les connaître si mal et si peu, alors qu'ils sont mes frères ? » Puis la conclusion tombe comme une évidence : « L'humanité est oublieuse d'elle-même, inéluctablement oublieuse d'elle-même. Ce n'est pas un reproche, c'est un constat pur et simple⁵. »

La patience qui sauve

Mais alors, devant ce constat pur et simple, qu'entrevoit donc Jean-Marie Lustiger ? À ses interlocuteurs qui le soumettent à la question, songeant au « pire » qu'il a connu et qui, peut-être, viendra aussi plus tard, il interroge : « Je parle de ma génération, je ne sais trop comment vous réagiriez, vous, et comment réagiront vos enfants. Mais nous avons l'impression d'avoir vu le pire (ce qui est sans doute une illusion, hélas ! car je crains que le pire ne soit pas encore imaginé et qu'il puisse être encore devant nous). Enfin, nous avons eu l'impression d'avoir vu le pire⁶. » Vient alors sa propre réponse : « L'espérance chrétienne nous assure que le salut déjà donné est toujours à l'œuvre, y compris dans ce pire que l'homme peut encore commettre et dont la révélation de l'amour de Dieu nous a fait découvrir l'abîme⁷. » Au terme de sa réflexion sur l'histoire humaine dont il vient de voir l'extrême caducité, il redit sa conviction : « Il y a là une expérience qui peut être surmontée dans

5. *Le choix de Dieu*, p. 467.

6. *Le choix de Dieu*, p. 465.

7. *Ibid.*

L'évêque et l'histoire

l'espérance du salut où la foule innombrable sera reconnue et connue. Dieu seul peut avoir ce regard sur l'humanité entière⁸. »

Quelques minutes plus tard, alors que le dialogue avec ses interlocuteurs s'achève, Jean-Marie Lustiger résume sa pensée : « Je ne sais rien de l'histoire des hommes, ma mémoire est parcellaire, la vision que j'ai de l'humanité est constamment fragmentée, l'intelligence que je peux en avoir est obscure. Alors que le Dessein de Dieu m'apparaît comme un acte souverain d'amour pour tous les hommes, il demeure un mystère hors de mes prises, mais ne me semble pas pour autant déraison, ni inintelligible. C'est une sagesse introduite dans un monde dont la compréhension m'échappe. » Évidemment, le cardinal continue en débusquant une possible tentation dont l'histoire a révélé la tragique réalité : « Je ne peux rêver de m'emparer du Royaume de Dieu sans sombrer dans la pire des folies et des tyrannies. Mais si je garde l'espérance du Règne de Dieu comme une source de sagesse et de bénédiction pour l'humanité, l'histoire humaine n'est plus le cauchemar « plein de bruit et de fureur » évoqué par Shakespeare. L'attente du Royaume de Dieu est remise de soi à plus grand que soi. Elle est, finalement, la patience de Dieu dans l'histoire⁹. »

Pour une part, Jean-Marie Lustiger se dit tout entier là : face à l'énigme de l'histoire, le ministère apostolique est entièrement et uniquement au service de la rencontre entre le Christ sauveur et les hommes. « Faute de quoi, nous sommes un tourbillon de mouches engoulées par le devenir et par le temps¹⁰. » L'évêque d'un temps est serviteur de la Rédemption pour ce temps-là de l'histoire. Par lui, et par ses frères évêques en communion avec le successeur de Pierre, la tâche apostolique est accomplie pour ce temps de l'histoire et pour sa culture propre. L'évêque est tout à la fois pris d'entre ses contemporains et choisi pour être à part. Il partage tout à la fois les questions de son temps qui, selon des modalités différentes, se répètent avec l'histoire, et la lumière toujours nouvelle qu'ont reçue les Apôtres et qui, par son ministère, est d'une surprenante actualité historique.

Se référant à l'apôtre Paul qui sait que « tout Israël sera sauvé » (*Romains* 11, 26), le cardinal Lustiger explique : « Israël tout entier : c'est tout à la fois les vivants et les morts. Pour comprendre cette

8. *Le choix de Dieu*, p. 467.

9. *Le choix de Dieu*, p. 474.

10. *Le choix de Dieu*, p. 98.

THÈME Pierre d'Ornellas

dimension oubliée de l'histoire, il faut s'ouvrir à une vision religieuse qui échappe à la considération culturelle ou rationnelle. Je ne vois pas ce que pourrait signifier l'universalité d'un salut qui n'engloberait pas autant les morts – ceux que nous appelons les morts – que les vivants. La totalité des hommes, c'est la totalité de ceux qui, quelque part, sont dans la conscience divine, dans le cœur de celui qui est le Créateur et le Rédempteur de tous¹¹. Qu'est-ce à dire ? Il vient de l'expliquer : « La gloire du Messie demeure cachée auprès de Dieu et l'histoire des hommes continue. Et donc les engendremens et les morts, les médiations humaines de la connaissance et de la parole, la multiplicité des langages, tout ce qui fait la condition humaine, corporelle, historique, ethnique, nationale, demeure en Dieu. »

Comment comprendre cette présence « en Dieu », « dans le cœur » du Rédempteur ? Relevons déjà une tentation qui, selon l'expression biblique, fait clocher des deux jarrets : vivre selon l'histoire humaine en essayant d'y trouver une gloire de pseudo-mémoire, et vivre selon l'histoire sainte que Dieu suscite au travers de nos histoires singulières. Homme de son temps, l'évêque peut subir la tentation de l'histoire humaine qui veut comptabiliser ses exploits alors qu'elle est en vérité incapable de se souvenir et de regarder en face ses erreurs dramatiques. La mission de l'évêque est tout entière dans l'histoire sainte et serviteur de cette histoire dont Dieu seul est le Maître. Qu'est-ce à dire ?

Les « entretiens » de 1987 livrent la pensée de l'archevêque de Paris. Huit ans plus tôt, en 1979, Jean-Marie Lustiger est alors le « prêtre ami » qui prêche une retraite à « une communauté de moniales catholiques dans la confiance d'une méditation ». Avec elles, le prédicateur Jean-Marie Lustiger vivait une « foi pleinement partagée » dans « la confiance réciproque ». Il leur « partage les richesses reçues de la grâce de Dieu »¹². Cette prédication va donc plus loin que les entretiens qui, au fond, ne font que la prolonger pour des hommes plus à distance du problème que ne le sont les moniales contemplatives. Allons donc plus loin. L'« Élection » est le maître-mot qui donne sens à l'histoire : « Là où il n'y a pas Élection, il n'y a pas d'histoire¹³. »

11. *Le choix de Dieu*, p. 98.

12. *La promesse*. « *Mes yeux devancent la fin de la nuit pour méditer sur ta promesse* » Psaume 119, 148, coll. *Essais de l'École-Cathédrale, Parole et Silence*, 2002.

13. *La promesse*, p. 42.

L'Élection ouvre un avenir

Écoutons l'explication du prédicateur : « L'Élection, c'est la révélation d'un choix de Dieu. Ce choix n'est pas arbitraire comme un choix humain. L'homme ne peut pas choisir, il ne peut qu'osciller ; il ne choisit qu'à la mesure de sa liberté. Quand Dieu choisit, il crée, il appelle, et l'homme a là une référence absolue à sa propre histoire. L'Élection commence avec le premier geste de Dieu qui dit : "Adam". Par là même, la création de l'homme échappe, dans la révélation que l'homme en reçoit, à l'indéfini du cosmos pour devenir une histoire qui est une relation personnelle à Dieu et qui ouvre un avenir à l'homme. Il n'y a d'histoire qu'en fonction d'un choix de Dieu : le jour où Dieu appelle son serviteur Abraham, où il appelle son peuple d'Égypte. Il n'y a d'histoire véritable qu'en fonction d'une Élection parce que l'histoire, c'est finalement une durée qui prend sa signification de la relation à Dieu qui appelle et vers qui l'on va. Sinon, tous les gestes humains sombrent dans l'insignifiance de l'oubli et de la mort. Sinon, il n'y a aucune mémoire possible ; mieux vaut même oublier. Sinon, l'histoire humaine est un gouffre d'insignifiance et d'horreur, et les moments lumineux ne sont que de faibles étincelles, marqués, eux aussi, par l'oubli et la mort. Seul Dieu peut être la source de la mémoire de l'homme. Dieu seul peut faire de l'histoire des hommes une source de bénédiction, car Dieu seul peut permettre aux hommes qu'il choisit de se souvenir. Cela explique qu'Israël soit chargé de la mémoire du monde, que le Christ soit la mémoire du monde et que les chrétiens en soient les dépositaires. En eux seuls le monde trouve son sens, même si c'est un secret bien gardé. La seule histoire qui ait un sens, c'est celle dont nous faisons mémoire constamment dans le Mémorial du Christ¹⁴. »

Non seulement tout homme est dans le cœur du Créateur et Rédempteur parce que chacun est choisi par le fait même qu'il est créé par Dieu, mais aussi tout homme est invité à faire mémoire de ce choix en le découvrant comme source vivifiante, personnelle et sociale dans un corps, celui des disciples du Messie. Il ne s'agit pas de la mémoire des événements humains dont nous avons entendu qu'elle n'était qu'oubli ou mémoire informatique et morte, mais mémoire du choix de Dieu, dont le Messie est le révélateur absolu.

14. *La promesse*, p. 48-49.

THÈME Pierre d'Ornellas

Son choix est très bon (*Genèse 1, 31*); il est porteur d'une bénédiction pour la vie, de génération en génération (*Genèse 12, 2-3*); il est promesse qui s'accomplit dans le Christ (*Genèse 26, 3-4*).

Le mémorial pour l'histoire véritable

L'évêque prêche et célèbre donc l'Eucharistie¹⁵. Là, dans le Christ, il célèbre les hauts faits de Dieu qui choisit; là, «il se souvient de la promesse faite à nos pères en faveur d'Abraham et de sa descendance à jamais». Présidant l'Eucharistie en sa cathédrale et partout où il la célèbre, l'évêque, avec les prêtres, fait mémoire de l'histoire que le choix de Dieu a enfantée, l'histoire sainte dont Israël est porteur au milieu du monde, l'histoire où la chair humaine devient Parole plénière de Dieu. Jésus, fils d'Israël, conduit à son terme la divine histoire d'ici-bas, inaugurée en Abraham et en «Adam». Il récapitule toute histoire humaine oubliée de son origine et de sa destinée, livrée à la vacuité des événements inexorablement tombés dans l'oubli et la mort. En lui, chaque histoire humaine singulière et chaque histoire de famille, de groupe ou de race, retrouvent son origine dans le choix bienveillant de Dieu et entrent ainsi dans l'histoire sainte d'Israël qui, au milieu des nations du monde et pour elles, ne cesse de faire mémoire de son Élection gratuite et miséricordieuse, en la vivant jusqu'au bout dans l'un des siens, crucifié sous Ponce Pilate et ressuscité d'entre les morts. C'est Lui, le bien-aimé, qui vit parfaitement de la mémoire du choix de Dieu, son Père. L'Église de Jésus vit de cette mémoire dans le tumulte de l'histoire. Alors, assumée par la mémoire du Fils de l'homme et de l'Église, chaque histoire ne sombre plus dans l'oubli et devient capable de faire mémoire du choix initial et sans cesse actuel qui la constitue, lui donnant vie éternelle. «C'est dans cette mémoire particulière qu'il nous faut entrer. Les païens eux-mêmes n'accèdent au salut que s'ils entrent dans cette histoire et reçoivent la grâce qu'elle devienne leur propre histoire¹⁶.»

15. Voir *Le choix de Dieu*, p. 408.

16. *La promesse*, p. 49.

La tentation de nier l'histoire sainte

Le choix de Dieu fait entrer toute histoire dans l'histoire sainte qu'il a suscitée, d'Abraham à Jésus, « Christ, fils de David, fils d'Abraham » (*Matthieu* 1, 1). Nous avons déjà esquissé une tentation, celle de l'histoire qui séduit par ses fausses promesses. Ici, il faut noter la tentation que le prédicateur de moniales discerne alors : le chrétien est tenté de ne pas entrer dans l'histoire sainte offerte par Dieu comme la véritable promesse, celle faite à Abraham et à sa descendance. « Croire au Christ, c'est précisément accueillir comme une grâce l'entrée dans cette histoire et en recevoir gratuitement les fruits. (...) Il n'y a pas de chemin court ; on ne peut pas faire l'économie de ce chemin. Sinon, l'idolâtrie continuera de régner sur l'homme. » Le prédicateur en conclut : « L'Ancien Testament n'est ni une propédeutique, ni une préparation littéraire, ni un recueil de thèmes et de symboles : c'est un chemin véritable, nécessaire et actuel. Actuel, non par des rapprochements anecdotiques, mais par la communion et l'obéissance à Dieu ; actualité spirituelle de l'entrée dans le mystère de l'Élection. Si les païens qui ont accès à l'Alliance dans le Christ ne font pas ce chemin, ils risquent de n'être pas réellement convertis et, donc, de mépriser le Christ alors même qu'ils croient l'honorer¹⁷. »

Bref, il s'agit de refaire « le long chemin d'Israël pour s'écarter des religions païennes [et] mesurer peu à peu comme une grâce ce que Dieu voulait lui faire découvrir »¹⁸. Refaire ce chemin, c'est découvrir l'Unique et la gratuité de son choix. C'est entrer dans la Miséricorde sur soi et sur l'humanité. Sur son chemin, Israël a rencontré les hommes et les femmes de son temps avec leurs questions. Il a écouté avec respect et bienveillance la sagesse des « grecs ». Il s'en est instruit et l'a inscrite, en la purifiant, dans la sainte Loi de Dieu (*Siracide* 24). Des païens sont entrés dans l'histoire d'Israël, figures des « grecs » qui cherchent à voir Jésus (*Jean* 12, 20-21), lui qui porte à son sommet l'histoire de Dieu en ce monde d'événements.

Le Christ édifie « son » Église. Il institue les « douze », Apôtres comme lui – « comme mon Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie » (*Jean*, 17, 18) – pour être témoins, comme lui, du choix miséricordieux de Dieu. Depuis les Apôtres, l'histoire portée par

17. *La promesse*, p. 101.

18. *La promesse*, p. 79.

THÈME _____ **Pierre d'Ornellas**

Israël devient celle des païens. Depuis les Apôtres, il est annoncé que l'histoire folle des hommes et oubliée de leur existence, devient sagesse de l'histoire sainte initiée en Abraham, et mémorial gardant pour toujours vive la mémoire de chaque vie humaine. Leurs successeurs sont pour leur temps les témoins de l'histoire sainte d'Israël et du Christ, dans laquelle toute histoire humaine avec ses questions – parfois les pires – est assumée, transformée et vivifiée. Dans le mémorial du Christ célébré pour ce temps de l'histoire, elle est promesse d'avenir. L'Archevêque de Paris, au terme de ses vingt-quatre années d'épiscopat, en a exprimé la « conviction » pour tout homme de bonne volonté. Aux moniales cloîtrées, il a confié en toute confiance et discrétion la conviction qui a porté son ministère épiscopal. Il nous l'a apprise.

Archevêque de Rennes depuis le 27 mars 2007, Mgr Pierre d'Ornellas est docteur en théologie et a publié en 1997 son étude sur le concile Vatican II : « Liberté, que dis-tu de toi-même ? » Évêque auxiliaire à Paris pendant neuf années (1997-2006), il a publié un ouvrage sur sainte Thérèse de Lisieux, et deux brèves études sur l'Écriture Sainte : *Les Béatitudes et la Miséricorde*.

George WEIGEL

La foi au cœur de la culture

Au début des années 1950, ai-je appris, deux jeunes gens, qui devaient plus tard devenir célèbres dans le monde entier, assistaient l'un et l'autre à certains cours de sciences politiques à la Sorbonne. L'un était le fils d'immigrés juifs venus de Pologne ; l'autre arrivait du Cambodge. L'un s'était vu enlever sa mère par la folie raciste du national-socialisme allemand ; l'autre devait faire souffrir un nombre incalculable de mères. L'un s'était converti tout jeune au catholicisme ; l'autre avait adopté un autre *credo* messianique : le marxisme. L'un serait plus tard le héraut d'une foi humanisante et rationnelle ; l'autre allait devenir le symbole des abominations que peut provoquer l'alliance de l'irrationalité et de l'utopie. L'un militerait pour une révolution spirituelle, l'autre pour la révolution communiste. Le nom de l'un devait au troisième millénaire inspirer la gratitude, et le nom de l'autre la révolusion.

L'un s'appelait Jean-Marie Lustiger, et l'autre Pol Pot.

Un romancier un peu doué pourrait décrire la scène : Lustiger et Pol Pot à quelques rangs l'un de l'autre dans un amphithéâtre de la Sorbonne – et développer une méditation sur les conséquences, à la fin du xx^e siècle, de l'acceptation ou du refus du pari de Pascal. Jean-Marie Lustiger croyait sincèrement en Dieu : il n'a pas simplement vécu « comme si Dieu existait ». Mais les mondes où Pol Pot a sévi auraient été bien différents si le jeune Cambodgien avait fait le pari de Pascal, quand bien même il n'aurait pu se résoudre à l'acte de foi qu'a posé Jean-Marie Lustiger.

THÈME _____ **George Weigel**

En tant qu'archevêque de Paris et l'un des membres les plus éminents du collège des cardinaux pendant plus de vingt ans, Jean-Marie Lustiger a parfaitement incarné le catholicisme imaginé par le pape Jean XXIII et le concile Vatican II : une Église en prise sur le monde moderne ; une Église qui avait ouvert ses fenêtres sur la modernité, mais aussi une Église qui demandait à la modernité d'ouvrir ses fenêtres sur les mondes de la vérité et de l'amour transcendants. Comme le pape Jean-Paul II, le cardinal Lustiger était totalement convaincu, en se fondant sur la raison aussi bien que sur la foi, qu'être catholique et être un homme engagé, sensible et cultivé, travaillant à guérir les blessures du monde et à promouvoir la liberté et la dignité de personne humaine, c'était les deux faces de la même monnaie.

Ces deux géants du christianisme savaient que l'histoire de l'Église – l'histoire du don que Dieu fait de lui-même au peuple d'Israël en son Fils Jésus-Christ –, cette histoire est celle de l'humanité, celle qui donne un sens à l'humanité. À cette lumière, l'histoire humaine et l'histoire chrétienne ne suivent pas des voies parallèles. L'histoire chrétienne *est* l'histoire humaine, lue jusque dans son authentique profondeur et avec son horizon le plus vaste. Pour le cardinal Lustiger, « le choix de Dieu » a été tout en même temps le choix d'un véritable humanisme – un humanisme véritablement libérateur, qui donne à la liberté sa portée la plus féconde : le dépassement de la peur de l'anéantissement dans l'oubli, qui hante l'humanité depuis des milliers d'années et plus que jamais à notre époque.

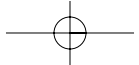
Parce qu'il venait d'un monde humain qui était extérieur au petit monde du catholicisme, Jean-Marie Lustiger fut en mesure de percevoir cette vérité avec peut-être plus d'acuité que d'autres. Il était conscient, par exemple, de ce que le clivage traditionnel entre « gauche » et « droite » chez les catholiques français était sans pertinence, parce que les deux camps liaient l'Église à des projets purement politiques : d'un côté le mythe de la révolution (quelle que soit l'idée que l'on s'en faisait), et de l'autre le maintien de l'ordre du passé. L'Église, telle que la concevait Jean-Marie Lustiger, ne devait s'allier à aucun parti de ce monde. Sa mission est l'évangélisation, le service de l'homme, le témoignage que la dignité de la personne humaine est la vérité qui offre la meilleure garantie aux droits de l'homme. Le rôle que l'Église a vocation de tenir dans la société consiste à construire une culture d'authentique liberté, qui forme des citoyens capables d'user de cette liberté avec noblesse, et non pour s'enfermer dans leurs limites et leur égoïsme.

La foi au cœur de la culture

Rencontrer Jean-Marie Lustiger, c'était se retrouver en présence d'un homme de Dieu. C'était une personnalité saisissante : vive, attentive, douée de l'humour que confère la lucidité – parce qu'il avait été transformé par la puissance de Dieu, dans le Christ, avec l'Esprit Saint. Son plus grand désir était que les autres partagent le don qu'il avait reçu – le don de la foi. C'est ce don qui lui permettait de déchiffrer les enjeux réels des situations, en allant souvent à l'encontre des opinions toutes faites. C'est là une autre qualité qu'il partageait avec Jean-Paul II : la capacité de discerner les dynamiques spirituelles qui gouvernent souterrainement l'histoire. Comme celui qui prit un risque considérable en le nommant archevêque de Paris, le cardinal Lustiger (qui ne prit pas un risque moindre en acceptant cette nomination), avait compris que la force la plus agissante dans l'histoire ne se situe pas au niveau de la politique ou de l'économie, mais plutôt à celui de la culture, c'est-à-dire de ce qui a du prix dans la vie concrète des gens, ce qu'ils veulent honorer et sauvegarder, ce sur quoi ils fondent leur existence – ce qu'ils adorent, finalement.

Jean-Marie Lustiger savait bien qu'au cœur de la culture, il y a le culte. Qu'il le veuille ou non, tout être humain est religieux et rend, consciemment ou non, un culte à ce qu'il adore. La seule question qui vaille est alors de savoir si l'objet du culte en est digne. Jean-Marie Lustiger a vécu et est mort dans la conviction qu'adorer le Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob et de Jésus, est le seul culte qui ouvre à un humanisme véritablement libérateur. C'est ainsi qu'il a enrichi la vie de tous ceux dont il a croisé la route.

George Weigel, théologien laïc aux États-Unis, *Senior Fellow* de l'*Ethics and Public Policy Center* à Washington, D.C., est l'auteur de nombreux livres, dont *Témoin de l'espérance* (tr. fr., Robert Laffont, 2002), biographie du pape Jean-Paul II écrite à la suggestion de ce dernier.



Communio, n° XXXIII, 3 – mai-juin 2008

Matthieu ROUGÉ

« La joie inouïe du Royaume qui vient »

Esquisse de portrait spirituel du cardinal Lustiger

LE cardinal Lustiger avait une démarche chaloupée : il avançait vite, loin et droit, mais en marquant si profondément chacun de ses pas qu'il pouvait donner l'impression de se déséquilibrer d'un côté ou de l'autre. En réalité, comme la plupart des tempéraments chrétiens forts et profonds, il vivait si intensément les paradoxes de la vie et de la foi qu'il était devenu lui-même un paradoxe vivant, ne recevant son unité que de la parole et de la grâce de Dieu.

Beaucoup ont été déconcertés par sa vision dramatique de l'histoire, humaine ou personnelle. Il est vrai qu'il ne lésinait pas sur les hyperboles quand l'élan de ses homélies le lançait dans de véritables fresques apocalyptiques ! Son visage était souvent grave : comment oublier cette tension de la mâchoire lorsqu'il se saisissait de la croix le Vendredi Saint sur les flancs de Montmartre ? Et pourtant, le cardinal était aussi un homme joyeux, plein d'humour, gourmand, curieux de tout, épris de son époque, débordant d'espérance.

Jean-Marie Lustiger pouvait sembler rude dans ses paroles, expéditif dans ses jugements, intransigeant dans ses positions. Mais c'était aussi un homme fidèle en amitié, miséricordieux, extrêmement sensible à toute souffrance humaine et spirituelle. Sûr de lui et pauvre devant Dieu, fort et fragile, hyperactif et contemplatif, franc tireur ayant un sens aigu de l'Église, homme d'avant-garde profondément enraciné, le cardinal était parfois difficile à suivre.

Mais il ne cherchait pas à être suivi justement. Ni gourou ni chef de parti, il était, comme l'a si bien dit Maurice Druon le jour de ses

THÈME _____ **Matthieu Rougé**

obsèques, « notre frère supérieur » : debout, dans la barque de l'Église, s'appliquant à garder le cap sur le Christ, comme on tire des bords lorsque les vents sont contraires.

Homme de la parole

Parmi les images les plus significatives qui resteront de lui, il y a le cardinal en train de prêcher, l'évangile à la main : le voici à Notre-Dame, sa chère cathédrale, assumant avec une ferveur augustiniennne la charge épiscopale de l'enseignement de la foi ; le voilà dans une paroisse de Paris le dimanche matin, déployant avec soin une pédagogie de l'itinéraire spirituel tracé par chaque évangéliste. Devant un parterre de chefs d'État, avec un petit groupe de consacrées à la chapelle de l'Archevêché, face à des foules de jeunes à Chartres ou lors des Journées Mondiales de la Jeunesse, il est habité par une même hantise : répercuter fidèlement la parole de Dieu. Fidèlement, c'est-à-dire sans concession mais aussi sans conformisme, en allant rejoindre le cœur de ses auditeurs mais en s'interdisant toute démagogie. Le cardinal disait souvent que l'élément le plus déterminant de la réforme liturgique était l'extension du lectionnaire et que clercs et fidèles étaient loin d'avoir pris la mesure de cet exigeant trésor.

Puisqu'il lisait rarement ses homélies, certains prétendaient que le cardinal ne les préparait pas. Il est indéniable qu'il aurait été incapable d'écrire un « sermon » avec plusieurs semaines d'avance, à distance de la situation spirituelle de son futur auditoire, en anticipant sur sa propre intériorisation du rythme liturgique. Mais la préparation lointaine d'une rumination permanente – et gourmande – de l'Écriture, ainsi que la préparation prochaine d'une attention extrêmement vive aux personnes et aux situations portaient chacune de ses interventions. À l'automne 2000, le cardinal Lustiger est l'envoyé spécial de Jean-Paul II pour le cent-cinquantième du diocèse de Basse-Terre en Guadeloupe : trois jours de festivités conclues par une messe en grand nombre au stade de Pointe-à-Pitre. Avant de quitter Paris, il a fait des lectures et des rencontres. Mais c'est une fois aux Antilles qu'il cherche ce qu'il doit dire de la part du Seigneur. Chaque détail, chaque parole, chaque instant nourrit son interrogation spirituelle jusqu'à ce qu'il ait le sentiment d'avoir trouvé : dans la particularité de leur histoire violente, nos frères et sœurs guadeloupéens ont une expérience singulière de la liberté et de l'amour qui viennent du Christ mort et ressuscité.

« La joie inouïe du Royaume qui vient »

Le cardinal écrivait peu. Il prétendait qu'il avait « désappris » à écrire à force de dicter pour gagner un temps toujours plus occupé. En réalité, dans la fidélité à l'Évangile lui-même, parole transmise avant d'être écrit conservé, le cardinal proclamait plus facilement qu'il ne rédigeait. C'est ainsi que lorsqu'il avait un besoin impérieux d'un texte mis au propre avant d'être prononcé, il convoquait l'un de ses collaborateurs et dictait en sa présence une première ébauche, ensuite inlassablement retravaillée. À Rome, en décembre 1995, le cardinal prépare son intervention au Synode sur le Liban. Dans l'huis clos même de son bureau, il s'exprime avec toute la ferveur de son cœur et reçoit sa conclusion comme une grâce d'oraison : Beyrouth en reconstruction appelée à devenir une nouvelle Kadisha, une « vallée sainte » pour notre temps. Cette priorité de la parole sur l'écrit traduit sans doute plus profondément un primat, chez le cardinal, de l'intuition sur l'analyse. Extrêmement cultivé bien sûr, en perpétuelle interrogation de l'esprit, il n'est pourtant pas un « intellectuel », au sens caractérogique du terme. Ce qui est premier pour lui et en lui, c'est ce qu'il reçoit et perçoit, avec la sensibilité si vive qui fut sa force et sa faiblesse, le travail discursif de l'intelligence venant dans un deuxième temps déployer, critiquer et enrichir les intuitions.

La force dans la faiblesse

Jean-Marie Lustiger n'était pas la force de la nature insensible à toute faiblesse que certains ont pu imaginer. Il pouvait y avoir un choc d'ailleurs lorsqu'on découvrait de quelle fragilité intime jaillissait la puissance de sa parole, de sa foi et de sa vision de l'Église et du monde. Lui-même, en dépit des apparences parfois, avait une conscience aiguë de sa pauvreté intérieure. Les blessures de son histoire et son extrême sensibilité, il les assumait aussi paisiblement que possible, en sachant dans la foi que ses faiblesses comme telles étaient précisément son premier point de contact avec la grâce du Christ. Une sobre confiance de 1975 en dit long sur l'intensité des douleurs qui ont agité son cœur : « il me faut rendre grâce pour ce matin de septembre 1944 où le Père Daniélou m'accueillit aux *Études* [...]. Comment sut-il faire déposer l'armure de dureté imposée à mes dix-huit ans par les sombres jours et leurs cruautés... »¹.

1. *Jean Daniélou 1905-1974*, Paris, 1975, p. 146.

THÈME _____ **Matthieu Rougé**

Tout au long de son ministère, le cardinal a fait sienne la fameuse invocation de saint Augustin : « donne ce que tu commandes et commande ce que tu veux », intimement convaincu qu'une grâce suffisante est toujours accordée par le Seigneur à celui qui cherche à faire sa volonté. Il confiait, se référant implicitement à Ézéchiel et à Daniel, que Dieu le portait « par les cheveux », c'est-à-dire sans interruption mais aussi sans ménagement.

Le cardinal a déclaré dans *Le choix de Dieu* qu'il ne pensait pas être fait pour la charge qui lui avait été confiée : il se savait trop entier, trop bouillant, trop effervescent pour une mission de collaboration et de gouvernement. Son sentiment était qu'après les années si intenses du Centre Richelieu et de Sainte-Jeanne de Chantal, il partirait en Terre Sainte pour y vivre tout simplement sa vocation de fils d'Israël devenu prêtre catholique. Mais le Seigneur et son Église en avaient décidé autrement et il fallait transformer les handicaps en tremplins. Jusqu'au dernier jour, Jean-Marie Lustiger s'est débattu avec lui-même. Lui qui était si pudique, il se retrouvait à la Maison Jeanne Garnier au milieu d'autres malades et leurs familles ; lui qui pouvait être si angoissé, il approchait de la mort à visage découvert. À l'émerveillement de ses plus proches, il a traversé cette ultime épreuve non pas facilement certes mais, fondamentalement, dans la simplicité et la confiance.

Comment Dieu transforme-t-il nos faiblesses en forces ? Par sa parole – à la fois si bienfaisante et acérée – et par ses sacrements. Au chevet de l'un de ses meilleurs amis qui vient de mourir, le cardinal, dont l'émotivité est extrême, est secoué de sanglots. Il tire de sa vieille sacoche le Nouveau Testament qui ne le quitte jamais et commence à lire *l'évangile selon saint Jean* : presque immédiatement, sa peine se change en paix et son émotion en résolution de remplir sa mission avec une audace renouvelée. Le rythme de vie et de travail du cardinal-archevêque de Paris est structurellement « endiablé ». Mais, chaque jour, à « l'heure du sacrifice du soir », la célébration de l'eucharistie, simple et tranquille, est le rendez-vous essentiel, attendu et savouré, avec l'inaltérable paix du Christ. Désireux de renouveler le ministère sacerdotal, de le dégager du conformisme clérical qui risque toujours de l'enfermer, le cardinal est aussi et d'abord un prêtre traditionnel dont les points d'appuis sont la messe quotidienne, l'office divin, l'oraison, le chapelet. Sans oublier le rendez-vous discret, tous les quinze jours, avec ce confrère prêtre dont on peut deviner qu'il vient célébrer le sacrement du pardon.

« *La joie inouïe du Royaume qui vient* »

Tendu en avant

Il est difficile d'évoquer Jean-Marie Lustiger sans penser à saint Paul écrivant aux Philippiens : « je vais droit de l'avant, tendu de tout mon être, et je cours vers le but, en vue du prix que Dieu nous appelle à recevoir là-haut, dans le Christ Jésus » (*Philippiens* 3, 13-14). Si le cardinal pouvait sembler tendu ou pressé – une fois qu'une décision était prise, il fallait toujours l'appliquer « très vite » –, ce n'était pas d'abord pour des raisons ou sur un plan psychologiques mais à cause de l'exigence spirituelle et apostolique de « saisir », ayant été lui-même « saisi par le Christ Jésus » (*Philippiens* 3, 12). Il vivait une sorte d'épéctase apostolique. Son désir et son tourment quotidiens étaient de ne pas manquer les « moments favorables », les occasions de grâce, offerts par le Seigneur pour témoigner de son amour. C'est dans cette logique qu'il faut comprendre les décisions – rapides et controversées – sur Radio Notre-Dame ou KTO, ou les grandes liturgies à Notre-Dame organisées en début d'après-midi pour le soir même lors de telle ou telle catastrophe. Fils de saint Ignace et des Exercices Spirituels, le cardinal ne pouvait pas se contenter de cultiver un bien raisonnable : il fallait à tout moment chercher le mieux de l'appel de Dieu, qui s'exprime souvent dans les attentes des hommes.

Cette tension spirituelle et apostolique permanente était la tension de l'espérance. Comme chez les prophètes de la Première Alliance, la perception aiguë du caractère dramatique de l'existence et de l'histoire n'était pas, chez le cardinal, exclusive – au contraire – du pressentiment plus aigu encore de l'œuvre rédemptrice de Dieu en train de s'accomplir. Lors d'un colloque sur le « silence de Dieu » à Tel Aviv en 1995, cinquante ans après la Shoah, il invoque la fidélité de Dieu, quoi qu'il advienne, à son Alliance avec Noé puis affirme avec détermination : « ensemble, pour faire face à la question sans réponse de notre avenir, nous devons scruter de nouveau la promesse faite à Abraham : “Par ta descendance se béniront toutes les nations de la terre” (*Genèse* 22, 18) »². Cette logique de bénédiction traverse la lumineuse méditation du cardinal sur « la nouveauté du Christ et la post-modernité », prononcée à Augsbourg lors de la remise d'un doctorat *honoris causa* : « Chaque jour, le Seigneur vient. Il vient dans la nouveauté de sa gloire. Les événements

2. Jean-Marie LUSTIGER, « Le destin de Tout Israël », *Documentation catholique* 2116 (21 mai 1995) p. 480.

THÈME Matthieu Rougé

sous nos yeux l'attestent, pourvu que nous acceptions d'en croire les yeux de notre foi : les siècles n'ont pas épuisé la nouveauté irréductible du Christ. Le cours des temps commence seulement à manifester l'originalité singulière du christianisme³. » Et le texte de se poursuivre sur le mode du jaillissement, scandé par un refrain qui fait écho à la formule de saint Irénée si souvent reprise par le Père de Lubac : « nous sommes dans les commencements de l'ère chrétienne ». « Les conditions de survie de l'humanité contemporaine, conclut le cardinal Lustiger, pourraient coïncider avec les exigences de la reconnaissance de Dieu et de sa loi de charité. Comme s'il devenait enfin clair que l'homme ne peut accéder à lui-même qu'en se tournant vers la gloire dont il a reçu originellement l'image⁴. » Vivre et agir « comme si » le Christ ressuscité est vainqueur de la mort, ce n'est pas de la naïveté, c'est le seul réalisme qui vaille, le réalisme de la croix glorieuse, le réalisme de la foi.

Le regard que le cardinal Lustiger portait sur l'Église d'aujourd'hui et de demain était habité par ce réalisme de l'espérance et de la foi. Pas de naïve et trompeuse méthode Coué dans sa vision (sur le mode : « les temps sont durs mais les choses finiront bien par s'arranger »). Les séminaristes d'alors ne sont pas près d'oublier son interpellation durant une rencontre du Mercredi Saint à la Maison Saint-Augustin : « Si vous voulez vivre d'illusions, sortez ! » lançait-il, avant de rester en silence quelques instants le doigt pointé vers la porte ; « mais si vous voulez vivre d'une charité exigeante, vous serez comblés ». Lorsqu'il se risquait à décrire les évolutions prévisibles de l'Église en France dans les vingt prochaines années, il interrogeait séminaristes et jeunes prêtres : « Alors, qu'est-ce qu'il faudra faire ? » puis répondait aussitôt : « Il faudra vous débrouiller ! » avec un sourire malicieux qui exprimait et sa confiance et sa gourmandise à l'idée des nouvelles initiatives spirituelles et pastorales qui ne pourraient pas ne pas surgir. Il lui arrivait de confier en riant que, si le Seigneur l'accueillait dans sa gloire, il lui demanderait la permission de faire de temps en temps une escapade sur terre pour voir la floraison des semences de renouveau dont il pressentait – et accompagnait – la germination. Jean-Marie Lustiger n'était pas de ceux qui voyaient l'Église en Occident passer nécessairement par

3. Jean-Marie LUSTIGER, « La nouveauté du Christ et la post-modernité », *Documentation catholique* 1999 (4 février 1990), p. 140.

4. *Ibid.*, p. 144.

« *La joie inouïe du Royaume qui vient* »

une phase ultra-minoritaire : l'exigence contemporaine du témoignage contradictoire – fût-ce jusqu'au martyre – coïncidait dans sa pensée avec une manifestation renouvelée de la fécondité de l'Esprit.

*
* *

Deux mots revenaient particulièrement souvent sur les lèvres et sous la plume du cardinal Lustiger : « inouï » et « confondant ».

Je l'entends encore proclamer « la joie inouïe – en laissant un silence pour souligner ce terme – du Royaume qui vient » lors de l'homélie des ordinations sacerdotales le 25 juin 1994. Fils de la promesse faite à Israël, son bonheur était d'annoncer, comme saint Paul, « ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme, tout ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment » (1 *Corinthiens* 2, 9). Cette nouveauté du Christ et la puissance de sa grâce ne cessaient de plonger le cardinal dans la « confusion » et l'action de grâce. Tout ce qu'il avait accompli, il savait l'avoir reçu gratuitement ; tout ce qu'il avait raté, il avait conscience de ne pas avoir réussi à l'accueillir. Il n'y avait plus alors qu'à se confier à la première béatitude, celle des pauvres de cœur.

Le cardinal Lustiger n'a pas besoin aujourd'hui de chantes ou de thuriféraires. Mais il nous faut rendre grâce, prier pour lui, et continuer d'annoncer, avec vigueur et inventivité, la joie toujours plus inouïe du Royaume qui vient.

Matthieu Rougé, né en 1966, prêtre du diocèse de Paris en 1994, Docteur en théologie, ancien Secrétaire particulier du Cardinal Lustiger (2000-2003) est curé de Sainte-Clotilde (Paris VII^e), Directeur du Service pastoral d'études politiques et Professeur au Studium Notre-Dame. Il a publié : *Doctrine et expérience de l'eucharistie chez Guillaume de Saint-Thierry*, Beauchesne, 1999.



Marguerite LÉNA

« Rien n'est impossible à Dieu »

« **R** *EN n'est impossible à Dieu.* » En choisissant pour devise épiscopale cette parole de l'Écriture, Jean-Marie Lustiger nous a proposé une clé de lecture de sa propre histoire sainte. Cette clé ouvre, mais sur un mystère. Plus que des confidences biographiques, elle permet de s'approcher de ce qui fait de sa vie, de toute vie d'homme, « une réalité tellement imprégnée de la présence de Dieu qu'elle appelle toujours de plus profondes explorations », selon la définition que le pape Paul VI donnait du mot mystère¹. Mystère de grâce, mystère de foi : il suffit de parcourir diverses attestations scripturaires du « rien n'est impossible à Dieu » pour en prendre la mesure.

« Yahvé dit à Abraham : “Pourquoi Sara a-t-elle ri, en disant : est-ce que vraiment je puis enfanter alors que je suis devenue vieille ? Y a-t-il rien d'impossible pour Yahvé ?” » (*Genèse* 18,13-14). Parole du Dieu vivant, parole d'une Promesse incalculable comme le sable de la terre, lointaine comme les étoiles du ciel, mais qui prend concrètement, aux lendemains de la visitation divine à Abraham et à Sara, le visage d'un enfant. Parole au seuil de l'impossible, qui fait brèche dans le temps des hommes ; en créant l'avenir, et donc l'histoire, elle fait naître d'un même mouvement la foi d'Israël et l'attente des nations, promises à leur tour, en Abraham,

1. Voir Jean XXIII-Paul VI, *Discours au Concile*, «Discours pour l'ouverture de la deuxième session» (29 septembre 1963), Centurion, Paris 1967, p. 108.

THÈME _____ **Marguerite Léna**

à la bénédiction de Dieu. Voici le lieu d'où sourd le mystère de l'Histoire ; le lieu où, tout à la fois, se séparent et se nouent le destin spirituel des nations et celui d'Israël. C'est sur cet impossible du don de Dieu, de l'espérance « contre toute espérance » que repose l'existence croyante, celle des juifs comme celle des chrétiens. Parce que juif, parce que chrétien, refusant de séparer en lui-même ce que Dieu a uni pour toujours en sa Promesse, Jean-Marie Lustiger répétait et remémorait en sa propre vie le geste inaugural et la Promesse indéfectible de l'Histoire du Salut. Il savait que les événements du monde, les choix culturels d'une société, comme les décisions secrètes des consciences, entrent dans cette Histoire, engagent tout à la fois le péché et le Salut, et ne prennent leur véritable sens qu'à cette profondeur.

D'où l'acuité dérangeante de son discernement, qu'il s'agisse de la philosophie des Lumières ou de l'antisémitisme, pour ne retenir ici que deux exemples solidaires. Récuser l'antisémitisme au nom des droits de l'homme, acquis précieux des Lumières, quoi de plus raisonnable ? Mais il était moins usuel, et infiniment plus lucide, de dénoncer l'antisémitisme comme le refus mortifère opposé par une raison païenne, c'est-à-dire devenue l'idolâtre de ses propres pouvoirs, à l'élection d'Israël, et, à travers elle, au don même du Dieu Vivant. Qu'il s'agisse des personnes ou des peuples, il n'y a pas d'histoire profane, mais seulement profanée.

« Voici qu'Élisabeth, ta parente, vient, elle aussi, de concevoir un fils dans sa vieillesse, et elle en est à son sixième mois, elle qu'on appelait la stérile ; car rien n'est impossible à Dieu » (*Luc* 1, 37). Parole d'Annonciation, qui, dans une bourgade de Galilée, a fait de la Promesse une réalité de chair et de sang, recueillant, dans la Vierge Marie, la longue patience d'Israël en silencieuse adoration. C'est sous les traits du Seigneur Jésus, dans le concret de son enracinement historique, de son peuple, de sa terre, que Jean-Marie Lustiger a inlassablement déchiffré et transmis l'impossible divin. Parce que le Verbe s'est incarné, le mystère de l'Histoire reçoit en lui et de lui sa vérité définitive. Fille d'Israël et déjà préfigurée dans le *oui* de Marie à l'annonce de l'ange, l'Église n'a d'autre identité ni d'autre raison d'être que d'en accueillir le mystère et d'en porter le témoignage. Dans cette Église, « signe de l'appel de Dieu dans l'histoire »², et dans sa propre histoire, Jean-Marie Lustiger a été

2. Cardinal Jean-Marie Lustiger, « Jean-Paul II et l'Église. Une pédagogie spirituelle », *Christus*, n° 208, octobre 2005, p. 493.

« Rien n'est impossible à Dieu »

prêtre, évêque, cardinal. Mais il en était surtout le fils. Fidèle au concile Vatican II, il était libre de toute appropriation cléricale comme de toute réduction sociologique de son mystère. Ce qu'il écrivait, dans un de ses derniers articles, sur la « manière de faire » de Jean-Paul II, vaut tout autant de la sienne : « Elle échappait aux classifications habituelles jusqu'à en paraître contradictoire : ouverte ? conservatrice ? En vérité, sa cohérence était d'être conduite "dans l'Esprit" »³.

Cette cohérence « dans l'Esprit » naissait d'un accueil permanent de la Parole, d'une oreille assez attentive pour recevoir une parole qu'elle n'a pas constituée, d'un cœur assez docile pour la restituer sans rien y mêler de soi. « Quelle parole Dieu veut-il que je vous dise ? » demandait le nouvel archevêque de Paris aux chrétiens de son diocèse, dans la première Lettre qu'il leur adressait, en 1981. Les paroles de son ministère ont été la réponse de Dieu à cette question. À l'instar de Marie, à l'instar de l'Église, l'Esprit Saint a fait de Jean-Marie Lustiger un homme libre : libre de sa propre image dans l'opinion publique ; libre pour se laisser transformer par l'Esprit Saint en l'image de son Seigneur. Les choix de son ministère ont été les gestes de cette liberté.

« Tout est possible à celui qui croit » (*Marc 9, 23*). Parole de Mission, qui fait éclater les bornes du raisonnable, les prudences et les réserves des sagesse mondaines. Qui déplace les frontières du possible pour envoyer les apôtres, avec la foi pour seul trésor, guérir et consoler, enseigner et bâtir. Qui ouvre à leur initiative un champ immense de responsabilité. Parce qu'il a pris cette parole au sérieux et lui a donné corps dans sa mission, Jean-Marie Lustiger a rendu possible ce qui, à courtes vues pastorales, paraissait impossible : un printemps des vocations sacerdotales, une voix d'Église audible au-delà de l'Église, une jeunesse d'Évangile dans les rues de la grande ville, et tous ces miracles cachés dont la scène est le cœur des hommes et dont le seul témoin est le Père qui voit dans le secret.

Pour ne retenir, là encore, qu'un seul exemple, la question grave qu'il posait en 1981 : « Si les jeunes n'ont pas les témoins qu'il leur faut, est-ce la faute des jeunes ? » retentit à nouveau au terme de son ministère : « La rupture entre les générations est un des signes les

3. *Id.*, p. 492.

THÈME _____ Marguerite Léna

plus inquiétants pour l'avenir, beaucoup plus inquiétant que le trou d'ozone^{4...} ». Héritier du commandement fondateur de la transmission en Israël : « Tu le répéteras à tes fils », Jean-Marie Lustiger savait que l'Église est née en mémorial de la Pâque du Seigneur, et qu'elle a mission de « ramener le cœur des pères vers les fils et le cœur des fils vers les pères ». Il mesurait l'enjeu immense, pour toute culture, des ruptures de transmission. Il a fait à Dieu et à la jeunesse parisienne le crédit qu'elle pouvait porter à son tour l'urgence et la grâce de la mission. Le séminaire du diocèse de Paris et les JMJ de 1997 sont nés de cet acte de foi. Lui rendant visite quelques mois avant sa mort, je l'entendis me demander si nous disions assez aux jeunes que ce sont l'appel de Dieu et sa consécration qui nous envoient vers eux dans les divers lieux éducatifs confiés à la communauté Saint-François-Xavier. – « Ah ! j'irais bien le leur dire moi-même ! » a-t-il ajouté...

« Abba, Père, tout t'est possible » (*Marc* 14, 36). Parole de Fils, qui met au vocatif de la prière la toute-possibilité divine et s'en remet à elle à l'heure où tout défaille. Parole extrême où l'angoisse vient exactement coïncider avec l'absolu de la confiance. Quand une vie d'homme a été tôt labourée par l'épreuve, quand celle-ci a laissé au creux de l'âme une blessure vive, se crée en elle une mystérieuse familiarité avec la figure du Serviteur souffrant d'Isaïe et avec le jardin de Gethsémani. Alors on ne peut plus gommer le tragique de la condition humaine, mais on ne peut pas davantage s'enfermer dans la désespérance. La Croix du Seigneur, douloureuse et glorieuse, devient l'axe central de l'existence, la clé d'interprétation ultime du réel. *Spes unica*. Jean-Marie Lustiger en a vécu jusqu'au bout le mystère.

Sur son bureau se trouvait une photo de sainte Thérèse-Bénédictine de la Croix, Edith Stein. Entre lui et elle, il y avait sans doute plus qu'une amitié spirituelle ou même la proximité de deux itinéraires allant d'un judaïsme plus ou moins sécularisé au baptême dans la foi chrétienne. Il y avait tout le mystère de l'Histoire tel qu'il se condense et culmine dans la Croix de Jésus Christ. Edith a vécu l'affrontement décisif entre le paganisme nazi et la vocation sainte d'Israël à l'intérieur du mystère de la Croix, c'est-à-dire là où il est à la fois dramatisé à l'extrême et définitivement dépassé : « Lui qui des deux peuples n'en a fait qu'un [...] pour les réconcilier avec Dieu,

4. *Id.*, p. 494.

« Rien n'est impossible à Dieu »

tous ceux en un seul Corps, par la Croix » (*Éphésiens* 2, 14... 16). Du carmel de Cologne jusqu'à Auschwitz, Edith a porté dans sa chair, en une oblation consciemment unie à celle du Christ, le drame de son peuple ; en retour la Croix du Seigneur est devenue pour elle, en elle, celle de son peuple. Jean-Marie Lustiger est allé à Auschwitz, « contre mon gré, contre mon cœur, contre ma chair », écrit-il⁵. Et encore : « Quelle parole prononcer devant le sillon sanglant que laboure le Mal dans le destin de toute l'humanité ? Je ne peux supporter cette nuit où plonge Israël qu'en étant uni à la nuit dans laquelle le Messie a voulu s'enfoncer pour ouvrir à tous le chemin de la vie, pour faire jaillir la lumière du monde, lumière de la Résurrection, plus éblouissante que tous les soleils⁶. »

L'impossible humain de la pleine rencontre entre Israël et l'Église devient prophétiquement, en de tels témoins, la toute-possibilité divine et, déjà levée sur notre Histoire, quoique voilée, la lumière du Ressuscité.

Marguerite Léna est membre de la Communauté Saint-François-Xavier depuis 1961. Elle a enseigné la philosophie en classes préparatoires à Sainte-Marie de Neuilly et assure actuellement un enseignement dans le cadre de la Faculté Notre-Dame et du Centre Sèvres. A publié *L'Esprit de l'Éducation* (Fayard collection *Communio* 1981, et *Parole et Silence* 2003) ; *Le passage du témoin* (*Parole et Silence* 1999) et des articles dans *Communio*, *Christus*, *Études*.

5. Homélie radiodiffusée, en l'église Saint -Séverin, 17 mars 1985. Cité par Bruno Charmet, « Quelques rencontres du cardinal Lustiger », *Sens*, 2-2008, « À la mémoire du cardinal Jean-Marie Lustiger », p. 73.

6. « Elie Wiesel, un grand théologien de notre siècle ? » in *Dieu merci, les droits de l'homme*, Critérian 1990, p. 257. Cité par Bruno Charmet, *ibid*.

REVUE CATHOLIQUE INTERNATIONALE COMMUNIO

Disponible :

AIX-EN-PROVENCE :

Librairie du Baptistère
13, rue Portalis

ANGERS : Richer

6, rue Chaperonnière
20, rue Saint-Pierre

BEAUVAIS :

La Procure Visages
101, rue de la Madeleine

BESANÇON : Chevassu

119, Grande-Rue

BORDEAUX :

Les Bons Livres
35, rue Fondaudège

BOULOGNE :

La Procure Jicob
263, bd Jean-Jaurès

BREST : La Procure

2, rue Boussingault

CANNES :

Lérina Boutique
Île saint-Honorat

CHÂLON-SUR-SAÛNE :

Siloë Château
23, rue du Châteaulet

CLERMONT-FERRAND :

- La Procure
1, place de la Treille
- Vidal-Morel
3, rue du Terrail
- Librairie Religieuse
1, place de la Treille

DOURGNE :

Siloë Saint-Benoît
Abbaye en Calcat

FRIBOURG (Suisse) :

- Librairie Saint-Paul
Pérolles, 38

GAP : Librairie Alpine

13, rue Carnot

GENÈVE : Labor et Fides

rue de Carouge, 53

GRENOBLE :

Librairie Notre-Dame
2, rue Lafayette

JOUARRE :

Abbaye de Jouarre
6, rue Montmorin

LA ROCHELLE :

Le Puits-de-Jacob
32, rue Albert-1^{er}

LILLE : Tirloy

62, rue Esquemoise

LIMOGES :

Librairie Catholique
6, rue de la Courtine

LOURDES : Les Bons Livres

74, rue de la Grotte

LYON : Emmanuel

20, rue Sainte-Hélène
- Librairie Saint-Paul
8, place Bellecour

MARSEILLE 6^e :

Librairie Saint-Paul
47, bd Paul-Peytral

MONTPELLIER : Logos

29, bd du Jeu-de-Paume

MULHOUSE : Alsatia

4, place de la Réunion

NANCY :

Enseignement Religieux
42 bis, cours Léopold

NANTES : Siloë LIS

2 bis, rue Georges-
Clemenceau

NEUILLY-SUR-SEINE :

Librairie du Roule
67, av. du Roule

NICE : La Procure

10, rue de Suisse

NÎMES : Biblica

23, bd Amiral-Courbet

ORLÉANS :

La Procure Saint Paterne
109, rue Bannier

PARAY-LE-MONIAL :

Apostolat des Éditions
16, rue de la Visitation

PARIS 4^e : École-Cathédrale

8, rue Massillon
- Sources Vives de Jérusalem
10, rue des Barres

PARIS 5^e :

- La Procure des Missions
30, rue Lhomond

PARIS 6^e :

- Apostolat des Éditions
46-18, rue du Four

- La Procure

3, rue de Mézières

PARIS 7^e :

- Saint-François-Xavier
12, pl. Président Mithouard
- Stella Maris
132, rue du Bac

PARIS 12^e :

- L'Appel du Livre
105, rue de Chatenton

PARIS 16^e :

- Guettier
66, avenue Théophile-Gautier
- Notre-Dame-d'Auteuil
2, place d'Auteuil

PAU : Saint-Joseph

1, place de la Libération

POITIERS : Librairie Catholique

64, rue de la Cathédrale

QUIMPER : La Procure

9, rue du Frouf

REIMS : L'Argon

23, rue Carnot

RENNES : Matinales

9, rue de Bertrand

ROUEN : La Procure

rue du Grand Pont

SAINT-BRIEUC :

Siloë Saint-Brieuc
11, rue Saint-François

SAINT-ÉTIENNE :

Culture et foi
20, rue Berthelot

STRASBOURG : Alsatia Union

31, place de la Cathédrale

TOULON :

- Librairie Catholique Saint-Louis
6, rue Anatole-France
- La Procure Le Sacré Cœur
35, rue de la Scellerie

TOULOUSE :

- Jouanaud
19, rue de la Trinité
3, rue Croix-Baragnon

VALENCE : Le Peuple Libre

2, rue Émile-Augier

VANNES : La Procure

55, rue Mgr Thérhieu

VERSAILLES : Siloë CLR

16, rue Mgr Gibier

Karin HELLER

Trois éclairages sur l'itinéraire spirituel d'un fils d'Israël au sein de l'Église

POUR Aron Jean-Marie Lustiger, la vie spirituelle avait sa racine profonde dans la confession que Jésus adresse à son Père la veille de sa mort : « La vie éternelle c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul véritable Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ » (*Jean 17, 3*). Cette vie spirituelle a pris corps pour le jeune Aron avec son entrée dans un monde inséparable de l'acte créateur de la Parole éternelle de Dieu (*Genèse 1-2; Jean 1,1*). Elle s'est poursuivie dans une réflexion sur la durée du peuple élu de Dieu, au sein d'une expérience vécue à échelle historique et mondiale comme dans sa vie personnelle. Finalement, cette relation au Dieu véritable et à son Fils unique Jésus-Christ a transformé Aron Jean-Marie Lustiger en un témoin hors pair de l'espérance chrétienne.

Les racines

Lustiger s'est éveillé à la seule vie qui soit véritable, à travers une vive conscience de son appartenance au peuple juif. Pour lui, ce peuple se distinguait de tous les peuples de la terre non pas par des caractéristiques de race, mais par un choix irrévocable de Dieu. Ce choix, inséparable de l'acte créateur de Dieu, avait priorité sur toute autre chose. Dans sa jeunesse, Lustiger pouvait se débattre avec des doutes sur l'existence de Dieu, mais il n'y avait pas de doute pour

THÈME Karin Heller

lui qu'il était juif. Ce seul fait l'emportait pour lui sur toute autre considération philosophique, théologique et existentielle¹.

Très tôt, ce sentiment profond d'appartenance au peuple élu s'était combiné avec une double prise de conscience. Lustiger se reconnaissait mis à part, mais aussi poussé par son environnement familial à un enracinement dans une culture précise, la culture française. Dès le départ, Lustiger avait perçu qu'on n'était jamais juif « en soi » et « pour soi ». Mais comme membre du peuple élu de Dieu, être juif voulait dire être investi d'une mission. Et pour le jeune Aron Lustiger, cette mission s'était confondue d'abord avec un désir de travailler pour la justice et le bonheur des hommes, une mission inséparable d'un permanent appel au courage humain, et au soutien d'une fierté presque orgueilleuse d'être juif².

Dans l'environnement familial de Lustiger la conversion religieuse était une abomination. Le choc provoqué auprès de ses parents lorsqu'il annonça son désir d'être baptisé, fut extrêmement douloureux et violent. Seule une nécessité intérieure soutenait le jeune Lustiger dans ce combat déchirant. La douleur éprouvée par ses parents et par lui-même était d'autant plus vive que sa demande de baptême ne provenait pas d'un choix manichéen. Il ne s'agissait pas d'une coupure séparant un mal en vue d'un bien, mais d'une plaie dont Dieu seul connaissait le secret. Tout au long de sa vie, Lustiger devait rencontrer les mêmes difficultés vis-à-vis du milieu juif de son temps, mais aussi de certains milieux chrétiens hostiles à la considération d'une vie chrétienne vécue dans la continuité de l'existence juive. Car c'était bien ce secret-là qui était désormais enfoui et révélé au cœur de la vie spirituelle d'Aron Jean-Marie Lustiger. Le baptême, ce n'était rien d'autre que de « partager le secret du baptême du Christ, Messie d'Israël »³.

Loin de le couper de ses racines juives, le baptême a introduit Aron Jean-Marie dans une plénitude de sens, cachée dans son appartenance au peuple élu, plénitude qui s'est révélée inséparable de la souffrance du peuple messianique et de la croix. Plus d'une fois Lustiger souligna avec force cet enracinement dans le mystère

1. Voir *Le choix de Dieu. Entretiens avec Jean-Louis Missika et Dominique Wolton*, Éditions de Fallois, Paris, 1987, 50 (cité par la suite *Le choix de Dieu*).

2. Voir *op. cit.*, 23-24. 42.

3. Voir *Sermons d'un curé de Paris*, Fayard, Paris, 1978, 69.

— Trois éclairages sur l'itinéraire spirituel d'un fils d'Israël

de Pâques, devenu visible dans les coïncidences des temps ou des lieux liturgiques avec les événements qui marquèrent son existence : sa décision de recevoir le baptême formée au moment d'un jeudi et vendredi saints ; Orléans, et sa Cathédrale dédiée à la Sainte Croix ; les lectures du jour à l'heure de son ordination épiscopale, mettant en exergue la réconciliation des Juifs et des païens par le sang de la croix et la révélation faite à Marie, la fille de Sion, du choix de Dieu qui la constituait mère du Messie ; sa nomination à Paris le jour de la Présentation avec au cœur la figure du Messie souffrant et celle de sa Mère dont l'âme sera transpercée d'un glaive⁴.

Désormais la vie spirituelle de Jean-Marie Lustiger s'est située radicalement dans la continuité douloureuse de l'Ancien et du Nouveau Testament. Son existence a progressivement mis à jour le secret même de l'unité entre Juifs et nations. Cette unité n'était pas le fait d'une cooptation savante, d'une adoption extérieure ou d'une imitation de coutumes juives en milieu chrétien. Mais existence juive et existence chrétienne se rencontraient mystérieusement dans une incompréhension, voire un rejet, opérés par ceux qui auraient dû être les premiers à reconnaître les desseins cachés de Dieu. Existence juive et chrétienne manifestaient leur unité dans la même mise à part et dans la même nécessité d'enracinement dans les cultures du monde pour être fidèles à leur mission. Cette mission était celle du Messie d'Israël et du peuple messianique, tous deux appelés à être « lumière des nations », à ouvrir les yeux des aveugles, et à tirer de prison les habitants des ténèbres (*Isaïe* 42, 4. 6-7).

L'épreuve de la durée

Dès son adolescence, Lustiger pressentait clairement que les chrétiens antisémites n'étaient pas fidèles au christianisme. Grâce à deux séjours en Allemagne, il fut témoin de la mise en place de la Shoah, puis lui-même devint un fugitif, proscrit, spolié, blessé dans sa chair par la déportation de sa mère à Auschwitz. Lustiger perçut vite dans l'offensive antisémite un moyen des plus efficaces pour affaiblir, voire anéantir, le christianisme en le coupant de ses racines

4. Voir *op. cit.*, 47 et 394 et s.

THÈME _____ **Karin Heller**

juives. Loin d'être un simple phénomène xénophobe, tout antisémitisme constituait pour Lustiger une opposition au peuple que Dieu s'était choisi et à son Messie. De son appartenance à ce peuple élu, il tirait le secret de la durée de ce peuple dans un monde violent, injuste, idolâtre et hostile à ceux qui sont à Dieu. Ce secret, c'était un sens aigu de l'appartenance à une histoire qui va de la création du monde, à l'appel d'Abraham, la révélation à Moïse, le Temple, l'exil et le retour, l'accomplissement des promesses divines dans le peuple messianique, jusqu'à l'Église, unie au Messie d'Israël. Pour Lustiger, le salut n'était pas celui d'un Sauveur descendant soudainement du ciel, mais du Verbe éternel venu dans l'histoire d'Israël. Aussi, pour recevoir ce salut, l'homme devait-il d'abord et avant tout accepter cette histoire et s'inscrire en elle.

Ce qui menaçait juifs et chrétiens, c'était de substituer à ce sens aigu de l'histoire des rêves de toutes sortes, de devenir des « assimilés », des êtres ayant perdu la fierté de leur identité propre⁵. À plus ou moins long terme, cette attitude équivalait à un retour à une condition païenne. Celle-ci répondait au monde qui demeurait dur et impitoyable, par une recherche de protection qui demeurait illusoire⁶. L'histoire, au contraire, impliquait une sortie de l'enfance et la nécessité de grandir et de mûrir à travers une vie dont le programme était donné dans les béatitudes comme une bénédiction. Lustiger détectait instinctivement et relevait vivement le danger de tout optimisme fallacieux, capable de faire dévier les communautés chrétiennes de leur mission historique et de les entraîner dans la perte irrémédiable de leur identité propre. Cette manière de voir l'existence chrétienne ne lui a pas toujours attiré que des amis, car son offre ne correspondait pas toujours à la demande et à l'attente immédiate des fidèles. Pour entrer dans son discours, il fallait du temps, de la patience, et une volonté d'écoute et d'adaptation. Sa manière de porter son ministère de prêtre et d'évêque le situait dans la ligne de ces prophètes dont la fonction première était de « voir la parole divine » dans les événements historiques, politiques, sociaux, religieux, individuels et collectifs de leur temps. Aussi, son discours ne consistait pas à plaquer quelques vérités réconfortantes sur des situations humaines. Il n'avait rien d'anecdotique. Mais Lustiger conduisait ses interlocuteurs au cœur même de la réalité spirituelle

5. Voir *Le choix de Dieu*, 26.

6. Voir *Sermons d'un curé de Paris*, 240.

— Trois éclairages sur l'itinéraire spirituel d'un fils d'Israël

de l'existence humaine et de la fidélité d'un Dieu dont les pensées étaient toujours au-dessus des pensées et désirs humains. Ce Dieu restait un inconnu, même pour l'homme le plus spirituel⁷.

La lecture assidue de l'Écriture avait déjà fait percevoir à Lustiger les lenteurs et les inerties des sociétés. Néanmoins, il lui a fallu le passage du milieu bouillant des étudiants au Centre Richelieu à une paroisse au bout du XVI^e arrondissement de Paris pour arriver à une conscience vive de la difficulté de la transformation des structures sociales et ecclésiales. Ce passage en effet, coïncidait avec la mise en application des décrets du concile Vatican II⁸. Le ministère de pasteur de Sainte-Jeanne-de-Chantal lui a appris à vivre avec une vérité fondamentale de la vie humaine et chrétienne. Il écrit : « Il y a des expériences qui ne peuvent se comprendre que sur la durée de la vie, de la naissance à la mort »⁹. Ce qui valait pour une existence individuelle, valait aussi pour une société humaine entière. L'expérience du Concile nécessitait le passage de plusieurs générations pour en saisir toute la teneur. Pour cette raison, l'action de Jean-Marie Lustiger comme Cardinal-Archevêque de Paris reste difficile à juger. Le propre du prophète est non seulement de voir et de parler, mais aussi, et parfois bien plutôt de s'imposer un devoir de réserve, voire de demeurer dans le silence.

Face à l'inertie des hommes et des structures, la tentation était de recourir à des décrets autoritaires ou à des solutions violentes dont l'exclusion et la destruction étaient des dénominateurs communs. Lustiger reconnaissait dans cette manière de faire une tentation qui ne s'arrêtait pas aux portes de l'Église. Sa manière de s'y prendre n'était pas de faire table rase de ce qui existait au sein d'une paroisse ou du diocèse de Paris. Voir en Jésus un simple successeur d'Hérode ou construire des églises avec les moyens de César et ainsi ramener le message de Dieu au niveau de César, constituaient pour les communautés chrétiennes des tentations permanentes¹⁰. Pour Lustiger, cette tentation a pris une importance accrue lors de son passage du statut de curé de paroisse à celui d'archevêque. Ce passage a été un moment déterminant dans sa vie spirituelle. Il l'a

7. Voir *op. cit.*, 48. 154.

8. Voir à ce sujet : K. Heller, « In Memoriam Jean-Marie cardinal Lustiger (1926-2007). Hommage à un Curé de Paris », in NRT 130 (2008) 45-65.

9. Voir *Le choix de Dieu*, 322.

10. Voir *Sermons d'un curé de Paris*, 14.

THÈME _____ **Karin Heller**

introduit dans une expérience de solitude et un sentiment d'impuissance peu communs.

Une fois installé comme évêque d'Orléans, puis archevêque de Paris, sa difficulté fut de parler à une humanité bien plus variée qu'une population paroissiale d'environ 22 000 habitants. Cette difficulté était doublée par le danger permanent de devenir l'homme d'un parti ou d'une fraction. Ce défi propre à toute personne chargée de la conduite d'un groupe d'hommes, est déjà bien décrit par Augustin en ces termes : il fallait « corriger les indisciplinés, conforter les pusillanimes, soutenir les faibles, réfuter les opposants, se garder des mauvais, instruire les ignorants, stimuler les négligents, freiner les querelleurs, modérer les ambitieux, encourager les découragés, pacifier les adversaires, aider les personnes dans le besoin, libérer les opprimés, montrer son approbation aux bons, tolérer les mauvais et [hélas] aimer tout le monde »¹¹.

Dans cette épreuve, Lustiger a été soutenu par une exceptionnelle capacité de saisir la dimension spirituelle des événements. Cette capacité lui a permis de puiser, dans la foi qui a constitué et fait perdurer le peuple choisi de Dieu dans l'histoire de l'humanité, la force non seulement de survivre, mais d'avancer avec assurance et confiance dans la providence divine, seule Maître de l'Histoire¹². Lustiger était pénétré par la conviction qu'« il y a un ordre de l'Économie divine et de l'accès à Dieu » et cette conviction a guidé sa conduite où il devait apprendre au jour le jour que « tout est possible à Dieu » (*Genèse* 18, 14 ; *Luc* 1, 27). Son œuvre comme évêque d'Orléans et archevêque de Paris ne peut se comprendre que dans cette participation intime à la Passion du Christ¹³.

Témoin de l'espérance chrétienne

L'espérance ! Le mot surgit et résonne sans cesse dans les discours et sous la plume de Jean-Marie Lustiger. Cette référence constante ne vise pas des lendemains qui chantent, mais bien la vertu théologique indissociable de celle de la foi, célébrée récemment

11. *Sermon* 340, 3. Voir Frédéric Van Der Meer, *Saint Augustin, Pasteur d'âmes*, Colmar-Paris, 1959, 407-408.

12. Voir *Le choix de Dieu*, 127.

13. Voir *op. cit.*, 353 et 396-397.

— Trois éclairages sur l'itinéraire spirituel d'un fils d'Israël

dans l'encyclique *Spe Salvi* du pape Benoît XVI. Lustiger savait pertinemment que l'appel messianique à apporter la justice au monde avait un prix, celui de la persécution sous toutes ses formes. Mais en même temps, Lustiger savait aussi que la vocation juive et chrétienne n'était pas de porter toute la misère du monde, son malheur et sa culpabilité. Pour Lustiger au contraire, être chrétien c'était être chargé « de l'espérance donnée par celui qui est accablé de nos souffrances » et avoir reçu entre nos mains « l'espérance de la paix de celui qui réconcilie le monde par le sang de la croix »¹⁴.

Son discours radicalement spirituel pouvait surprendre et étonner une communauté chrétienne se débattant dans les méandres d'une conscience malheureuse propres aux civilisations occidentales. Pour Lustiger, une espérance venant de l'extérieur par la création de conditions économiques, politiques, et sociales, favorables à l'être humain, n'a jamais pu le guérir, ni le sauver. Confondre cette espérance avec l'espérance révélée par l'Écriture était dangereux et trompeur. Lustiger savait trop bien que son baptême n'allait pas le protéger contre la déportation et une mort violente¹⁵ ! L'espérance, la seule qui résistât à toute épreuve imposée en ce monde, la seule qui ne vacillât pas sous les assauts multiples provoquant l'émiettement d'une chrétienté fragile, c'était l'espérance fondée dans la foi au Dieu fidèle à ses promesses. Cette fidélité divine a été rendue visible au plus haut point dans la manifestation du Fils, qui s'est dépouillé de toute puissance humaine pour laisser place entière à la puissance de Dieu. Face à la dureté et à la cruauté des hommes, Dieu n'a choisi ni de s'excuser, ni d'excuser. Mais il a montré avec quelle générosité il ouvrait les prisons des hommes. Reconnaître cela, c'était être baptisé ; se convertir, c'était oser espérer, marcher derrière le Christ, avec lui, et en lui sur le même chemin¹⁶.

Pour Lustiger l'espérance chrétienne prenait corps dans l'enfant donné à Bethlehem. À la tentation de l'homme de se réfugier dans l'enfance devant les difficultés de la vie, Dieu répondait par le don de Son enfant, parole muette de Dieu. L'espérance chrétienne n'était pas dans un retour à l'amour originel de la mère pour son enfant. Elle ne pouvait se confondre avec le désir de devenir comme un quelconque enfant. Mais l'espérance, seule digne du

14. Voir *Sermons d'un curé de Paris*, 63.

15. Voir *Le choix de Dieu*, 51.

16. Voir *Sermons d'un curé de Paris*, 126-127. 247.

THÈME _____ **Karin Heller**

nom de « chrétienne », était de se livrer à l'Enfant de Bethlehem, l'unique qui appelle sans cesse « à naître et à nous ouvrir à lui »¹⁷. Et l'Église, le Corps du Christ, c'était d'abord cet Enfant-là.

Lustiger se méfiait instinctivement de tout ce qui réduisait la réalité de l'Église à ce qu'en pouvaient dire les sondages, les enquêtes sociologiques, ou encore les médias. Le danger permanent était de considérer ces moyens humains comme une source quasi infaillible d'indication pour la conduite d'un groupe d'hommes. À croire les experts, il suffirait de prendre les bonnes décisions dictées par ces informations et tout rentrerait dans l'ordre pour le grand bonheur des hommes. Lustiger, au contraire, avait une vive conscience d'une société qui passait par des crises en raison de certaines réalités de la vie. Face aux peurs générées par ces crises, les structures des sociétés offraient une certaine sécurité, mais elles ne pouvaient résoudre toutes les implications engagées dans ces crises. La solution n'était donc pas de changer les structures par d'autres structures, mais pour sortir d'une crise et avancer il fallait d'abord que les hommes acceptent de changer et d'être changés.

Face à la crise qui secouait l'Église de France et l'Église universelle post-conciliaires, Lustiger rappelait sans cesse que « l'Église n'était pas faite pour avoir raison ou pour triompher », que la tâche des chrétiens n'était pas de se mettre avec ceux qui se justifient eux-mêmes. La vocation de l'Église et des chrétiens, c'était d'être mis à part pour vivre les béatitudes¹⁸. Pour cette raison, Lustiger donnait une claire priorité à la liturgie où la Parole de Dieu dévoilait tout son sens dans l'action. Dans la liturgie, Dieu ne cessait de créer la justice pour une humanité brisée et broyée, et de donner accès à cette espérance humainement inconcevable, celle qui consiste à reconnaître dans la durée de l'histoire personnelle et collective qu'il est impossible que l'injustice soit la parole ultime.

Conclusion

Au moment où Lustiger a pris la résolution de demander le baptême, il a été saisi par le vide spirituel de la cathédrale

17. Voir *op. cit.*, 243.

18. Voir *op. cit.*, 64, 13-132.

— Trois éclairages sur l'itinéraire spirituel d'un fils d'Israël

d'Orléans¹⁹. Sa vie et son œuvre sont une réponse de Dieu à ce vide, à la crise spirituelle que traversent aujourd'hui la culture occidentale et l'Église universelle. Lustiger n'a pas esquivé cette crise en fermant les yeux, en la couvrant par des discours optimistes, ou en se cachant la vérité. En plein milieu de cette crise, il s'est résolument livré au Christ.

Beaucoup de ses contemporains n'étaient pas habitués à concevoir une vie à la fois juive et chrétienne. Il a aidé et soutenu dans la foi et l'espérance chrétiennes des hommes de près ou de loin. Il a aussi surpris, irrité et agacé, car sa vie et son discours n'étaient pas le fruit d'une spéculation. Dans ses prises de position et ses écrits, le théologique et le théologal étaient toujours intimement liés. Sa personne et ses écrits continueront à livrer toutes leurs richesses à ceux qui, comme lui, seront sensibles, dans le secret de leur cœur ou au vu et au su de l'Église et du monde, à « Celui qui peut tout ».

Son enracinement dans le mystère de Pâques a fait de Lustiger un signe. Un signe pour les prêtres et évêques, mais aussi un signe présenté à tout homme et à toute femme. Sa condition de fils d'Israël au sein de l'Église a donné à son existence une teneur prophétique à laquelle Israël et l'Église, dans un dialogue respectueux, n'ont pas fini de puiser.

Karin Heller est actuellement professeur associée de théologie et de spiritualité chrétienne à la *Whitworth University*, Spokane, WA, Etat-Unis. Elle est docteur en théologie de l'Université du Latran, docteur de l'Université de la Sorbonne-Paris IV, et titulaire d'une habilitation en théologie dogmatique de l'Université de Munich. Elle a enseigné à Paris, Metz, et Lugano.

19. Voir *Le choix de Dieu*, 47.

Collection COMMUNIO-FAYARD

encore disponibles

1. Hans Urs von BALTHASAR : **CATHOLIQUE**
2. Joseph RATZINGER : **LE DIEU DE JÉSUS-CHRIST**
3. Dirigé par Claude BRUAIRE : **LA CONFESSION DE LA FOI**
4. Karol WOJTYLA : **LE SIGNE DE CONTRADICTION**
5. André MANARANCHE, s.j. : **LES RAISONS DE L'ESPÉRANCE**
6. Joseph RATZINGER : **LA MORT ET L'AU-DELÀ,**
réédition revue et augmentée
7. Henri de LUBAC, s.j. : **PETITE CATÉCHÈSE SUR NATURE ET GRÂCE**
8. Hans Urs von BALTHASAR : **NOUVEAUX POINTS DE REPÈRE**
9. Marguerite LÉNA : **L'ESPRIT DE L'ÉDUCATION,**
réédité chez Desclée
10. Claude DAGENS : **LE MAÎTRE DE L'IMPOSSIBLE**
11. Jean-Luc MARION : **DIEU SANS L'ÊTRE,**
Édité aux PUF
12. André MANARANCHE, s.j. : **POUR NOUS LES HOMMES LA RÉDEMPTION**
13. Rocco BUTTIGLIONE : **LA PENSÉE DE KAROL WOJTYLA**
14. Pierre van BREEMEN, s.j. : **JE T'AI APPELÉ PAR TON NOM**
15. Hans Urs von BALTHASAR : **L'HEURE DE L'ÉGLISE**
16. André LÉONARD : **LES RAISONS DE CROIRE**
17. Jean-Louis BRUGUÈS o.p. : **LA FÉCONDATION ARTIFICIELLE
AU CRIBLE DE L'ÉTHIQUE CHRÉTIENNE**
18. Michel SALES, s.j. : **LE CORPS DE L'ÉGLISE**

Collection COMMUNIO-PUF

19. Jean-Marie LUSTIGER : **POUR L'EUROPE,
UN NOUVEL ART DE VIVRE**
20. Jean DUCHESNE : **VINGT SIÈCLES. ET APRÈS ?**
21. Jean-Robert ARMOGATHE : **DIVINE TRINITÉ**
22. Hans Urs von BALTHASAR et COMMUNIO : **JE CROIS EN UN SEUL DIEU**

Chez votre libraire

Anne-Marie PELLETIER

Méditer *La promesse* pour être du Christ en vérité

ON sait depuis Marcion au moins – ce qui fait depuis longtemps – que le rapport des chrétiens aux Écritures d’Israël est affaire cruciale en même temps que complexe. La question prend un premier relief quand, dans les années cent quarante, Marcion prétend promouvoir un « christianisme pur » de ses attaches juives, comme l’on dira plus tard. En ce temps, l’*évangelion* se comprend encore sur le mode de la tradition orale qui accompagne et interprète en Israël la tradition écrite. Provoquée par le défi marcionite, l’Église se prononcera alors résolument et définitivement contre toute tentation d’éluder les Écritures juives. Elle ripostera aussi en constituant en corpus de référence ses propres Écritures, absorbant ainsi l’oralité du message évangélique dans le registre du scripturaire. Désormais le christianisme se mettra à désigner deux Écritures ou deux Testaments, contre-distingués par la nouveauté de l’un et la vétusté de l’autre¹.

La suite de l’histoire sera celle de divers types de rapports – typologiques, allégoriques – élaborés pour relier les deux ensembles². L’affirmation que, en Jésus, les Écritures s’accomplissent, déterminera ainsi une tension où l’Ancien Testament sera un pôle à la fois

1. Matthieu COLLIN, « Canonicité et inspiration, Pour une théologie de la Parole de Dieu », *Pro manuscripto*, La Pierre qui Vire, 2006, p. 52 et sv.

2. Henri de LUBAC, « Histoire de l’exégèse », *Théologies d’occasion*, Paris, Desclée de Brouwer, 1984, p. 117-211.

THÈME _____ **Anne-Marie Pelletier**

inamissible et toujours plus ou moins menacé de recul, voire d'effacement, devant l'autorité massive du Nouveau Testament. En fait, plus profondément, ce problème herméneutique ne cessera de renvoyer au face à face de deux peuples contemporains l'un à l'autre, alors même que l'argumentation théologique chrétienne sera tentée de déclarer Israël dépassé, annulé, remplacé, au profit de l'Église « *verus Israël* »³. On sait le prix de violence homicide que coûte cette contradiction. Même lorsque Pascal s'arrête, troublé, sur la permanence d'Israël, « qui subsiste malgré sa misère », il ne sait aller plus loin que l'image d'un peuple porteur des Écritures que, certes, il peut aimer, mais qu'il ne comprend pas⁴. En fait, la note dominante sera celle d'un christianisme tenté de prendre le célèbre « il n'y a plus juif ni grec » de *Galates* 3,28 comme argument pour dénier la légitimité d'exister au peuple d'Israël, physiquement autant que spirituellement. C'est pourquoi, constamment, le débat scripturaire aura pu faire le lit d'un anti-judaïsme qui, lui-même, devient complice de l'antisémitisme. Harnack, grand lecteur de Marcion comme l'on sait, put être enrôlé dans cette très mauvaise cause, plaidée par d'autres aux heures les plus tragiques du XX^e siècle⁵.

Un livre jalon

C'est sur la ligne de cette histoire aux enjeux si graves que vient prendre place, comme un jalon dont on n'a sûrement pas encore mesuré l'importance, le texte publié en 2002 sous le titre *La promesse* par celui qui était alors cardinal archevêque de Paris⁶. La personnalité de l'auteur, né Aron Lustiger, laisse prévoir une problématique qui ne se limite pas à un jeu d'idées. De fait, ces pages sont inséparables de l'engagement d'un homme marqué par un destin singulier, qui l'apparente à ces figures de prophètes bibliques appelés à vivre autant qu'à dire le message qu'il leur revenait de délivrer. C'est

3. Voir Marcel SIMON, *Verus Israël, Étude sur les relations entre chrétiens et juifs dans l'empire romain, 135-425*, Paris, De Boccard, 1964.

4. PASCAL, *Pensées* 640 et 641 selon l'édition de Brunschvicg.

5. Bernard LAURET, « L'idée d'un christianisme pur », *A. von Harnack, Marcion, l'évangile du Dieu étranger*, Paris, Éd. du Cerf, Patrimoines Christianisme, 2005, p. 285-376.

6. Jean-Marie LUSTIGER, *La promesse*, Paris, Essais de l'École-Cathédrale, Parole et Silence, 2002.

Méditer *La promesse pour être du Christ en vérité*

pourquoi, d'ailleurs, elles furent d'abord une méditation offerte en 1979 à une communauté monastique. La clôture du lieu, la qualité de l'écoute dans le silence partagé, furent la condition première de la liberté spirituelle qui porte ce livre, évidemment non destiné à l'origine à une publication qui le livrerait au grand vent de la lecture publique.

La citation d'un verset du *Psaume* 119, d'où est tiré le titre «La promesse», anticipe et résume la posture qui commande la réflexion de Jean-Marie Lustiger. Elle est celle du psalmiste qui entend méditer de jour et de nuit la parole de Dieu, rejoindre ce que celle-ci promet, et qui déborde ce que l'homme sait, outrepassé ce que l'œil aura déjà vu et ce que l'oreille aura déjà entendu. Ce n'est rien de moins que le mystère de l'histoire qui est ici scruté, dans la conscience vive et le respect de ce qu'il comporte encore d'infigurable et de partiellement dissimulé à l'intelligence croyante. Certes, le face à face juifs-païens est une donnée essentielle de l'histoire profonde de l'humanité, comme le rappela souvent le Père Gaston Fessard. Certes, il est mis en mots et donné à méditer avec vigueur dans quelques passages du Nouveau Testament, tels le texte de *Luc* 21, 24, évoquant l'humiliation de Jérusalem «foulée aux pieds par les païens, jusqu'à ce que soient accomplis les temps des païens» et, de façon beaucoup plus circonstanciée, aux chapitres 9 à 11 de la *Lettre aux Romains*. Mais, outre que ce qui est ainsi évoqué a été jusqu'à maintenant faiblement reçu par les chrétiens, il est clair qu'il y a comme une réserve de mystère incompressible de cette histoire, pour les juifs comme pour les chrétiens. Elle ne peut donc être interrogée que dans l'Esprit qui fait les choses selon Dieu, et non pas simplement selon des schémas d'historiens, voire de théologiens. C'est dans cette ouverture à l'inouï inclus dans la promesse que pense et parle Jean-Marie Lustiger. C'est en elle encore qu'il invite les juifs, s'ils y consentent, à poursuivre ce qui s'appelle désormais le «dialogue judéo-chrétien», et qu'il exhorte les chrétiens issus du paganisme à considérer l'énigme de grâce que représentent leur adoption, leur greffe sur l'espérance d'Israël exaucée en la personne de Jésus qu'ils confessent comme Christ.

Avant tout, une adresse aux chrétiens

Cela étant, nous tenons que l'importance de *La promesse* ne consiste pas d'abord en une contribution au dialogue judéo-chrétien.

THÈME _____ *Anne-Marie Pelletier*

On peut espérer que, l'heure venue, il serve celui-ci en profondeur. Mais, dans l'immédiat, on doit admettre que ces pages aivent plutôt les blessures côté juif, creusent la polémique, comme en témoignent certaines réactions à leur publication. En revanche, ce livre qui à bien des égards peut brûler les mains – et on ne devrait pas déplorer qu'il le fasse – est avant tout une exhortation pressante adressée à l'Église issue du paganisme, c'est-à-dire quasiment coextensive aujourd'hui à l'Église du Christ. Invitation à elle adressée d'identifier la promesse dont elle est engendrée, à percevoir de quelle profondeur de l'histoire celle-ci surgit, par quelle maturation elle rejoint les Nations et vers quel terme elle achemine l'humanité en même temps que l'Église. L'enjeu est finalement que les héritiers se connaissent comme tels, rompent donc avec la problématique trop souvent invoquée de la « substitution » si ruineuse pour l'existence juive et si contraire à la vérité. Ce qui, loin de devoir être éprouvé comme une dépossession, devrait au contraire activer leur action de grâce. Car il s'agit de se remettre devant la somme des trésors d'Israël qui, en la personne du Christ, sont miraculeusement partagés aux païens. Pour dissiper tout malentendu et tout sentiment erroné d'agressivité, précisons au passage que « païen » est un concept contrastif, qui désigne ce qui, des cultures et des pensées de l'humanité, n'a pas encore été touché par le travail spirituel de la révélation biblique, par quoi le cœur de l'homme est acheminé – pour reprendre les catégories d'Emmanuel Lévinas – du « sacré » jusqu'au « saint ».

Quelques-unes des très belles pages de *La promesse* dressent ainsi l'inventaire de ce qui est donné à tous dans le Christ : accès à l'histoire d'Israël et donc aux *mirabilia Dei* qui la jalonnent ; accès à la Loi, telle que le peuple juif a appris à la connaître, non pour une obéissance servile, mais pour la liberté et le bonheur, puisqu'elle est en définitive le secret même de la sainteté de Dieu partagée à ceux qui gardent sa parole ; accès à la prière et au culte d'Israël, qui font entrer dans la grande louange où le cœur de l'homme tressaille de la joie des fils ; entrée dans l'espérance du Royaume, « terre et cieus nouveaux » comme dit Isaïe, aussi ferme et réaliste que l'est la promesse de la terre habitée, sarclée, moissonnée, source des biens de la vie quotidienne ; partage, enfin, de la mission d'Israël, récapitulée et dilatée en la personne du Messie dont la chair croise la descendance de David et la génération éternelle du Fils dans le Père⁷.

7. *La promesse*, chapitre 10.

———— Méditer La promesse pour être du Christ en vérité

Rencontrer l'autre

Mais pour que ces perspectives grandioses ne sombrent pas dans la logique de l'appropriation, de l'annexion, du rapt, il faut que de tels dons soient reçus dans le contact de deux chairs qui s'approchent, se rencontrent, se touchent. Ce qui est infiniment plus que la relation abstraite entre deux Écritures. Entendons par « chair » la concrétude physique et historique d'hommes identifiés par leur généalogie, par la parole et par l'histoire qui les ont fait advenir à leur identité devant Dieu. Ainsi, c'est être d'une chair ou d'une autre, que d'être enraciné dans la suite des générations d'Israël travaillées par les paroles de la Torah, ou de participer du monde bigarré des cultures qui ont vécu en marge de ce lent et onéreux travail spirituel, en gérant avec les moyens du bord les grands défis de l'existence humaine.

C'est ce contact entre juifs et païens, dans le même instant à la fois dangereux et salvifique, que montre et déploie la lecture de l'évangile de *Matthieu* qui forme la substance de *La promesse*. Contact complexe, car il est tantôt celui d'un face à face dans la distance de ce qui donne son identité propre à chacun, tantôt celui d'une conjonction où les uns et les autres se retrouvent à l'aplomb des mêmes décisions et des mêmes responsabilités. Ainsi, Jean-Marie Lustiger entraîne-t-il à voir comment, dès les premiers instants du récit évangélique, l'apparition des mages dans le champ du récit déclenche et fait peser une menace mortelle sur Jésus. Dès l'instant où surgissent les pèlerins scrutateurs des mystères du ciel, Hérode, l'iduméen usurpateur de la royauté, révèle la jalousie qui couve en lui devant la grâce faite à Israël. Avec pour effet la décision de faire périr l'enfant de Marie et de Joseph, et par contrecoup, l'ordre de massacrer les petits enfants de Bethléem. La longue plainte de Rachel qui s'élève alors, et que répercuteront tant de larmes juives au fil de l'histoire, est le prix que paie la communauté d'Israël quand des païens s'approchent d'elle pour partager les trésors de son élection. Le fait que *Matthieu* signifie cette détresse en citant les mots de Jérémie « Et Rachel ne veut pas être consolée », nous renvoie, dit Jean-Marie Lustiger, à ces autres mots du même évangile parlant du scandale que causent ceux qui rendent inaccessibles aux plus petits le visage de Dieu, en l'occurrence en le recouvrant de l'horreur du mal.

Mais si Jésus est épargné aux premiers mois de sa vie, on sait que cela n'est que comme un sursis, comme une mise en réserve,

THÈME _____ **Anne-Marie Pelletier**

puisque, à l'heure de la Passion, la violence le rejoindra sans échappatoire. De nouveau, alors, juifs et païens se retrouveront mystérieusement au coude à coude, mais cette fois complices, associés dans la même décision de faire mourir Jésus. Étrange conjonction, que montre sans équivoque le récit évangélique et qui, lorsqu'elle n'est pas vue ou qu'elle est défigurée en accusation de déicide imputé à Israël, fait rater le point nodal de l'œuvre du salut, à savoir que tous ont à être sauvés, car tous sont sous l'empire de la même violence : « Il faut que les hommes rejettent le Messie, car il faut que la volonté de mort qui habite l'homme soit manifestée pour que Dieu puisse guérir l'homme de son goût de la mort et de la volonté homicide » (p. 58). Ainsi, lorsque les chrétiens s'érigent en juges et en justiciers des juifs devant la croix du Christ, ils ne font que s'acharner sur le Christ qu'ils prétendent honorer. Aveuglés, ils ne voient pas que la souffrance d'Israël persécuté est celle même du Messie. Test de la fidélité à Dieu, où se découvre un possible et terrible mensonge quand, au lieu d'être du Christ, c'est-à-dire avec le Christ pendu au bois de la Croix – ou du moins en sa proximité – on se fait spectateur désengagé qui arbitre avec des yeux humains le mystère de l'histoire que Dieu conduit. C'est bien parce que les uns et les autres ont été pris dans les rets de la même violence, qu'ils sont également en attente de l'acte de Dieu qui puisse les en délivrer, et que la même grâce peut être la réponse à la même culpabilité. Le même salut advient alors pour ceux qui auront peiné sur le chemin de la fidélité à l'Alliance dans le passé, et pour ceux qui n'auront pas peiné du tout, ayant ignoré le poids de l'obéissance et le prix de la fidélité.

Reconnaître le mystère de l'élection

On hésite à trop user du mot de « mystère » qui peut être le refuge de la paresse ou une évasion dans l'irrationnel. On sait qu'en théologie chrétienne, il n'est pas désaveu de l'intelligence, mais allusion à ce qui appelle celle-ci à se dilater à la mesure des pensées de Dieu. Or, c'est bien de cela qu'il s'agit avec la stratégie biblique de l'élection qui est ici en cause. Celle-ci est au principe de l'histoire d'Israël, et de l'histoire tout court, vue dans la clairvoyance des Écritures. Elle est ce *hors de quoi* il n'est pas possible de connaître ni d'accueillir en vérité le Christ, Fils bien-aimé du Père, élu de toute éternité comme Verbe fait chair au sein du peuple lui-même

———— Méditer La promesse pour être du Christ en vérité

« élu dès avant la fondation du monde », « béni de toutes sortes de bénédictions spirituelles, dans le Christ », comme l'écrit la *Lettre aux Éphésiens*. Au bout du compte, c'est la connaissance du Christ qui est en jeu dans la reconnaissance de cette histoire. D'où cette vérité fondamentale ré-énoncée par Jean-Marie Lustiger, mais qui risque d'être encore bien explosive aux yeux de certains aujourd'hui : « L'Église ne peut recevoir le Christ que si elle reconnaît Israël, car le Christ est le Messie d'Israël » (p. 81). De même, en effet, qu'il est dénué de sens de prétendre honorer le Christ en ignorant l'Église, de même est-il insensé théologiquement de confesser le Christ en refusant le peuple d'Israël. Tout bonnement parce que la généalogie du Christ, sa chair et enfin sa mission sont intérieures aux générations comme à l'espérance d'Israël. Prétendre l'en abstraire ne peut être qu'un coup de force dont la violence est signée par le massacre des juifs. De sorte que « *le sort fait aux juifs est le test de la manière dont les païens devenus chrétiens acceptent en vérité le Christ* » (p. 156).

Que l'on ne prétende pas que ces phrases porteraient un excès explicable par la personnalité du cardinal Lustiger. D'autres chrétiens, venant d'autres horizons, ne disent rien d'autre aujourd'hui, en particulier quand ils prennent la peine d'ouvrir les Écritures pour y lire le dessin finalement si ferme de la manière dont l'histoire se fait et se donne à penser dans l'espace biblique. Tel est le cas de Paul Beauchamp, l'un des plus grands exégètes français de notre temps. Dès le premier tome de *L'Un et l'autre Testament*, en 1977⁸ (« ... l'Orient de ce livre est la promesse de l'unité des deux Testaments »), il consacrait plusieurs pages d'introduction magistrales au peuple juif et à son rapport aux Écritures, seule manière à ses yeux d'assurer à la lecture chrétienne sa véritable assise. « La mort du Christ, rappelle-t-il, avait détruit le mur d'inimitié (*Éphésiens* 2,14) entre Juifs et Nations, lequel s'était reconstruit impitoyablement, et la mort de millions de Juifs a dû *se joindre* à la mort du Christ pour l'ébranler à nouveau ». Et au sein d'une œuvre où l'intelligence du texte ne cesse de rebondir vers des pensées fortes, l'exégète n'aura de cesse de suivre à la trace le jeu de l'élection et de l'universel qui se mène dans l'épaisseur de la narration. Il montre de cette façon comment tout commence dès les premières

8. Paul BEAUCHAMP, *L'un et l'autre Testament, Essai de lecture*, Paris, Seuil, 1977, p. 30.

THÈME _____ **Anne-Marie Pelletier**

mesures de l'histoire d'Abraham avec l'étrange récit de la descente en Égypte (*Genèse* 12,10-20) : la promesse divine de bénir les païens qui béniront Israël est mise en péril par le mensonge d'Abraham faisant passer sa femme pour sa sœur, exposant donc pharaon à maudire Israël et à être maudit par Dieu. Puis, dans le second tome de *L'Un et l'autre Testament*, un commentaire saisissant du récit de la traversée de la Mer Rouge montrera à son tour la proximité mystérieuse qui lie Israël et l'Égypte à l'heure où le grand abîme des eaux sépare le poursuivant et le poursuivi tout en les réunissant en fait dans une même épreuve, les plaçant ensemble au milieu de l'eau en même temps qu'au milieu de la nuit⁹. En fait, montre Beauchamp, c'est à chaque étape de l'histoire que les routes des uns et des autres se croisent, car l'élection n'est pas éviction de la question de l'universel, mais son inscription et sa présence ininterrompue dans l'épaisseur des événements qui surviennent à Israël.

Quand cette mémoire vient à manquer

Résumons-nous : lisant *La promesse*, il s'agit donc de connaître le Christ et de connaître l'Église. Soit aussi d'entrer dans l'intelligence vraie de l'universel à quoi s'ouvre la tradition d'Israël en la personne de Jésus. Jean-Marie Lustiger n'aura eu de cesse de rappeler le sens fondamental du mot « catholique », déjà souligné par Henri de Lubac en un texte de 1971¹⁰. C'est bien de totalité qu'il s'agit avec l'idée de catholicité, mais au sens théologique du terme, entendant la réunion d'Israël et des Nations, cet horizon de l'espérance comme de l'histoire. Il n'est donc pas question de penser simplement l'ouverture chrétienne en termes d'universel philosophique, où des particularismes s'ouvriraient sur ce qui les dépasse, ou bien encore selon le schéma d'une uniformisation qui alignerait les peuples sur des intérêts ou des projets communs, comme nous l'entendons aujourd'hui en parlant de mondialisation. « Catholique » implique l'expérience, forcément altérante, de la rencontre,

9. Paul BEAUCHAMP, *L'un et l'autre Testament, 2. Accomplir les Écritures*, Paris, Seuil, 1990, p. 277.

10. Henri de LUBAC, *Les Églises particulières dans l'Église universelle*, Paris, Aubier, 1971, p. 30-34; J-M LUSTIGER, par exemple, *Oser croire*, Paris, Centurion, 1985, p. 51-79.

Méditer La promesse pour être du Christ en vérité

et le maintien au sein même de cette rencontre, de l'altérité. En d'autres termes, « catholique » est une notion interne à la stratégie divine de l'élection qui se maintient jusqu'à la fin des temps. L'ignorer revient à penser et à dire la foi en négligeant les catégories bibliques fondamentales en lesquelles s'énonce et prend sens la confession des disciples du Christ. À replier celle-ci, donc, sur une logique faible, qui peut vite se teinter de nouveau de pensées païennes.

C'est certainement là une autre leçon rude, mais fort salubre, contenue dans *La promesse*, que de rappeler qu'en devenant chrétien on ne dépouille pas *ipso facto* les vieux réflexes. S'il est vrai que les pages du Premier Testament ne cessent de montrer Israël tiré et attiré au long de son histoire par les mirages sacrés de ses voisins païens, *a fortiori*, il est clair que l'Église, dès lors qu'elle se constitue en rassemblant des païens convertis, est soumise à la même pression intense d'une régression qui lui fait ramener les grandes réalités de sa foi à des schémas antérieurs, les lui fait aligner sur des valeurs non encore converties. Relue selon cette vigilance critique, l'histoire des siècles chrétiens oblige à reconnaître en certains points la lente dérive qui a pu s'opérer. Ainsi des représentations de la société Église qui ont réussi à s'imposer, calquées sur l'image des empires humains, appréciant sa situation selon les catégories mondaines de prospérité, de réussite, de puissance, projetant sur le Christ des images de royauté aux antipodes de ce que celui-ci révèle en sa Passion et sa Résurrection, ignorant par trop ce qui déjà s'énonce au fil de l'Ancien Testament, à savoir qu'il n'est de royauté vraie que dans l'humble relation filiale à Dieu, et que l'histoire se fait comme Dieu la fait, non avec les armes de la puissance, mais avec celles du pardon, de la fidélité opposée à l'infidélité, du service de l'autre. Tout cela détermine un combat spirituel qui n'a pas été, et n'est pas, forcément tenu par les chrétiens. D'où le drame d'une paganisation de la personne du Christ, lorsque le Messie crucifié est travesti aux couleurs des idoles de ce monde : « L'un des drames de la civilisation chrétienne, écrit Jean-Marie Lustiger, est qu'elle devient une civilisation athée tout en prétendant rester chrétienne, c'est-à-dire qu'elle fait du Christ une figure idolâtrique, un Fils sans Père – et donc sans Esprit – où le seul Esprit est finalement l'esprit de l'homme » (p. 135). Drame immense de notre temps présent où s'exacerbe le face à face des religions et où il importerait plus que jamais que le vrai visage du Christ transparaisse dans les sociétés qui se donnent pour chrétiennes.

THÈME _____ *Anne-Marie Pelletier*

C'est avec cette clé d'analyse encore que *La promesse* tend à rendre compte de la déchristianisation de nos sociétés occidentales : « L'une des sources possibles de la crise actuelle de la foi en Occident est, pour une part, que le dieu récusé n'est que le dieu des païens déguisé en Dieu des chrétiens » (p. 101). On voit le programme que commande ce constat : celui d'un travail pour défaire avec vigilance et patiemment toutes les adhérences que la foi des chrétiens peut avoir avec le paganisme. En revenant encore et toujours à une logique divine qui met la force là où l'homme voit la faiblesse, qui opère selon le mystère de la *kénose* manifesté par la vie et la mort du Christ, sans éluder d'ailleurs le vertige qui devrait naître un peu plus souvent dans un cœur de chrétien face à cette réalité... Jean-Marie Lustiger, en tout cas, ne se tient pas devant des réalités avec désinvolture, puisque de juif à juif, il sait bien ce qu'il en coûte de la *kénose* de Dieu à la chair d'Israël, comme le rappelait un jour Emmanuel Lévinas trouvant que la *kénose* d'impuissance du Dieu des chrétiens avait décidément coûté trop cher à Israël. Ce qu'un chrétien venu du paganisme devrait méditer car, si l'on a accompagné l'analyse qui précède, il est clair que le coût de la grâce faite aux païens n'est rien de moins que les pleurs de Rachel sur les petits enfants massacrés de Bethléem, comme sur le sombre cortège des massacrés d'Israël à perte de vue et d'histoire. Arrive-t-il aux chrétiens de regarder en face cette réalité ?

Travail encore de la foi sur elle-même pour soustraire à l'idolâtrie la vision chrétienne de la dimension eschatologique de l'histoire. Il se dit souvent trop vite, en effet, que nous serions dans le temps de tous les achèvements. Or, si le Christ est bien ressuscité, s'il est dans la gloire du Père et si l'Esprit a été partagé, il reste que, simultanément, nous sommes dans le temps obscur de l'enfantement et de l'advenue du salut réalisé. Ce salut est objet de foi, mais il demeure objet d'espérance, rappelle Paul (*Romains* 8, 24). Ainsi devrait-on mieux percevoir que le mystère de l'Incarnation et de la Rédemption est, pour l'heure encore, comme caché dans le cœur des croyants. « Noël est un secret » aimait rappeler Jean-Marie Lustiger en célébrant la Nativité de Jésus. De même pour la Résurrection, bien sûr : secret accueilli par des cœurs tremblants de joie et d'incrédulité au petit matin de Pâques, reçu et transmis par les générations des baptisés. Le monde post-pascal n'est pas un monde déjà transfiguré « dans la gloire qui doit être manifestée » (1 *Pierre* 5, 1). C'est un euphémisme de le dire. Nous sommes dans le temps de la patience de Dieu, où tout est donné et manifesté dans le Christ, mais où tout

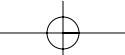
Méditer *La promesse pour être du Christ en vérité*

reste voilé, caché, c'est-à-dire confié à l'intimité du cœur de l'Église. Soit un secret à vivre, à célébrer, à laisser grandir, pour qu'il produise des fruits de vie et d'espérance qui interrogent et appellent l'interrogation : « Veilleur où en est la nuit ? ». Dietrich Bonhoeffer déjà pensait en ce sens, lui qui dès les années trente du siècle dernier, dans la tourmente du nazisme montant, prévenait qu'un christianisme sans Premier Testament était une imposture et qui plaidait pour un retour aux sources bibliques de la foi comme ressource majeure pour rendre le christianisme à sa vitalité et lui donner puissance de témoignage audible.

Conclusion

Les lignes que l'on vient de lire voudraient faire hommage à la puissance de discernement de *La promesse*. Mais, ce faisant, elles auront croisé toute une série de noms qui apportent des harmoniques au propos de Jean-Marie Lustiger. On aura ainsi cité Gaston Fessard, Paul Beauchamp, Dietrich Bonhoeffer. Il faudrait nommer Jean Daniélou, Jacques Maritain, Henri de Lubac, bien d'autres et, jusqu'en notre actualité vive, Patrick Desbois. Il faudrait rappeler, naturellement, Jean-Paul II, dont les paroles et les gestes en ce domaine furent chargés d'un poids symbolique considérable. Ces noms égrenés et associés sont une manière de faire sentir combien à travers ces pages et par-delà la personnalité et le destin singuliers de l'archevêque de Paris, c'est une conjoncture qui doit être identifiée. Ainsi, il y va de plus que d'une histoire personnelle dans l'énoncé des pensées tellement vigoureuses que livre *La promesse*. Si Jean-Marie Lustiger a été donné à l'Église, c'est avec d'autres, et pour un travail en synergie d'intelligence du mystère de l'Église en présence d'Israël. Dès lors, se demander avec trop d'anxiété si l'entreprise se poursuivra par delà la mort de ceux qui l'ont initiée, c'est peut-être négliger de reconnaître qu'il y va en tout cela de beaucoup plus que de l'inspiration d'hommes que la contingence de l'histoire aura ouverts au mystère des relations qui unissent Israël et l'Église. Car la promesse sur laquelle sont écarquillés les yeux du psalmiste appartient bien à l'histoire que Dieu conduit en personne.

Anne-Marie Pelletier, née en 1946, mariée, trois enfants. Après une carrière littéraire à l'Université, enseigne actuellement la tradition biblique à la Faculté Notre-Dame (Paris) ainsi qu'à l'Institut en Sciences des Religions (EPHE). Dernière publication, *Le livre d'Isaïe ou l'histoire au prisme de la prophétie*, Paris, Éd. du Cerf, 2008.



Rivka KARPLUS

L'Église de la Circoncision

DÈS le premier chapitre de son livre *La promesse*, le cardinal Aron Jean-Marie Lustiger parle de « L'Église de Jérusalem », « telle que nous la décrivent les Actes des Apôtres »¹. Cette toute première Église est composée des disciples du Messie, de ceux parmi le peuple d'Israël qui reconnaissent en Jésus le Messie d'Israël et le suivent. Elle fait donc partie du peuple d'Israël, et en même temps elle est appelée à une tâche, une identité propre : « Elle n'est pas un autre Israël, elle est l'accomplissement même en Israël du dessein de Dieu². »

Rapidement, cette « Église-mère » accueille des païens qui viennent se joindre aux disciples du Messie. Elle « vit l'accomplissement des promesses faites à Israël et donné dans le Christ : la grâce faite à Israël est dans le Messie ouverte aux païens. Selon la formule de Luc dans le cantique du vieillard Syméon (*Luc 2, 32*), « cet enfant est la lumière pour l'illumination des nations, et pour la gloire d'Israël, son peuple ». Ainsi, quand arrive l'accomplissement de cette espérance, les nations païennes accèdent à l'Élection d'Israël et en partageant la grâce³. » À partir de ce moment, l'Église devient « catholique », « selon la totalité » : « Elle est selon la totalité parce

1. J.-M. LUSTIGER, *La promesse*, coll. « Essais de l'École-Cathédrale », Parole et Silence, 2002, p. 15.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

THÈME _____ **Rivka Karplus**

qu'elle est l'Église des juifs et des païens. Elle accomplit le mystère du salut de toutes les nations puisqu'elle réunit les deux catégories qui divisent l'histoire : celle qui participe de l'Élection, Israël, et celle qui n'y avait pas droit⁴. »

En même temps, à partir du moment où des païens entrent dans l'Alliance, de nouvelles questions se posent, et en premier lieu celle de l'observance des *mitzvot*, des commandements de Dieu, par les païens. Après la première surprise de voir les païens invités à participer à la grâce donnée dans la venue du Messie⁵, surgissent des différences d'opinion parmi les disciples sur la nécessité de faire passer les païens par une conversion au judaïsme (circoncision et observance des *mitzvot*) avant de les accueillir dans la communauté chrétienne. À la suite du témoignage de Pierre : « Dieu, qui connaît les cœurs, leur a rendu témoignage, quand il leur a donné, comme à nous, l'Esprit Saint. Sans faire la moindre différence entre eux et nous, c'est par la foi qu'il a purifié leurs cœurs », c'est Jacques qui rend la décision : « Je suis donc d'avis de ne pas accumuler les obstacles devant ceux des païens qui se tournent vers Dieu. Écrivons-leur simplement de s'abstenir des souillures de l'idolâtrie, de l'immoralité, de la viande étouffée et du sang⁶. » C'est-à-dire que les païens gardent les obligations que la Torah impose aux non-juifs (les « commandements des fils de Noé »), sans devoir assumer tous ceux du peuple d'Israël – et que leur manière d'observer les commandements sera autre, selon la grâce qui leur est faite : « Ils ont droit aussi à la Loi, comme à une loi sainte inscrite dans leur cœur : c'est en agissant par le Messie, avec lui et en lui qu'ils obéissent à la Loi, lui s'y est fait obéissant jusqu'à la mort de la croix. La discipline de l'Église les a dispensés des observances d'Israël, car ce fardeau, trop lourd pour eux, est le privilège d'Israël⁷. »

Cette décision, prise par celui qui sera le « premier évêque » de Jérusalem, est fondamentale pour l'Église naissante, puisqu'elle précise que, tout en faisant un seul peuple, la distinction entre Israël et les nations reste, inscrite au cœur même de l'Église. « [L'Église] ne peut subsister comme Église que dans le mystère de la grâce faite à Israël. Dans ce mystère, les païens doivent reconnaître un don qui leur est fait gratuitement. Réciproquement, en découvrant le don fait

4. *La promesse*, p. 16.

5. *Actes des Apôtres*, chap. 10 et 11.

6. *Actes des Apôtres*, chap. 15.

7. *La promesse*, p. 144.

L'Église de la Circoncision

aux païens, Israël doit reconnaître que ce qu'il a reçu est une grâce et non un dû⁸.» La présence d'Israël dans l'Église est donc essentielle pour l'Église toute entière : « L'Église de Jérusalem est donc, dans l'Église catholique, la permanence de la promesse faite à Israël, la présence de l'accomplissement, l'attestation de la grâce faite aux païens. Ainsi l'Église est à la fois celle des juifs et des païens⁹. »

Mais cette Église de Jérusalem, en tant que communauté visible sur le plan historique, ne subsistera que quelques siècles. On la voit encore dans la mosaïque de Sainte-Sabine, datant du v^e siècle, qui dépeint deux femmes représentant l'*Ecclesia ex Circumcisione* et l'*Ecclesia ex Gentibus*. Puis, « cette Église de Jérusalem a été détruite sous la pression de Byzance. C'est là sans doute une des pertes majeures de la conscience des chrétiens. La mémoire de la grâce qui avait été faite fut ainsi pratiquement refoulée, je ne dis pas par l'Église en tant qu'épouse du Christ, je dis par les chrétiens. Voilà pour eux une cause de tentation et une épreuve spirituelle, une cause d'infidélité au Christ ; voilà un des problèmes majeurs du christianisme »¹⁰.

De même que les chrétiens, au cours des siècles, ont nié la permanence de l'Élection d'Israël, voulant se substituer à Israël plutôt que de rendre grâce pour le fait d'être admis à partager une même Alliance, ainsi la place d'Israël dans l'Église même a peu à peu disparu de la conscience des chrétiens. Il n'y avait plus de communauté visible représentant cette Église de la Circoncision, et numériquement les « pagano-chrétiens », les chrétiens venus des nations, ont rapidement dépassé les chrétiens appartenant au peuple d'Israël. D'autant plus que le peuple d'Israël était trop souvent vu comme rejeté par Dieu, ou comme puni de ne pas avoir reconnu son Messie, et le judaïsme comme dépassé, remplacé par la nouvelle foi chrétienne. Au point que, souvent, un juif entrant dans l'Église devait renoncer à toute observance juive, et à toute identification avec son peuple, parfois même sous peine de punition ou de mort. « Cela fait partie de ces blessures, de ces péchés que nous devons bien reconnaître, qui nous jugent et où nous devons attendre de Dieu qu'il fasse quelque chose en conformité avec sa promesse¹¹. »

8. *La promesse*, p. 16.

9. *La promesse*, p. 17.

10. *La promesse*, p. 17.

11. *Ibid.*

THÈME _____ **Rivka Karplus**

Mais qu'est devenue l'Église de la Circoncision, cette «Église de Jérusalem», au cours des siècles? Elle n'était plus visible comme communauté, comme réalité historique; mais sans elle l'Église ne serait plus «catholique», formée des juifs et des païens. Elle doit donc forcément être présente, dans l'Église, tout au long de l'histoire, mais comment?

D'abord, cette Église de la Circoncision reste présente éternellement dans le fondement même de l'Église, puisque c'est à l'intérieur du peuple d'Israël que l'Église est née. «La personne du Christ n'a été donnée une fois pour toutes dans l'histoire humaine qu'en Israël, grâce à la foi d'une poignée d'Israélites choisis par Dieu et reconnaissant en Jésus l'accomplissement définitif de la promesse faite à Abraham et à sa descendance à jamais: la Vierge Marie et les douze Apôtres, au premier chef desquels Pierre, sur qui le Christ lui-même bâtit son Église¹².» Tous ceux qui entrent dans l'Église, dans toutes les générations depuis son fondement, se joignent à cette première communauté, qui reste vivante et présente, au cœur de l'Église, et dans la communion des saints.

La foi de l'Église se base sur la foi d'Israël, et sur le témoignage de ces premières générations. Le Messie ne pouvait naître que là où il était attendu: «Le Verbe éternel de Dieu prend chair en Marie, fille d'Israël, puisque Dieu son Père, d'avance, avait élu ce peuple et lui avait confié son Nom et sa Parole. Il a été envoyé à la plénitude des temps, attendu par le peuple de Dieu, pour être reconnu par lui... Pour être reconnu "Roi des Juifs" et Envoyé de Dieu l'unique, il ne pouvait naître qu'à Bethléem¹³.» Si l'Église ose proclamer Jésus le Messie d'Israël, c'est parce qu'elle porte en elle le témoignage de ceux, parmi les fils et filles d'Israël, auxquels Dieu a donné de le reconnaître comme le Messie annoncé et tant attendu.

Cette Église de la Circoncision est présente aussi, de façon peut-être moins évidente, dans tous ceux du peuple d'Israël, au fil des générations, qui font partie de l'Église. Un juif, entrant dans l'Église, ne peut pas cesser d'être juif, puisqu'il s'agit d'une identité qui se fonde sur l'Élection divine: «le Seigneur vous a pris et il vous a fait sortir de l'Égypte, cette fournaise à fondre le fer, pour que vous deveniez son peuple, son patrimoine, comme vous l'êtes aujourd'hui».

12. M. SALES, *Le Corps de l'Église*, Communio – Fayard, 1989, p. 11.

13. J.-M. LUSTIGER, *Le choix de Dieu*, entretiens avec J.-L. Missika et D. Wolton, de Fallois, 1987, p. 92.

L'Église de la Circoncision

d'hui »¹⁴. « Car tu es un peuple consacré au Seigneur ton Dieu ; c'est toi que le Seigneur ton Dieu a choisi pour devenir le peuple qui est sa part personnelle parmi tous les peuples qui sont sur la surface de la terre¹⁵. » Ainsi que l'exprime Jean-Marie Lustiger : « Dieu en a fait un peuple, en raison même du don qu'il lui a fait, et pas pour ce peuple lui-même, mais pour le monde entier¹⁶. » Dans le Christ, tous ceux que Dieu a appelés au baptême dans l'Église ont eux aussi part à l'Élection divine : « Dieu choisit, parmi toutes les nations païennes, des fils et des filles. Ceux-ci, par la foi au Christ, Fils obéissant et ressuscité, plénitude d'Israël, ont désormais part à l'Élection, à la grâce et à la mission d'Israël¹⁷. » Mais cette ouverture aux nations n'annule en rien la spécificité d'Israël : « Pour un juif [...] demeure inscrite dans sa mémoire, même s'il n'entretient plus aucun rapport avec le judaïsme, cette double appartenance à une histoire et à un peuple, indissolublement¹⁸. »

Tout juif baptisé dans l'Église est porteur de cette appartenance, de cette Élection, et donc participe à cette présence d'Israël dans l'Église. Dire autrement serait dire qu'il devient un fils des nations, un de ceux qui sont joints à Israël dans le Christ – ce qui serait un contresens évident. Cela ne veut pas dire qu'il est meilleur – ou pire – chrétien que celui venu des nations, mais tout simplement que, comme chacun, il ne peut suivre le Christ que dans la vérité de l'appel reçu de Dieu, et que pour un juif cet appel est à la fois celui d'Israël et celui de tout disciple du Christ.

Le plus souvent, cette identité a été vécue de façon non consciente ou cachée, à cause de la séparation entre la majorité du peuple d'Israël et l'Église, et de la façon dont cette rupture initiale a évolué au cours des siècles. De nos jours, un chrétien appartenant au peuple d'Israël n'est plus tenu à renoncer à son identité juive, ni à sa solidarité avec son peuple. L'Église a fait tout un chemin, avant

14. *Deutéronome* 4, 20.

15. *Deutéronome* 7, 6.

16. J.-M. LUSTIGER, « *Puisqu'il le faut...* », interview à *Yediot Aharonot*, janvier 1982, dans *Osez croire, osez vivre*, (édition internationale), Le Centurion, 1986, p. 57.

17. *La promesse*, p. 130.

18. J.-M. LUSTIGER, « *Comment, après tant d'années de retrouvailles en France et au niveau mondial, juifs et catholiques peuvent-ils approfondir leurs relations ?* » Exposé oral aux journées nationales des délégués à Lyon : Relations judéo-chrétiennes, p. 8.

THÈME Rivka Karplus

et depuis la déclaration *Nostra Aetate*, pour réaffirmer son enracinement dans le judaïsme et pour renouer un dialogue avec le peuple d'Israël. Dans un tel contexte, on commence à voir à nouveau ce que peut être cette identité, de fils ou fille d'Israël dans l'Église. Edith Stein, Sœur Thérèse-Bénédictine de la Croix, n'a jamais cessé de se voir comme juive, solidaire de son peuple – et d'autant plus dans la persécution aux jours de la Shoah. En l'un des dialogues qu'elle écrit pour sa communauté, elle s'identifie à la reine Esther, venant plaider pour son peuple¹⁹. Elle est morte à la fois comme juive et comme chrétienne, puisque c'est en tant que juive baptisée qu'elle était déportée (avec les autres religieux juifs, en punition pour le courage des évêques et ministres hollandais qui avaient osé s'opposer publiquement au génocide). Elle est partie vers Auschwitz en disant à sa sœur : « Viens, nous partons pour notre peuple »²⁰ et, martyre chrétienne, elle a été tuée parce qu'elle était juive, donnant ainsi le témoignage ultime que peut donner un juif, la mort *al kiddush Hashem* « pour la sanctification du Nom ». Au début de la célébration de sa canonisation, c'est le pape Jean-Paul II qui a réaffirmé cette identité juive et chrétienne : « nous offrons le témoignage de cette fille d'Israël et fille du Carmel en exemple pour l'Église sainte et catholique. »

Le cardinal Aron Jean-Marie Lustiger, né comme Edith Stein le jour de Kippour, parle de l'évidence, pour le garçon juif de quatorze ans qu'il était au moment de son baptême, de la continuité entre la foi d'Israël et celle de l'Église : « Pour être plus clair, j'ai cru au Christ, Messie d'Israël. Quelque chose s'est cristallisé que je portais en moi depuis des années sans que j'en aie parlé à personne. Je savais que le judaïsme portait en lui l'espérance du Messie. Au scandale de la souffrance répondait l'espérance de la rédemption et l'accomplissement des promesses que Dieu a faites à son peuple. Et j'ai su que Jésus est le Messie, le Christ de Dieu²¹. » « Pour moi, il n'était pas un instant question de renier mon identité juive. Bien au contraire. Je percevais le Christ, Messie d'Israël...²² » Cette conscience que son identité juive faisait partie intégrale de son identité chrétienne

19. E. STEIN, *Dialogue nocturne* dans *Source cachée – œuvres spirituelles*, Ad Solem-Éd. du Cerf, 1998, p. 309-321.

20. J. BOUFFET, *Edith Stein, philosophe crucifiée*, Presses de la Renaissance, 1998, chap. 22.

21. *Le choix de Dieu*, p. 59.

22. *Le choix de Dieu*, p. 61.

L'Église de la Circoncision

ne l'a jamais quitté. Le texte qu'il a choisi pour la plaque qui allait être posée dans Notre-Dame de Paris, après sa mort, l'exprime : « Je suis né juif. J'ai reçu le nom de mon grand-père paternel, Aron. Devenu chrétien par la foi et le baptême, Je suis demeuré juif comme le demeuraient les Apôtres. J'ai pour saints patrons Aron le Grand Prêtre, saint Jean l'Apôtre, sainte Marie pleine de grâce. » En même temps, ce cardinal juif était archevêque de Paris, aimant son peuple et remplissant cette tâche avec tout lui-même ; et c'est dans ce même texte qu'il soulignait que cet appel s'insérait dans la continuité de l'Église universelle : « Nommé 139^e archevêque de Paris par Sa Sainteté le pape Jean-Paul II, j'ai été intronisé dans cette cathédrale le 27 février 1981, puis j'y ai exercé tout mon ministère. Passants, priez pour moi. »

La fidélité à l'identité juive, chez un juif entré dans l'Église, ne le sépare pas de ses frères, chrétiens venus des nations. Tous partagent une même foi, une même grâce de Dieu – et la partagent d'autant plus que chacun est fidèle à son identité propre, puisque c'est ensemble qu'ils reflètent plus pleinement la grâce donnée : « Dans ce mystère réciproque de gratuité, l'un sert de témoin à l'autre. Chacun atteste pour l'autre la gratuité absolue du don de Dieu, en même temps qu'il permet de mesurer l'universalité du péché, c'est-à-dire du pardon de Dieu, puisque le péché ne se révèle que dans la miséricorde. Parce que Dieu fait complètement miséricorde à Israël, celui-ci peut découvrir que la même grâce est donnée aux païens ; et dans la mesure où les païens reconnaissent le don gratuit qui leur est accordé d'avoir part au don fait à Israël, la grâce de Dieu se manifeste dans toute sa splendeur²³. » Tous partagent une même vocation chrétienne, celle de suivre le Christ, d'être ses disciples, ses témoins – et de vivre ensemble l'amour et la grâce donné par Dieu en son Fils bien-aimé.

Dans le dernier chapitre de la première partie de *La promesse*, le Cardinal Lustiger revient à cette première Église de Jérusalem, disparue depuis des siècles : « Je dois, ici, vous confier une prière que j'ose à peine exprimer à haute voix, tant elle paraît audacieuse. » Sur le fond de la situation nouvelle créée par la renaissance de l'État d'Israël : « Dans cette situation, une « Église », une *Ecclesia ex circumcissione*, ainsi que la désigne une mosaïque à Sainte-Sabine à Rome, devient à nouveau pensable... Cette *Ecclesia ex circumcissione* qui a évangélisé l'*Ecclesia ex gentibus* a été tirée de son très

23. *La promesse*, p. 16-17.

THÈME Rivka Karplus

long sommeil par un premier geste du pape Pie XII. Le cardinal Tisserand, préfet de la Congrégation pour les Églises orientales, avait encouragé la création d'une association destinée à un tel réveil, l'« Œuvre Saint-Jacques l'Apôtre » dès 1954, sous l'égide du patriarche latin de Jérusalem, Mgr Albert Gori»²⁴.

Cette association, définitivement approuvée par le patriarche le 11 février 1956, « a pour but de préserver et d'affermir la chrétienté en Israël, particulièrement les Catholiques venus du Judaïsme »²⁵. Son nom témoigne déjà d'un sentiment de continuité avec la première Eglise, puisque le Saint Jacques dont il s'agit est le premier évêque de Jérusalem. L'Œuvre Saint-Jacques est créée en réponse à un besoin pastoral qui se fait ressentir à la suite des vagues d'immigration vers l'État d'Israël : celui d'un groupe de chrétiens vivant dans le monde israélien, parlant hébreu. En partie ils sont des juifs, pour la plupart baptisés avant leur arrivée en Israël (souvent dans un contexte qui ne leur permettait pas d'exprimer leur identité juive), et en partie des chrétiens non-juifs, venus partager la vie du peuple juif dans le nouvel État d'Israël. Tous ont l'hébreu comme langue quotidienne, tous sont confrontés aux questions posées par la rencontre avec le peuple d'Israël, avec le judaïsme.

Les statuts de l'Œuvre Saint-Jacques soulignent qu'elle doit être en lien avec la communauté chrétienne locale, et que « évitant tout esprit particulariste, [les groupes locaux] seront des cellules vivantes de l'Église. » Ils ont à développer « un solide esprit chrétien », à chercher « à acquérir l'intelligence du Mystère d'Israël », à insister sur la formation biblique, et à s'efforcer « de promouvoir une culture judéo-chrétienne et une spiritualité s'y rattachant. » La suite souligne la vocation spécifique de cette communauté dans l'Église : « On fera tout pour dissiper les préjugés contre l'Église notamment qu'un Juif qui a embrassé la religion chrétienne aurait abandonné son Peuple. Au contraire, comme tout chrétien, "il doit remplir avec intelligence, conscience et fierté les devoirs d'un noble patriotisme, donnant à la patrie terrestre toute la mesure qui lui est due d'amour, de dévouement et de collaboration" (Pie XII, *Summi Pontificatus*, 1939). Bien plus, comme un Chrétien issu du Judaïsme, il doit prendre conscience de sa vocation particulière au sein de l'Église et au sein de son peuple et assumer la responsabilité qui en découle²⁶. » Cinquante ans après, regardant l'évolution de cette Œuvre Saint-

24. *La promesse*, p. 168-170.

25. *Œuvre Saint-Jacques l'Apôtre, Statuts*, Jérusalem, 1956.

26. *Ibid.*

L'Église de la Circoncision

Jacques, devenu « le vicariat (du patriarcat latin) catholique hébréophone en Israël » (composée aujourd'hui encore de juifs et de non-juifs, nés en Israël ou ailleurs), on peut voir à la fois comment elle s'est située face à cette mission, et quelles sont les questions qui peuvent se poser pour l'avenir.

Cette communauté a eu, dès ses débuts, un caractère paradoxal : petit rassemblement de quelques centaines de fidèles, mais représentant un élément essentiel pour toute l'Église ; communauté dont la vocation est fondée sur celle de l'« Église de Jérusalem », mais composée à la fois de fils d'Israël et fils des nations. En plus, elle a dû – et doit encore – trouver son chemin parmi une multitude de tensions et de contradictions : toute la douloureuse histoire entre l'Église et Israël, la méfiance encore ressentie par beaucoup de juifs envers l'Église identifiée aux persécuteurs, les tensions de la situation politique en Israël : « Ceux qui la constituent – quelle que soit leur origine – subissent aujourd'hui toutes les contradictions : celles que n'a cessé de supporter le peuple juif, celles qu'ont éprouvées au cours des siècles les chrétiens en ce pays si complexe²⁷. » Et en même temps ce sont peut-être justement ces paradoxes et ces tensions qui l'aident à voir ce à quoi Dieu l'appelle : aujourd'hui, et dans les années à venir.

Si cette communauté qui porte en elle l'espérance d'une forme visible de l'Église de la Circoncision est formée à la fois de fils d'Israël et de fils des nations – peut-être est-ce pour qu'elle sache qu'une de ses tâches est justement de rendre grâce pour l'entrée des nations dans l'Alliance, pour tous ceux venus, comme les mages, « rendre hommage au Roi des juifs »²⁸. Le fait que, le 9 novembre 2003, frère Jean-Baptiste Gurion, père abbé de l'abbaye bénédictine d'Abu Gosh, ait été ordonné évêque auxiliaire du patriarche latin, pour cette si petite communauté, souligne d'autant plus son importance aux yeux de l'Église, et cette espérance qu'elle porte²⁹.

Sa situation parmi tant de tensions et de contradictions lui donne une vocation de réconciliation : déjà, dans les statuts de l'Œuvre Saint Jacques, cela fait partie de sa mission : « Désirant être un lien entre le Peuple juif et la Chrétienté, l'Œuvre combattra l'antisémitisme sous toutes ses formes et s'efforcera de développer la

27. *La promesse*, p. 171.

28. Voir *Catéchisme de l'Église catholique*, n° 528, l'Épiphanie.

29. Frère Jean-Baptiste est mort le 23 juin 2005, et le Père Pierbattista Pizzaballa o.f.m. lui a succédé comme responsable de la communauté hébréophone, avec les mêmes pouvoirs spécifiques donnés par le Pape.

THÈME _____ **Rivka Karplus**

compréhension mutuelle, la sympathie et les relations amicales entre le monde catholique et Israël³⁰. » Vivant parmi le peuple d'Israël, elle a à affirmer fidèlement Jésus comme Messie d'Israël, tout en reconnaissant la déchirure entre le peuple d'Israël et l'Église – et la part de responsabilité que l'Église y porte. En même temps elle a à témoigner de son respect pour l'alliance de Dieu avec son peuple Israël, et pour une histoire dont Dieu seul sait « les temps et les moments »³¹. Si la plus grande partie du peuple d'Israël ne reconnaît pas, ou ne peut pas reconnaître en Jésus le Messie, elle peut accueillir cette séparation en y voyant le témoignage fidèle d'Israël, qui affirme l'unicité de Dieu et l'espérance fondée sur les promesses de Dieu.

Cette communauté se trouve tout autant confrontée aux défis qui sont ceux de toute communauté chrétienne : de vivre ensemble de telle sorte que chacun se sache écouté, aimé par ses frères et par Dieu, malgré les différences de caractère ou d'opinions, de chercher ensemble à suivre l'appel du Christ et à donner un témoignage fidèle de l'amour de Dieu et d'espérance dans un monde qui en a tant besoin. Le fait d'être une minorité chrétienne au sein de la société israélienne, et, par ailleurs, de se situer comme israéliens dans une Église locale majoritairement palestinienne, ouvre bien des possibilités de réconciliation : « ...cette communauté, si l'Église lui accordait une existence propre, pourrait remplir, associée aux communautés chrétiennes arabes, la mission confiée par Jésus à ses disciples. Entre le judaïsme et l'islam, entre la culture arabe et la culture occidentale, entre les revendications politiques contradictoires, à qui d'autre reviendrait-il de vivre cette Béatitude : "Heureux les artisans de paix, ils seront appelés fils de Dieu" ? Le Christ, Fils de Dieu, "a fait la paix par le sang de sa croix", nous dit saint Paul. C'est le témoignage que le Proche-Orient déchiré attend des chrétiens. »³²

Tout cela laisse bien des questions pour l'avenir : si cette communauté reflète quelque chose de la réalité de l'Église de la Circoncision dans l'Église universelle, quelles sont les implications pour sa vie liturgique, pour sa relation aux fêtes juives ? Quelle doit être sa relation aux *mitzvot*, aux commandements donnés par Dieu à son peuple Israël ?

30. *Œuvre Saint-Jacques l'Apôtre, Statuts*.

31. Voir *Actes des Apôtres* 1, 6-7.

32. *La promesse*, p. 172.

L'Église de la Circoncision

Dès les débuts, la question se posait (on était alors une quinzaine d'années avant le concile Vatican II) de la possibilité de célébrer la messe en hébreu, et du rite, parmi les différents rites en usage dans l'Église catholique, qui serait le plus approprié. La première tentative a été de célébrer selon le rite syriaque, comme « plus sémite », mais par la suite la communauté est revenue au rite latin, tous ses membres y étant déjà habitués d'avant leur venue en Israël³³. Plus tard, à la suite du Concile, il est devenu possible de célébrer toute la messe en hébreu, mais les questions n'étaient pas pour autant résolues. Si cette communauté, si petite soit-elle, est appelée à vivre la continuité entre la foi d'Israël et celle de l'Église, et à en témoigner, il ne suffit peut-être pas de célébrer comme on célébrerait partout ailleurs. Mais comment formuler une liturgie qui exprime à la fois cette continuité et la communion avec tout le reste de l'Église, entre *Ecclesia ex circumcisione* et *Ecclesia ex gentibus*, dans une seule foi, un seul Corps du Christ ?

Le simple fait de traduire la liturgie en hébreu souligne déjà tout ce qu'il y a de continuité entre la liturgie d'Israël et celle de l'Église : textes bibliques qui retrouvent leur langue d'origine, bénédictions juives sur le pain et le vin reprises dans l'offertoire, l'attente messianique de la liturgie de l'Avent rejoignant celle du peuple d'Israël³⁴...

33. Avec une autorisation *ad experimentum*, la première messe en hébreu en Israël (la majeure partie en hébreu, avec certains textes – comme la consécration – devant rester en syriaque) a été célébrée à Haïfa en 1956, et la première messe en rite romain en hébreu en 1957 (en hébreu jusqu'à l'offertoire et à partir du Notre Père, la prière eucharistique devant rester en latin).

34. Jusqu'en la précision de la dernière des « grandes antiennes » du Magnificat : « Ô Emmanuel, Rex et legifer noster, expectatio Gentium, et Salvator earum... », qui semblerait écrite du point de vue d'Israël. S'agirait-il d'une expression de la volonté de substituer l'Église à Israël, où les non-chrétiens deviendraient « les nations » – ou d'un reste de liturgie d'une première communauté juive ?

L'attente messianique s'exprime de façon presque incessante dans la prière juive : « De Ton Lieu, notre Roi, apparais et règne sur nous, car nous T'attendons. Quand règneras-Tu en Sion ? Bientôt, en nos jours, viens y demeurer éternellement. Que Tu sois magnifié et sanctifié en Jérusalem Ta ville pour toutes générations et pour toute éternité, et que nos yeux voient Ta majesté comme est dit dans les chants de Ta puissance, par David... » (Prière du Shabbat matin). « [Donne] joie à Ta terre, exultation à Ta ville, et que pousse une descendance à David Ton serviteur, et que soit établie une lumière pour le fils de Jesse Ton Messie, bientôt en nos jours... » (Prières de Rosh ha Shanah et de Kippour).

THÈME Rivka Karplus

Mais d'autres questions se posent face à la vie quotidienne du peuple d'Israël : Quelle serait la meilleure manière de célébrer cette même Eucharistie ici, en communion avec toute l'Église, pour qu'elle témoigne à la fois de la continuité avec la liturgie de la Pâque juive, avec la foi d'Israël dans laquelle le Christ situe chacun de ses gestes et phrases, et de l'étonnante nouveauté donnée dans le Christ ? Quelle est la place du Shabbat, trésor confié par Dieu à son peuple Israël, témoignage de la création et « commencement des convocations saintes, commémoration de la sortie d'Égypte »³⁵ dans la vie d'une telle communauté, qui célèbre avec toute l'Église le dimanche, jour de la Résurrection du Seigneur, premier jour de la nouvelle création ? Peut-on suivre le calendrier liturgique de l'Église et en même temps tenir compte des fêtes d'Israël, fêtes qui célèbrent l'Alliance entre Dieu et son peuple, et ainsi affirmer une continuité malgré la rupture entre traditions juives et chrétiennes, malgré les décalages ou les intersections des calendriers³⁶ ?

Il reste aussi la question des *mitzvot*, des commandements donnés par Dieu à Israël : si « Israël, lui, demeure chargé de ce fardeau délicieux de l'observance »³⁷, comment se pose la question de l'observance des *mitzvot*, dans une telle communauté ? Il faut d'abord voir que cette question se pose dans une réalité concrète très différente de celle des premiers jours de l'annonce chrétienne, où il s'agissait d'un groupe de disciples qui croissait à l'intérieur du peuple d'Israël. Il s'agit non seulement d'une communauté composée à la fois de juifs et de non-juifs, mais aussi d'une réalité où l'adhésion à la foi chrétienne introduit forcément une certaine séparation du monde juif pratiquant, et donc rendrait difficile pour la plupart une pratique normalement fondée sur une vie communautaire. Il y aurait la nécessité de veiller à ce que toute observance des *mitzvot*, dans une communauté chrétienne, ne crée pas de séparation entre ceux qui sont juifs et ceux venus des nations, qui « ont droit aussi à la Loi, comme à une loi sainte inscrite dans leur cœur : c'est en agissant par le Messie, avec lui et en lui qu'ils obéissent à la Loi »³⁸, ou entre ceux qui se sentent appelés à une telle observance et ceux qui la

35. *Kiddouch* du vendredi soir, dans la liturgie juive.

36. Comment faire, par exemple, quand la Pâque juive tombe le soir du vendredi saint ? Ou quand, comme arrive parfois, il y a un mois de décalage entre Pâque juive et Pâques chrétienne ?

37. *La promesse*, p. 17.

38. *La promesse*, p. 144.

L'Église de la Circoncision

vivent autrement. Il y a aussi le fait que beaucoup de juifs dans l'Église ne se sentent pas concernés par de telles questions, ou vivent dans une situation où l'observance concrète des *mitzvot* semblerait impossible ou artificielle. Mais la question la plus fondamentale est peut-être celle de ce que doit être l'observance des *mitzvot*, pour un juif disciple du Christ. Comment observer ces mêmes commandements, à la suite du Messie d'Israël et avec lui ? Est-ce en les suivant d'une façon proche de l'observance d'Israël, ou d'une manière autre, nouvelle³⁹ ? Comment peuvent s'exprimer, dans une telle observance, continuité et nouveauté ? De telles questions, de nos jours, ne peuvent se poser que dans la réalité quotidienne de chacun, suivant l'appel de Dieu dans sa vie. Pour la communauté hébréophone, il ne s'agit pas de vivre en « projet de laboratoire » théologique ou liturgique, mais en communauté chrétienne ; non pas d'abord de trouver des réponses, mais plutôt de vivre à l'écoute des questions qu'elle porte en elle-même, pour mieux s'ouvrir à l'appel de Dieu, dans la spécificité de sa vocation, et en donnant un témoignage fidèle d'espérance et de paix.

Quel sera l'avenir de cette petite communauté ? Qu'en sera-t-il de la réalité visible, communautaire, de cette Église de la Circoncision ? Dieu seul le sait, mais le Cardinal Lustiger nous parle d'une Promesse, et d'une prière. Promesse du Dieu fidèle, qui ne peut manquer d'accomplir sa Parole, et prière qui continue encore, en espérance et en fidélité, à l'écoute de cette promesse.

« Vous avez raison de fixer votre regard [sur la parole des prophètes] comme sur une lampe brillant dans un lieu obscur, jusqu'à ce que luise le jour et que l'étoile du matin se lève dans vos cœurs⁴⁰. »

Rivka (Rebekah) Karplus est née aux États-Unis, et vit en Israël depuis qu'elle a fait son aliyah en 1985. Elle est juive et chrétienne, et travaille comme médecin en maladies infectieuses, avec un intérêt particulier pour le sida, dans un hôpital proche de Ramle-Lod. Elle fait partie de la communauté catholique hébréophone à Jérusalem, où elle habite ; elle a travaillé avec le Cardinal Lustiger sur la traduction de *La promesse*.

39. Dans *La promesse*, les deux premiers chapitres : *Jésus et la Loi* et *Les dix Paroles*, donnent une approche de ces questions, en demandant : « Comment est-ce que Jésus lui-même observe et accomplit ces commandements ? » pour mieux comprendre « le rôle des commandements dans la vie de Jésus et dans celle de ses disciples » (p. 24).

40. 2 Pierre 1, 19.

Titres parus

LE CREDO

La confession de la foi (1976/1)
 « Jésus, né du Père avant tous les siècles » (1977/1)
 « Né de la Vierge Marie » (1978/1)
 « Il a pris chair et s'est fait homme » (1979/1)
 La passion (1980/1)
 « Descendu aux enfers » (1981/1)
 « Il est ressuscité » (1982/1)
 « Il est monté aux cieux » (1983/3)
 « Il est assis à la droite du Père » (1984/1)
 Le jugement dernier (1985/1)
 L'Esprit Saint (1986/1)
 L'Église (1987/1)
 La communion des saints (1988/1)
 La rémission des péchés (1989/1)
 La résurrection de la chair (1990/1)
 La vie éternelle (1991/1)
 Le Christ (1997/2-3)
 L'Esprit saint (1998/1-2)
 Le Père (1998/6-1999/1)
 Croire en la Trinité (1999/5-6)
 La parole de Dieu (2001/1)
 Au-delà du fondamentalisme (2001/6)
 Les mystères de Jésus (2002/2)
 Le mystère de l'Incarnation (2003/2)
 La vie cachée (2004/1)
 Le baptême de Jésus (2005/1)
 Les noces de Cana (2006/1)
 La venue du Royaume (2007/1)
 La Transfiguration (2008)

LES SACREMENTS

Guérir et sauver (1977/3)
 L'eucharistie (1977/5)
 La pénitence (1978/5)
 Laïcs ou baptisés (1979/2)
 Le mariage (1979/5)
 Les prêtres (1981/6)
 La confirmation (1982/5)
 La réconciliation (1983/5)
 Le sacrement des malades (1984/5)
 Le sacrifice eucharistique (1985/3)
 L'Eucharistie, mystère d'Alliance (2000/3)
 La confession, sacrement difficile ? (2004/2)

LES BÉATITUDES

La pauvreté (1986/5)
 Bienheureux persécutés ? (1987/2)
 Les cœurs purs (1988/5)
 Les affligés (1991/4)
 L'écologie : Heureux les doux (1993/3)
 Heureux les miséricordieux (1993/6)

POLITIQUE

Les chrétiens et le politique (1976/6)
 La violence et l'esprit (1980/2)
 Le pluralisme (1983/2)
 Quelle crise ? (1983/6)
 Le pouvoir (1984/3)
 Les immigrés (1986/3)
 Le royaume (1986/3)
 L'Europe (1990/3-4)
 Les nations (1994/2)
 Médias, démocratie, Église (1994/5)
 Dieu et César (1995/4)
 L'Europe et le christianisme (2005/3)

L'ÉGLISE

Appartenir à l'Église (1976/5)
 Les communautés dans l'Église (1977/2)
 La loi dans l'Église (1978/3)
 L'autorité de l'évêque (1990/5)
 Former des prêtres (1990/5)
 L'Église, une secte ? (1991/2)
 La papauté (1991/3)
 L'avenir du monde (1985/5-6)
 Les Églises orientales (1992/6)
 Baptême et ordre (1996/5)
 La paroisse (1998/4)
 Le ministère de Pierre (1999/4)
 Musique et liturgie (2000/4)
 Le diacre (2001/2)
 Mémoire et réconciliation (2002/3)
 La vie consacrée (2004/5-6)
 Le Christ et les religions (2007/5-6)

LES RELIGIONS NON CHRÉTIENNES

Les religions de remplacement (1980/4)
 Les religions orientales (1988/4)
 L'islam (1991/5-6)
 Le judaïsme (1995/3)
 Les religions et le salut (1996/2)

L'EXISTENCE

DEVANT DIEU

Mourir (1976/2)
 La fidélité (1976/3)
 L'expérience religieuse (1976/8)
 Guérir et sauver (1977/3)
 La prière et la présence (1977/6)
 La liturgie (1978/8)
 Miettes théologiques (1981/3)
 Les conseils évangéliques (1981/4)
 Qu'est-ce que la théologie ? (1981/5)
 Le dimanche (1982/7)
 Le catéchisme (1983/1)
 L'enfance (1985/2)
 La prière chrétienne (1985/4)
 Lire l'Écriture (1986/4)
 La foi (1988/2)
 L'acte liturgique (1993/4)
 La spiritualité (1994/3)
 La charité (1994/6)
 La vie de foi (1994/5)
 Vivre dans l'espérance (1996/5)
 Le pèlerinage (1997/4)
 La prudence (1997/6)
 La force (1998/5)
 Justice et tempérance (2000/5)
 La transmission de la foi (2001/4)
 Miettes théologiques II (2001/5)
 La sainteté aujourd'hui (2002/5-6)
 La joie (2004/4)
 Face au monde (2005/4)
 La différence sexuelle (2006/5-6)
 La fidélité (2007/3)
 La bonté (2008/2)

PHILOSOPHIE

La création (1976/3)
 Au fond de la morale (1997/3)
 La cause de Dieu (1978/4)
 Satan, « mystère d'iniquité » (1979/3)
 Après la mort (1980/3)
 Le corps (1980/6)

Le plaisir (1982/2)
 La femme (1982/4)
 La sainteté de l'art (1982/6)
 L'espérance (1984/4)
 L'âme (1987/3)
 La vérité (1987/4)
 La souffrance (1988/6)
 L'imagination (1989/6)
 Sauver la raison (1992/2-3)
 Homme et femme il les créa (1993/2)
 La tentation de la gnose (1999/2)
 Fides et ratio (2000/6)
 Créés pour lui (2001/3)
 La Providence (2002/4)
 Hans Urs von Balthasar (2005/2)
 Dieu est amour (2005/5-6)
 La différence sexuelle (2006/5-6)

SCIENCES

Exégèse et théologie (1976/7)
 Sciences, culture et foi (1983/4)
 Biologie et morale (1984/6)
 Foi et communication (1987/6)
 Cosmos et création (1988/3)
 Les miracles (1989/5)
 L'écologie (1993/3)
 La bioéthique (2003/3)

HISTOIRE

L'Église : une histoire (1979/6)
 Hans Urs von Balthasar (1989/2)
 La Révolution (1989/3-4)
 La modernité – et après ? (1990/2)
 Le Nouveau Monde (1992/4)
 Henri de Lubac (1992/5)
 Baptême de Clovis (1996/3)
 Louis Bouyer (2006/4)

SOCIÉTÉ

La justice (1978/2)
 L'éducation chrétienne (1979/4)
 Aux sociétés ce que dit l'Église (1981/2)
 Le travail (1984/2)
 Sainteté dans la civilisation (1987/5)
 Foi et communication (1987/6)
 La famille (1986/6)
 L'Église dans la ville (1990/5)
 Conscience ou consensus ? (1993/5)
 La guerre (1994/4)
 La sépulture (1995/2)
 L'Église et la jeunesse (1995/6)
 L'argent (1996/4)
 La maladie (1997/5)
 La mondialisation (2000/1)
 Les exclus (2002/1)
 Église et État (2003/1)
 Habiter (2004/3)
 Le sport (2006/2)
 L'école et les religions (2006/3)
 Malaise dans la civilisation (2007/2)

LE DÉCALOGUE

Un seul Dieu (1992/1)
 Le nom de Dieu (1993/1)
 Le respect du sabbat (1994/1)
 Père et mère honoreras (1995/1)
 Tu ne tueras pas (1996/1)
 Tu ne commettras pas d'adultère (1997/1)
 Tu ne voleras pas (1998/3)
 Tu ne porteras pas de faux témoignage (1999/3)
 La convoitise (2000/2)

Seuls sont encore disponibles les numéros récents. Consultez notre secrétariat.

Patrick DESBOIS

Coresponsables de la promesse

LE Cardinal Jean-Marie Lustiger entreprit des relations tout à fait inattendues avec les maîtres spirituels de l'orthodoxie juive. Sans doute cela est-il dû à l'amitié sincère et respectueuse qui s'établit entre le rabbin Israël Singer – alors secrétaire général du Congrès Juif mondial – et le Cardinal.

Israël Singer, lui-même issu de l'orthodoxie juive moderne, avait entrepris dans un aller-retour New York-Paris de rencontrer le Cardinal Jean-Marie Lustiger pour lui proposer d'établir des relations religieuses et respectueuses avec les maîtres de l'orthodoxie juive à Brooklyn.

Il est sans doute nécessaire de rappeler que bon nombre d'écoles de spiritualité juive étaient issues de Lituanie, de Pologne, d'Ukraine, de Biélorussie. Les armées hitlériennes avançant, les écoles décidèrent d'exfiltrer leurs maîtres. À l'issue de cette période, 90 % des écoles religieuses juives ont vu leur centre installé à Brooklyn, tandis que 10 % d'entre elles se sont installées à Jérusalem. Ainsi, fait incroyable, le Cardinal entreprit à plusieurs reprises avec des groupes de prêtres puis des évêques français, et enfin des archevêques de tous continents – y compris d'Afrique et d'Asie – d'organiser chaque année un temps de rencontre entre les dignitaires de l'Église catholique et les maîtres des yeshivot, c'est-à-dire les écoles talmudiques.

Cela était une première. Jamais depuis le concile Vatican II les courants juifs orthodoxes n'avaient accepté une rencontre d'une telle intensité avec les représentants de l'Église catholique. L'une des

THÈME _____ **Patrick Desbois**

premières assemblées porta sur le thème: « *Quel est le premier des commandements pour les religieux dans le monde d'aujourd'hui ?* »

Si au début, l'aspect spectaculaire de la rencontre des hommes en rouge visitant des hommes en noir paraissait l'emporter, des liens très profonds se tissèrent en réalité entre les maîtres juifs et les archevêques. Cela était d'autant plus surprenant que ces rencontres étaient initiées par le Cardinal Jean-Marie Lustiger dont l'origine juive était connue de tous à Brooklyn. Non seulement cet état de fait ne créait pas de handicap, mais au contraire ouvrait l'espace d'un rapprochement si inattendu. Le Cardinal en était lui-même stupéfait, comprenant bien que ces rencontres ne relevaient pas d'abord du hasard, mais ne pouvaient être comprises que dans la lumière de l'œuvre de Dieu, c'est-à-dire de son plan de Salut. Le Cardinal Jean-Marie Lustiger répétait fréquemment: « *N'oublions pas que ces écoles spirituelles juives orthodoxes constituent le réservoir d'identité pour l'ensemble du peuple juif.* »

À leur tour, de nombreuses autorités juives vinrent elles-mêmes d'Amérique pour consulter le Cardinal, portant toujours cette même interrogation: « *Que devons-nous faire ?* »

Le Cardinal se retrouvait ainsi au cœur d'un échange mystérieux où archevêques, étudiants juifs des yeshivot et grands maîtres se demandaient comment le Don de la Loi, fait au Mont Sinaï et reçu différemment dans le peuple juif et dans l'Église catholique, orientait le regard des uns et des autres vers des réponses adéquates aux grands défis du monde moderne: la sécularisation, la bioéthique, la famille et surtout l'éducation religieuse des jeunes générations.

Il ne s'agissait nullement de se confondre les uns dans les autres, mais d'engager cette fraternité désignée par le pape Jean-Paul II entre Catholiques et Juifs en fidélité aux dons de Dieu. Conscient que le temps lui était compté, le Cardinal Jean-Marie Lustiger disait: « *Je ne travaille pas pour dans 6 mois, mais pour dans 10 ans, pour dans 20 ans.* »

Ainsi, les évêques et les rabbins qui se rencontraient à Brooklyn percevaient l'enjeu spirituel de ces rencontres et la promesse de les accompagner. Quelques jours avant son décès, le Cardinal Jean-Marie Lustiger pressa Israël Singer de venir s'entretenir avec lui depuis New York. Ils restèrent ainsi trois jours ensemble. Si leurs entretiens demeurèrent dans la discrétion, nous avons pu constater combien Israël Singer perçoit dorénavant qu'il porte dans le peuple juif la responsabilité de cette promesse, en dialogue avec l'Église Catholique.

Coresponsable de la promesse

C'est ainsi que s'ouvrit cette année, à l'initiative du Cardinal Vingt-Trois, une nouvelle rencontre dans les yeshivot à Brooklyn, puis à l'Holocaust Museum de Washington.

Conscients du chemin tracé par le cardinal Jean-Marie Lustiger et les autorités juives du monde entier, nous ne pouvons que regarder en avant et comprendre qu'il est de notre devoir non pas d'être fidèles au passé, mais d'être responsables face à la promesse.

On ne peut pas ne pas s'interroger sur le fait qu'un cardinal d'origine juive ouvrit cette route, ou plutôt sur le fait que des autorités juives orthodoxes entrèrent dans ce dialogue face à l'un d'eux, devenu Cardinal archevêque de Paris.

Prêtre du Prado (1986) est directeur du Service national des Évêques de France pour les Relations avec le Judaïsme (Paris) et Consultant de la Commission du Saint-Siège pour les Relations Religieuses avec le Judaïsme. Il a participé au règlement de plusieurs dossiers en particulier auprès des archevêques de Lyon (procès Barbie, procès Touvier, affaire du Carmel d'Auschwitz) et accompagné le Cardinal Lustiger dans plusieurs autres (Rencontres de prêtres, d'évêques et de cardinaux avec le judaïsme, en particulier avec le judaïsme orthodoxe à New York). Il a donné de nombreuses conférences en France et dans le monde depuis 2001. Il vient de publier *Porteur de Mémoire*, livre de réflexion et de témoignage sur la bouleversante aventure humaine et scientifique qu'il mène en Ukraine à la recherche des fosses communes inconnues de la « Shoah par balles » (plus d'un million de morts). Il vient de créer avec le professeur Edouard Husson le premier séminaire universitaire d'étude de la shoah en Ukraine dans le cadre de l'Université Paris IV et de l'Association « iahad – in unum ».



De gauche à droite :
Le cardinal Henri de Lubac, le pape Jean-Paul II,
le cardinal Jean-Marie Lustiger et Mgr Maxime Charles
au Vatican en février 1983, après le consistoire où le théologien jésuite
et l'archevêque de Paris venaient d'être élevés au cardinalat.

Communio, n° XXXIII, 3 – mai-juin 2008

Cardinal Jean-Marie LUSTIGER

L'œuvre du Messie

Dernière homélie à Notre-Dame de Paris

Jean-Marie Lustiger a eu quatre-vingts ans le 17 septembre 2006. C'était un dimanche. Son successeur l'a invité à concélébrer avec lui et à prêcher à Notre-Dame de Paris ce soir-là, comme il l'avait fait régulièrement de 1981 à 2005. On trouvera ici le texte de cette dernière homélie prononcée par le cardinal émérite dans la cathédrale qui avait été la sienne pendant vingt-quatre ans, alors qu'il savait déjà qu'il n'avait plus que quelques mois à vivre. L'Évangile du jour était Marc 8, 27-35, précédé de la lecture d'Isaïe 50, 5-9.

«Et vous, qui dites-vous que je suis?» Cette question est décisive. Saint Marc s'en tient sobrement à la réponse de Pierre : «Tu es le Christ», et à la consigne du secret : «Il leur enjoignit de ne parler de cela à personne». Nous n'avons pas ici l'anticipation que rapporte saint Matthieu (16, 16-19), où Jésus annonce à Simon qu'il est Pierre et qu'il sera le chef de son Église. Mais, dans la version brève de saint Marc que nous venons d'entendre, la traduction est tout à fait juste. «Christ» est en effet la traduction grecque de «Messie». Et ce qui est au cœur de cet Évangile, c'est précisément l'œuvre du Messie, c'est-à-dire l'oïnt du Seigneur, celui qui a reçu l'onction royale, prophétique et sacerdotale, et qui accomplit tout ce que Dieu a promis à son peuple Israël pour le salut du monde. Ce Messie est porteur de toutes les espérances que peut déployer l'imaginaire humain quand il tente de se représenter le dessein de Dieu. Mais la mission du Messie dépasse et même dément tout ce que

HOMÉLIE _____ **Cardinal Jean-Marie Lustiger**

peuvent concevoir les hommes. Saint Marc nous invite donc aujourd'hui à réfléchir sur ce qui fut difficile à comprendre pour les apôtres – et qui le demeure sans doute pour toutes les générations de chrétiens.

*
* *

En effet, quand Simon-Pierre répond : « Tu es le Messie », au lieu de saluer, comme chez saint Matthieu, la révélation dont il bénéficie, Jésus le réprimande presque en lui ordonnant de ne répéter cela à personne. Et il ajoute aussitôt un enseignement qui va étonner et même scandaliser ses auditeurs : « Le Fils de l'homme doit beaucoup souffrir, être rejeté par les prêtres, les anciens et les scribes, être mis à mort et, après trois jours, se lever ». Nous avons dans les traductions : « ressusciter », parce que nous savons ce qui est arrivé. Mais, sur le moment, les apôtres ne comprennent pas. D'ailleurs, les évangélistes qui sont leurs témoins – et *Matthieu* (16, 21) comme Marc – emploient une formule moins précise : « se lever d'entre les morts », qui suggère qu'ils ne saisissent pas bien de quoi il s'agit. Pour eux, c'était en effet tout aussi inimaginable que le Messie crucifié.

De telles perspectives sont tellement à l'opposé des idées qu'ils se font sur le Messie que Pierre, leur porte-parole, se révolte. Mais il le fait discrètement. Il prend Jésus à part et lui dit : « Voyons, ce n'est pas possible. » Alors le Christ se retourne vers les autres pour apostropher Pierre publiquement, avec une violence confondante : « Satan ! Passe derrière moi. » Le mot est terrible, car Jésus voit en Pierre, à cet instant, non pas son disciple, mais la figure de celui qu'il a affronté au désert : « Tu me détournes de ce que Dieu attend de moi. Tu voudrais que je te suive sur le chemin que tu conçois. Or tes pensées ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes. C'est toi qui dois me suivre et rester derrière moi, car je suis le Seigneur et le Maître. »

Vous vous rappelez la suite. Le Christ convoque la foule autour des apôtres et à tous il annonce : « Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. Qui voudra sauver sa vie la perdra ; mais qui perdra sa vie à cause de moi et de la Bonne Nouvelle de l'Évangile la sauvera. »

Pourquoi avons-nous tant de mal à comprendre ces paroles ? Parce que, dans notre expérience, la route que trace le Christ est

L'œuvre du Messie

celle qui mène tout droit à l'échec, à la souffrance, à la mort... Nous oublions que le Messie a précisément reçu pour mission d'ouvrir le chemin inverse – le chemin d'amour qui mène à la vie. Il affronte sans la nier l'immensité du malheur des hommes. Mais il conteste la victoire des haines qui opposent entre eux les individus, les groupes, les nations, les cultures. Il défie l'implacable logique selon laquelle nos efforts pour sauver nos vies et construire la paix font des vaincus et engendrent frustrations et destructions. La fonction messianique de Jésus, c'est d'enrayer cette mécanique mortelle en l'empoignant à pleines mains – même si ses mains en saignent – afin de retourner ces souffrances en ouverture au pardon et à la restauration de la véritable dignité de l'homme. Sa mission est de répondre à l'espérance de bonheur que Dieu a suscitée dans nos cœurs, non pas en nous offrant le paradis dont nous rêvons, mais en nous donnant de vivre dès à présent de l'amour même de Dieu, plus fort que la mort.

C'est un combat, mais un combat gagné d'avance, parce que les armes employées sont l'exact opposé de celles qui servent dans le jeu des antagonismes de ce monde. Ce n'est plus l'insulte répondant à l'insulte, la haine en retour de la haine, l'argent contre l'argent, le surcroît de violence pour écraser la violence. C'est l'innocence désarmée d'un amour qui aime sans condition aucune. C'est la vie qui s'ouvre là où la mort ne triomphe plus qu'en apparence, puisqu'elle échoue à tuer l'amour, l'espérance et la foi, puisque le malheur n'a plus le dernier mot.

Le prophète Isaïe nous a fait entendre tout à l'heure la voix du Messie souffrant. Cette image paradoxale illustre le renversement de la logique du monde. Les pensées de Dieu ne sont décidément pas celles des hommes. Le Créateur et Rédempteur crée et donne la vie là où l'homme détruit et tue. Il donne le bonheur là où nous ne trouvons que le goût amer des larmes.

*
* *

La mission messianique de Jésus est aussi la nôtre. Il faudra que le Christ fasse le don de sa vie – et, par là, de l'Esprit qui l'unit à son Père – pour qu'enfin le cœur des apôtres s'ouvre à l'incompréhensible. Afin de comprendre à notre tour, il nous faut découvrir ce qui fait la joie du disciple : c'est le retournement du sens de la mort. Elle apparaît comme l'aboutissement ultime et irréversible, voire

HOMÉLIE _____ **Jean-Marie Lustiger**

l'échec de toute existence humaine. Elle est en fait le chiffre qui en scelle le mystère, en offrant au disciple de participer à l'œuvre du Messie.

Il vaut la peine d'ajouter à la lecture que nous avons entendue de l'*Évangile de saint Marc* les quelques versets qui suivent (36-38) : « Que sert à un homme de gagner le monde entier et de laisser damner sa vie ? ». Cette phrase est extraordinaire. Quand Jésus l'a prononcée, que pouvait signifier : « gagner le monde entier » ? Nous pouvons aujourd'hui nous en faire une idée plus réaliste qu'il y a 2 000 ans, puisque telle est bien l'ambition des civilisations humaines. Mais à quel prix ? Le véritable enjeu n'est cependant pas la « mondialisation », nous le percevons bien, mais de savoir si la vie humaine sera damnée ou sauvée. Il s'agit bien de lui rendre sa dignité et de lui donner l'espérance. « Qu'offrirà un homme en échange de sa vie ? » poursuit Jésus. Qu'avons-nous à offrir ? Rien. Si ce n'est notre vie. Qu'est-ce qui vaut la vie, si ce n'est la vie ?

Frères et sœurs, il me semble que cette question de Jésus nous aide à comprendre quelle mission nous incombe en ce temps, de façon peut-être plus urgente que jamais. Il est providentiel que cette version si sobre de saint Marc ne nous berce pas d'illusions, et nous oblige à aller jusqu'au bout de notre mission de peuple messianique. « Qui aura honte de moi et de mes paroles en cet âge adultère et pécheur – adultère veut dire idolâtre, comme vous le savez – le Fils de l'homme aura honte de lui quand il viendra dans la gloire de son Père avec les anges et les saints. » Et Jésus conclut : « Déjà certains parmi vous ne goûteront pas la mort avant d'avoir vu le Royaume de Dieu venir avec puissance. ».

Il me semble, frères et sœurs, que c'est à cela que l'on reconnaît les chrétiens – ceux qui portent le nom de Christ, comme les ont appelés les premiers les païens d'Antioche (*Actes* 11, 26). Les chrétiens portent l'espérance christique, l'espérance messianique. Nous avons vu et nous voyons quelque chose du Royaume de Dieu « venir avec puissance » avant que nous ne goûtions la mort, avant que notre mort soit prise dans celle du Christ pour entrer dans sa vie. Dieu agit par nos pauvres mains. Son Église agit pour que la miséricorde, le pardon, l'espérance, la joie, la beauté de la vie jaillissent, étincellent et soient perceptibles par les âmes pures, par les pauvres, par ceux qui, humblement, remettent leur vie entre les mains de Dieu. L'éclat du règne du Seigneur n'est pas encore pleinement manifeste, mais il resplendit déjà dans notre Église, dont la beauté est bien de rassembler des pécheurs et de mettre dans leur cœur le

L'œuvre du Messie

pouvoir de donner leur vie pour recevoir des mains du Père le bonheur de la vie plus forte que la mort et ainsi attester l'avènement au milieu de nous du Royaume de Dieu.

J'atteste pour ma part avoir vu cela de mes yeux dans tout le temps où le Seigneur m'a donné la grâce d'être votre pasteur. Je l'ai vu de façon voilée. Ce n'est pas quelque chose qui peut être matériellement prouvé. Mais je l'ai reconnu dans telle vie donnée, dans tel acte de foi, dans tel témoignage, dans telle œuvre vraiment et courageusement chrétienne, accomplie chez les plus grands ou les plus riches comme chez les plus humbles ou les plus méconnus. Il y a là une beauté insurpassable, qui empêche de désespérer de l'humanité et qui nous confère la force de continuer de nous battre, puisque c'est le Seigneur qui nous en donne l'ordre et la force en même temps qu'il nous en procure la joie.

*
* *

Je prie Dieu qu'il continue dans les générations qui viennent ce qu'il a commencé parmi celles que j'ai pu servir. Que se lèvent au milieu vous des apôtres qui confesseront la gloire et la beauté du Messie crucifié, qui vivront les Béatitudes et qui permettront à ceux que Dieu appelle de reconnaître la voix de leur Seigneur. Je prierai pour que votre voix sonne clair et fort jusque là où apparaissent les moqueries, les critiques et les persécutions, puisque c'est le sort que Jésus prédit pour le Fils de l'homme et que la grâce faite aux disciples est de n'être pas plus épargnés que le Maître. Que, loin de nous désoler de ces épreuves, nous en ayons la joie : c'est bien la dernière Béatitude que nous rapporte saint Matthieu (5, 11-12). Notre joie est d'abord de répondre à notre vocation en devenant prophètes à la suite de nos prédécesseurs.

Ainsi, peuple chrétien, peuple christique, peuple messianique, nous prophétisons le Seigneur qui se rend visible en ses serviteurs, amis et frères – ceux et celles qu'éprouve le mystère de la Passion et qui parviennent, avec l'aide de Dieu, à donner leur vie. Que le Seigneur vous en donne la grâce, la joie, la force. Et qu'il vous bénisse.

REVUE CATHOLIQUE INTERNATIONALE

COMMUNIO

pour l'intelligence de la foi

Publiée tous les deux mois en français par « Communio », association déclarée à but non lucratif selon la loi de 1901, indépendante de tout mouvement ou institution. Président-directeur de la publication : Jean-Robert ARMOGATHE. Vice-présidente : Isabelle LEDOUX-RAK. Directeur de la collection : Olivier BOULNOIS. Directeur de la rédaction : Olivier CHALINE. Rédacteur en chef : Serge LANDES. Rédacteur en chef-adjoint : Laurent LAVAUD. Secrétaire de rédaction : Marie-Thérèse BESSIRARD. Secrétaire général : Patrick CANTIN.

CONSEIL DE RÉDACTION EN FRANÇAIS

Jean-Robert Armogathe, Nicolas Aumonier, Jean-Pierre Batut, Olivier Boulnois, Rémi Brague, Vincent Carraud (Caen), Olivier Chaline, Georges Chantraine (Namur), Marie-Hélène Congourdeau, Jean Duchesne, Irène Fernandez, Marie-Christine Gillet-Challiol, Paul Guillon, Yves-Marie Hilaire (Lille), Pierre Julg (Orléans), Serge Landes, Laurent Lavaud, Isabelle Ledoux-Rak, Corinne Marion, Jean-Luc Marion, Éric de Moulins-Beaufort, Dominique Poirel, Béatrice Joyeux-Prunel, Robert Toussaint, Isabelle Zaleski.

COMITÉ DE RÉDACTION EN FRANÇAIS

Jean-Luc Archambault, Jean Bastaire (Grenoble), Guy Bedouelle (Fribourg), Françoise Brague, Régis Burnet, Christophe Carraud, Jean Congourdeau, Michel Constantini (Tours), Mgr Claude Dagens (Angoulême), Marie-José Duchesne, Stanislaw Grygiel (Rome), Roland Hureauux, Didier Laroque, Étienne Michelin, Paul McPartlan (Washington), Jean Mesnard, Xavier Morales, Miklos Vető (Poitiers), et l'ensemble des membres du conseil de rédaction.

Rédaction : ASSOCIATION COMMUNIO, 5, passage Saint-Paul, 75004 Paris, tél. : 01.42.78.28.43, courrier électronique : communio@neuf.fr

Abonnements : voir *bulletin et conditions d'abonnement*.

Vente au numéro : consultez la liste des libraires dépositaires.

**En collaboration
avec les éditions de *Communio* en :**

ALLEMAND : Internationale Katholische Zeitschrift « Communio »

Lindenmattenstraße 29, D-79117 Freiburg i.B.

AMÉRICAIN : Communio International Catholic Review

Responsable : David L. Schindler, P.O. Box 4468, USA-20017 Washington DC.

CROATE : Svesci Communio

Responsable : Adalbert Rebic, Krcanska Sadasnjost, Marulicev trg., 14, HR-10000 Zagreb.

ESPAGNOL : Asociacion pro-Communio

C/Andrés Mellado, 29, 2º A 28015, Madrid.

ESPAGNOL POUR L'ARGENTINE : Communio Revista Catolica Internacional

Responsable : Alberto Espezel, Av Alvear 1773, AR-1014 Buenos Aires.

HONGROIS : Communio Nemzetközi Katolikus Folyóirat

Responsable : Peter Erdő, Papnövelde, u. 7, I-1053 Budapest.

ITALIEN : Communio Revista Internazionale di Teologia e Cultura

Responsable : Andrea Gianni, Via Gioberti, 7, I-20123 Milano.

NÉERLANDAIS : Internationaal Katholiek Tijdschrift Communio

Responsable : Stefaan van Calster, Burgemeesterstraat, 59, Bus 6, B-3000 Leuven.

POLONAIS : Miedzynarodowy Przegląd Teologiczny Communio

Responsable : Lucjan Balter, Oltarzew, Kilinskiego, 20, PL-05850 Ozarow Mazowiecki.

PORTUGAIS : Communio Revista Internacional Católica

Responsable : Henrique de Noronha Galvao, Biblioteca Universitária Joao Paulo II, Palma de Cima, P-1600 Lisboa.

SLOVÈNE : Mednarodna Katoliška Revija Communio

Depala Vas, 1, SLO-1230 Domžale.

TCHÈQUE : Mezinárodní Katolická Revue Communio

Vojtech Novotny, Husova 8, CZ-11000 Praha 1.

UKRAINIEN : Ukraine Communio

PO Box 808, Wynnychenka 22, UA-79008 Lviv.

La coordination internationale est assurée par Monseigneur Peter Henrici, Hirschengraben 74, CH-8001, Zürich.

Dépôt légal : mai 2008 – N° de CPPAP : 0111 G80668
N° ISBN : 978-2-915111-22-4 – N° ISSN : X-0338-781-X – N° d'édition : 95196
Directeur de la publication : Jean-Robert Armogathe
Composition : DV Arts Graphiques à La Rochelle
Impression : Imprimerie Sagim-Canale à Courtry
N° d'impression : 10732

L'Imprimerie Sagim-Canale est titulaire de la marque Imprim'vert®